

Vipère au sein

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



poche noire

JAMES HADLEY

CHASE

Vipère au sein



JAMES HADLEY CHASE

Vipère au sein

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR H. COUPPIÉ ET H. COLLARD

nrf

GALLIMARD

Photographie de l'auteur : © *Max Feissel, Vevey (Suisse)*.

TITRE ORIGINAL :

DOUBLE SHUFFLE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. *Éditions Gallimard, 1952.*

CHAPITRE PREMIER

I

La voix dure et grinçante de Maddux, qui aboie dans l'interphone placé sur mon bureau me réveille en sursaut, et je manque me rompre le cou.

— J'ai besoin de vous, Harmas !

J'enlève en hâte mes pieds de dessus mon bureau et, voulant atteindre le bouton de l'interphone, je renverse l'autre appareil téléphonique.

— J'arrive, dis-je, essayant de paraître moins abruti que je ne le suis. Dans un instant !

L'appareil grommelle, puis se tait.

J'attends un petit moment, pour récupérer. Ma sieste d'après le lunch a, de toute évidence, dégénéré en sommeil profond. Enfin, tout en bâillant, je repousse mon siège et lais quelques pas vacillants jusqu'au réservoir d'eau potable. Je bois un fond de verre, en matière de pénitence, avant de filer vers le bureau de Maddux.

Non seulement c'est le chef du contentieux et mon patron, mais encore c'est l'assesseur le plus retors de la corporation, et ça en dit long dans ce racket des assurances, où les gens s'entre-dévorent. J'ai la déveine d'être un de ses enquêteurs. Ma tâche consiste notamment à contrôler les souscripteurs amenés par nos agents, et jugés douteux par Maddux. Comme il soupçonne jusqu'à son ombre, j'ai pas mal à faire.

Il y a trois ans, j'ai épousé la meilleure secrétaire qu'il ait jamais eue, et il ne me l'a pas pardonné. Si Helen avait continué à travailler avec lui après m'avoir épousé, il aurait peut-être oublié ce scandale, mais elle juge que les femmes mariées ne doivent pas travailler. J'ai beau penser, moi, que deux salaires valent mieux qu'un, elle a laissé choir Maddux à la minute où on lui a remis son livret de famille. En conséquence, Maddux voue désormais à son humble serviteur la même affection qu'un moustique au D. D. T.

En poussant la porte de son antichambre, je me demande vers quoi je dirige mes pas. Pendant toute la semaine dernière s'est déroulé

au City Hall un congrès d'assureurs. Des agents du monde entier et leurs représentants se sont rassemblés pour parler affaires, discuter des polices futures, faire connaissance et voir quelle quantité de whisky ils seraient capables d'ingurgiter. Comme nos agents ont assisté au Congrès, j'ai eu le plaisir de me la couler douce. Mais quelque chose me dit qu'à présent ce répit touche à sa fin. Lorsque Maddux me convoque, cela ne signifie jamais qu'une seule et même chose : au boulot !

Lorsque j'entre, je tombe sur Patty Shaw, la blonde secrétaire de Maddux, qui fait cliqueter avec acharnement le clavier de sa machine à écrire. Je m'arrête pour l'admirer. Les femmes capables de travailler avec un tel emportement sans rien perdre de leur séduction me fascinent toujours. Elle lève les yeux sans interrompre son mitraillage incessant et me fait un beau sourire.

— Que vous le croyiez ou non, lui dis-je en me penchant par-dessus son bureau pour voir ce qu'elle écrit, il m'a convoqué. Est-ce que j'entre ou est-ce que j'attends ?

Elle se redresse en vitesse et me chasse d'un geste.

— Gardez vos distances, dit-elle sévèrement. Je connais la musique. C'est à cause des hommes comme vous que les femmes portent des soutiens-gorge.

— Voyons, Miss Shaw, ça ne me serait jamais venu à l'idée ! Apprenez que vous insultez un homme marié et respectable ! dis-je d'un ton indigné.

— Ce sont les pires de tous, rétorque Patty d'une voix rogue. Entrez et faites gaffe. Je crois que son déjeuner n'a pas passé.

— Oh ! chic alors. Peut-être qu'on l'a empoisonné ! Savez-vous s'il est assuré ? Ça me ferait bien rigoler d'enquêter sur la réclamation de sa veuve !

Elle pouffe de rire :

— Ce ne sont pas des choses à dire. Entrez, sinon ça va barder. Si je ne finis pas ce...

Elle roule des yeux blancs et recommence à marteler les touches.

Je frappe à la porte de Maddux. Il me braille d'entrer.

Comme à l'ordinaire, il disparaît à demi derrière une montagne de papiers, épars sur son bureau. Ses cheveux gris, un peu clairsemés, se hérissent autour de sa figure rougeaude, aux sourcils menaçants. Il n'est pas grand, mais assis, il trompe son monde, car il a un torse de lutteur sur des jambes de nain. Chaque fois qu'on veut le photographier pour la publicité, il se fait toujours prendre derrière sa table de travail.. Il n'est sûrement pas très fier de ses jambes, et le photographe à qui j'ai conseillé de prendre Maddux à sa sortie de l'immeuble, en a encore des cauchemars.

— Asseyez-vous, aboie Maddux qui me désigne un fauteuil de sa main tachée d'encre. J'ai du travail pour vous.

Il écarte les papiers qui jonchent sa table. La plupart tombent à terre. Ni lui ni moi ne faisons un geste pour les ramasser. C'est le travail de Patty. Elle passe une bonne demi-heure tous les soirs à mettre de l'ordre dans le bureau de Maddux, alors que celui-ci est rentré chez lui.

— Qu'est-ce que vous avez foutu toute la semaine ? Pas grand-chose, je parie ?

Tout en m'asseyant, je réponds sans me frapper :

— Oh ! Je trouve toujours à m'occuper. Alors, qu'est-ce que vous concoctez, à présent ?

Maddux fronce les sourcils, ouvre une boîte de cigarettes, en prend une et pousse la boîte vers moi.

— Peut-être vous rappelez-vous que j'ai passé une semaine à New York, il y a trois mois, dit-il en prenant le briquet sur la table. Peut-être vous rappelez-vous également que c'est le vieux en personne qui m'a remplacé ?

Je ne risque pas d'oublier de sitôt cette semaine-là. C'est la période la plus paisible que j'aie jamais passée à la National Fidelity. Burrows, le vieux président de la société, a accepté les yeux fermés toutes les polices récoltées par nos agents. On ne m'a pas demandé la moindre enquête. Oui, je me souviens parfaitement de cette semaine-là.

Je réponds :

— Bien sûr. Vous m'avez manqué.

— Suffit ! tranche Maddux dont l'expression se fait plus féroce que jamais. Je ne sais quel travail vous avez fourni cette semaine-là. Vous avez marné à peu près autant qu'au cours des huit derniers jours, j'imagine.

— Il faut bien que toute machine ait du répit ! Mais pourquoi remonter aux calendes grecques ?

— Pendant mon absence, la compagnie a accepté une police que je n'aurais pas voulu, moi, prendre avec des pincettes ! Le vieux n'y a rien trouvé à redire, et cet imbécile de Goodyear, qui a vendu la police, a cru que tout allait à merveille. Comme de bien entendu ! La seule chose qui intéresse nos agents, c'est le montant de leur commission.

Ce qui est fort injuste, car Alan Goodyear est notre meilleur courtier ; mais ce qui met Maddux en rage, c'est qu'il gagne presque autant que Maddux, rien qu'avec ses ristournes.

— Et qu'est-ce qui cloche, dans cette police ?

Maddux passe les doigts dans ses cheveux hérissés, avec un reniflement de colère qui fait tomber d'autres papiers sur le lapis.

— Ce n'est pas une police régulière, et une compagnie importante comme la nôtre ne doit pas se mêler de conclure des polices irrégulières ! (ait-il en assenant un coup de poing sur son bureau. Cette police a été rédigée tout exprès pour satisfaire aux exigences du client. Avez-vous jamais vu chose pareille ? Nous dépensons chaque année des milliers de dollars pour faire dresser par des juristes des contrats types, qui ne prêtent à aucune contestation, et tout ça pour arriver à en torcher nous-mêmes ?

— Ça ne vaudrait pas mieux de commencer par le commencement ? Du moins si vous voulez que je comprenne quelque chose à ce que vous dites.

— Bon, je commence par le commencement, mais, bon Dieu ! écoutez-moi ! J'ai une montagne de travail à faire avant de rentrer, et je n'ai pas le temps de vous seriner les détails.

Je le laisse dire. Je suis habitué à ce genre de sorties. Pas de doute, quelque chose le travaille.

— Pendant que j'étais à New York, en juin dernier, poursuit-il, Goodyear s'est rendu à Hollywood pour la police d'assurance vol et

incendie de Joyce Sherman. Joyce Sherman, l'actrice de cinéma.

Étant donné que Joyce Sherman est aussi connue que Joan Bennet, il est bien superflu de me dire qui elle est, mais Maddux pense toujours qu'il est seul à tout savoir au sujet de n'importe quoi.

— Après avoir renouvelé le contrat, reprend Maddux, il est allé dans un bar, probablement pour arroser ça. Exemple entre mille de la façon dont nos agents gaspillent le temps de la compagnie... enfin, passons.

Il secoue sa cendre sur une pile de polices à lire et continue :

— Goodyear, d'après ce qu'il raconte, entre en conversation avec un type qui prétend se nommer Brad Denny, un soi-disant agent théâtral. La conversation en vient aux polices d'accidents, et Denny révèle à Goodyear qu'une fille dont il est l'agent désire conclure une police contre les accidents. Rien que ça aurait dû mettre la puce à l'oreille de Goodyear. Les polices d'accidents, vous le savez, c'est toujours la croix et la bannière pour arriver à les placer, et les clients n'ont pas l'habitude de venir nous supplier à domicile. A plus forte raison, si quelqu'un se met à vous demander une police accidents pour le compte d'un tiers ; alors, pas de doute, ça pue la combine. Mais ce parfait abruti de Goodyear trouve ça tout naturel, ne voyant qu'une chose, la bonne commission à encaisser, qui lui permettra de payer sa voiture neuve. Et il prend rendez-vous pour le soir même au Court Hôtel, afin de rencontrer la fille.

En me brandissant son index sous le nez, Maddux enchaîne :

— Même moi, je sais que le Court Hôtel est un hôtel de passe. Et pourtant je ne suis allé à Hollywood qu'une seule fois dans ma vie, et je n'y ai passé que quatre heures en tout et pour tout.

Je lui jetai un clin d'œil admiratif.

— Eh bien ! vous n'y avez pas perdu votre temps !

— Je vous prie d'être sérieux, rugit Maddux avec un regard flamboyant. Un agent qui connaît son métier n'accepte pas de traiter avec un client qui loge au Court Hôtel. L'ennui, avec Goodyear, c'est qu'il ne pense jamais qu'à sa commission. Après, c'est moi qui suis chargé de réparer ses bourdes, mais ça, il s'en fout.

Je pousse quelques grognements vagues. Goodyear est un copain à moi. Helen et moi nous sortons volontiers avec lui lorsqu'il se trouve

à San Francisco. Je suis fâché d'entendre Maddux l'assaisonner comme ça, mais je sais que, si je proteste, ça ne fera qu'envenimer les choses.

— Il fait la connaissance de la jeune fille, reprend Maddux. Elle s'appelle Susan Gellert. Elle voudrait une police accidents de cent mille dollars. Si j'ai bien compris, elle (ait du théâtre et elle est en train de mettre au point un nouveau numéro. Elle a l'intention d'utiliser la police accidents à des fins publicitaires. Pourquoi les journaux seraient-ils impressionnés par le fait qu'une cabotine de dixième ordre possède une police d'accidents qui vaut cent mille dollars, ça je l'ignore, et Goodyear n'a pas pris la peine de le demander.

Il tire violemment sur son nez bulbeux et continue :

— Si je m'étais trouvé là moi, j'aurais immédiatement posé la question. D'après elle, la police ne doit servir qu'à sa publicité. Elle signale également que ni elle ni Denny n'ont d'argent, aussi devront-ils renoncer à leur idée, si les primes ne sont pas modestes. C'est à ce moment-là que Goodyear aurait dû les laisser choir. Mais pensez-vous !... Il leur a cité le chiffre des primes pour une assurance tous risques et ils ont failli en avoir une attaque.

Il s'interrompt pour me demander :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Jusqu'ici, ça me paraît régulier. Personnellement, il me semble qu'on peut parfaitement se servir d'une police de cent mille dollars en vue de la publicité. La presse locale doit marcher... mais peut-être ne suis-je pas aussi soupçonneux que vous ?

— Oui, dit Maddux avec amertume. Vous êtes comme Goodyear, vous ne voyez jamais plus loin que le bout de votre nez.

Je laisse passer et je demande :

— Alors, qu'est-il arrivé ?

— La fille et Denny ont fait une proposition. Ils ont fait ressortir que s'ils assuraient la vie de la jeune fille, ce n'était pas pour toucher une éventuelle indemnité. La police n'est qu'un moyen d'amener le nom de la fille dans les journaux. Ils ont proposé de ne nous tenir responsables pour aucun des risques classiques, dont la liste serait soigneusement énumérée dans la police. De cette façon, ont-ils prétendu, les primes pourraient être réduites à presque rien, et ils

auraient néanmoins un document à montrer aux journalistes si quelqu'un mettait leur histoire en doute.

Il s'interrompt pour farfouiller dans les papiers qui se trouvent encore sur son bureau. Finalement il dénêche celui qu'il cherchait.

— Voilà la police, dit-il en pianotant sur le document. A eux trois, ils ont dressé une liste des risques mortels les plus connus, et ces risques figurent dans le contrat.

Il relève la tête pour me lancer un regard flamboyant.

— Vous me suivez, n'est-ce pas ? Si cette fille vient à mourir, pour une des causes ici prévues, nous sommes déliés de toute responsabilité, mais si elle vient à mourir pour toute autre raison non prévue, nous sommes responsables. Vous saisissez ?

— Oui. C'est Goodyear qui a dressé la liste ?

— Ils l'ont faite à eux trois. Je vais vous lire ce qu'ils ont élaboré. Ecoutez attentivement : il y en a toute une liste.

Il commence la lecture de l'acte :

— « La personne assurée par cette police n'a aucun recours contre la compagnie, si elle meurt par suite de blessures causées par armes à feu, armes blanches, poison, incendie ou noyade. Par suite de tout accident provenant des transports en commun, avion ou automobile, bicyclette ou motocyclette ou tout autre véhicule à roues. Par suicide ou par maladie. Par suite de chute d'endroits élevés, ou par suite d'objets tombant sur elle. Par suffocation, asphyxie, brûlure ou blessure à la tête. Par accidents provoqués par des animaux domestiques ou sauvages, insectes ou reptiles. Par suite du fonctionnement défectueux d'appareillages électriques ou autres. »

Il rejette la police sur son bureau et se passe un mouchoir sur la figure.

— Qu'est-ce que vous en dites, maintenant ?

— Ça m'a l'air d'aller. Pourquoi râlez-vous ?

Il recule son fauteuil, afin d'avoir plus d'espace pour gesticuler à l'aise.

— En éliminant ces risques, elle a obtenu une couverture de cent

mille dollars, moyennant une prime de quinze dollars par an.

Je souris :

— Nous la volons ! Goodyear a pensé à tout.

— Ah ! vous croyez ?

Maddux se penche en avant.

— Parfait, nous allons y arriver dans un instant. Laissez-moi achever. Goodyear a discuté l'offre avec le vieux. Si je m'étais trouvé là, je l'aurais envoyé balader avec tant d'entrain qu'il en aurait vu trente-six chandelles. Pour quinze dollars par an, nous nous exposons à être plumés de cent mille. C'est de la folie. Quand j'ai fait remarquer ça au vieux, il a dit que nous étions là pour nous rendre utiles et qu'il ne fallait pas uniquement penser à l'argent. Mais vous verrez ce qui se passera lorsque la fille sera morte et que l'on viendra nous réclamer l'indemnité. Il se démènera comme un diable dans un bénitier et il essaiera de dire que tout est ma faute.

Il ramasse la police et me la brandit sous le nez.

— Il est stipulé ici en noir sur blanc que nous paierons cent mille dollars si cette fille meurt pour toute autre raison que celles mentionnées dans l'acte. Toute autre raison ! N'importe quel escroc pas trop bête peut nous refaire, avec une petite combine astucieuse !

Je m'impatiente :

— Vraiment. Il me semble pourtant que Goodyear a éliminé tous les risques possibles. Et d'ailleurs, vous oubliez que la jeune fille a combiné cette police elle-même. Imaginez-vous par hasard qu'elle a l'intention de mourir de façon extraordinaire, pour que ses héritiers bénéficient de cent mille dollars ? Ça m'a l'air bien invraisemblable.

Maddux se rassied. Pendant un long moment il garde le silence, mais en me regardant fixement.

— Je sais, finit-il par dire. Hier, j'avais la même façon de voir. Mais j'ai changé d'avis depuis que j'ai déjeuné, tout à l'heure, au congrès.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans l'histoire ?

— J'ai parlé avec Andrews, de la General Liability. J'ai cité le

nom de cette Gellert au cours de la conversation. Il m'a alors révélé que sa compagnie avait accepté une police exactement semblable, et pour la même fille.

Il m'empêche de parler en levant la main.

— Attendez une minute. Je n'ai pas terminé. J'ai ensuite fait un tour et parlé à quelques autres collègues.

Il se met à brasser les papiers sur son bureau et finit par mettre la main sur un feuillet :

— Miss Gellert est titulaire de polices analogues et pour la même somme, signées par neuf autres compagnies, et cela lui donne en tout une assurance d'un million de dollars, pour une prime de cent cinquante dollars par an. Hein ! ça vous a toujours l'air d'aller, à présent ?

II

Dans le silence qui suit, on n'entend plus que le tic-tac de la pendule. J'écrase ma cigarette, j'en allume une autre et je pousse le paquet vers Maddux avant de murmurer :

— Un million... c'est une somme, évidemment ; mais ça ne prouve quand même pas que nous ayons affaire à des escrocs.

— Si ! C'est une escroquerie ! fait Maddux d'un ton sinistre. Et mieux que ça : c'est un projet de meurtre !

Je le regarde bouche bée.

— Allons, voyons...

— Comme je vous le dis ! s'écrie Maddux en cognant sur le bureau. Je ne me suis jamais trompé dans ce genre d'histoires ; pas une fois en vingt ans ! Je flaire le meurtre !

— Vous voulez dire... Denny ?

— Ça se peut. Je n'en sais rien. Mais tout ce que je sais, c'est que cette combine pue le meurtre à plein nez. Examinons un peu Denny. C'est un agent théâtral de dixième ordre, probablement fauché. Il a une idée épatante pour tuer cette fille : un meurtre d'un nouveau genre, quoi. Alors il combine sa mise en scène. D'abord il la persuade de se procurer une police d'un million de dollars. Il en tait ressortir la valeur publicitaire. Après quoi, il nous possède, nous et les neuf autres compagnies. Il attend quelques mois, et finalement il la tue et ramasse le paquet. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ça a l'air parfait, à un petit détail près. J'aimerais savoir comment il va l'assassiner et nous faire ensuite sa réclamation d'indemnité. Hein ? Dites-moi un peu...

Maddux ouvre la bouche, puis se reprend et relit la liste des risques énumérés. Puis avec une grimace il rejette la police sur le bureau.

— Oui, je sais, ça a l'air indiscutable, n'est-ce pas ? Mais je parierais jusqu'à mon dernier dollar que ce type a mis au point un truc

pour tourner la difficulté.

— Mettons ! Mais ça ne me dit toujours pas comment il pourrait l'assassiner. Si vous pouviez m'indiquer ne serait-ce qu'un moyen, j'admettrais plus volontiers que c'est une escroquerie.

Maddux réfléchit un instant, puis me lance d'une voix plutôt timide :

— Eh bien ! elle pourrait par exemple mourir de peur. Cela n'est pas couvert par la police.

J'éclate de rire :

— Vous plaisantez ! Il y a en effet des gens qui sont morts de peur, mais le coroner, lui, appelle ça une syncope cardiaque et c'est une maladie, or, en cas de maladie, nous sommes couverts. Non, il faudrait trouver quelque chose de mieux.

Maddux hausse les épaules :

— Le coco qui a monté cette combinaison a sûrement dégotté une idée sensationnelle et ça n'est pas en cinq minutes que nous la découvrirons. Je suis tranquille ! Non, ce que je veux, c'est qu'on annule cette police avant qu'il soit trop tard. Et c'est là qu'on a besoin de vous. Je veux tous les renseignements qu'on peut obtenir sur Susan Gellert et sur ce type, ce Denny. Je veux savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Si vous ne trouvez rien qui cloche et si nous n'arrivons pas à dénoncer ce contrat, alors, nous n'aurons plus qu'à serrer les fesses, en attendant qu'il arrive quelque chose à la fille.

Il abat le poing sur le bureau et devient cramoisi :

— Et quand ça se produira – car ça se produira, je vous en fous mon billet – alors nous verrons ce que nous verrons !

— Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en toucher un mot aux autres compagnies ? S'il lui arrivait quelque chose et qu'une ou deux d'entre elles fassent droit aux réclamations, nous n'aurions pas la moindre chance de succès au cas où la succession nous assignerait pour notre part.

— Je me suis déjà occupé de ça, fait Maddux. J'ai organisé une réunion pour demain matin, et j'espère les persuader de nous confier l'enquête. Ça serait ridicule d'envoyer dix enquêteurs sur le même boulot.

— Je ne suis pas absolument convaincu qu'il s'agisse d'une escroquerie consciente et organisée ! Si cette fille était venue nous trouver en nous demandant une police d'un million de dollars dont elle a besoin à des fins publicitaires, le vieux lui-même l'aurait envoyée promener. Peut-être tient-elle absolument à avoir une police d'un million de dollars, et elle a été assez maligne pour s'adresser à dix compagnies afin d'obtenir ce qu'elle désirait.

Maddux montre les dents en un rictus de chacal :

— C'est bien pour ça que moi, je me trouve dans ce bureau et que vous êtes mon employé ! J'ai des années d'expérience derrière moi. J'ai acquis un instinct qui m'avertit du danger à des kilomètres.

Il m'agite la police sous le nez :

— Je vous le dis, Harmas, ce maudit chiffon de papier dissimule un projet de meurtre !

— Parfait, alors que va-t-on faire ?

— En dehors de l'énumération des causes de mort, poursuit Maddux sans me prêter attention, qui aurait dû suffire à provoquer les soupçons de tout individu tant soit peu averti, il y a ce petit détail en bas de la page. Jetez-y un coup d'œil.

Il me lance la police. Sous la signature, plutôt enfantine, que Susan Gellert a griffonnée au bas de l'acte, il y a un pâtre d'encre et une empreinte de pouce bien nette.

— Renseignez-vous auprès de Goodyear, pour savoir si c'est l'empreinte de la femme ; je veux savoir pourquoi elle se trouve sur cette police. A ce qu'il me semble, cette empreinte se trouve là pour une raison précise, peut-être pour prévenir une objection de notre part. On pourrait, en effet, mettre en doute l'identité de la défunte. Je vous le dis, Harmas, plus j'examine cette police, plus je la trouve astucieuse ; et cette empreinte, c'est le bouquet !

Brusquement, j'ai une idée :

— N'avez-vous pas dit que la police excluait la mort par électrocution ?

— Oui. Les termes exacts sont : « Par suite du fonctionnement défectueux d'appareils électriques ou autres. » C'est pareil.

— Oh ! que non, ça ne l'est pas ! Il n'y a rien de défectueux dans l'installation ni dans le fonctionnement de la chaise électrique !

Maddux se raidit, ses sourcils se nouent :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Supposez que cette fille ait commis un meurtre, qu'elle sache que tôt ou tard elle sera découverte. Ne se sentirait-elle pas beaucoup plus tranquille si elle savait que dix puissantes compagnies d'assurances la soutiendraient, le jour où elle passera en jugement ?

— Et pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

— Si nous étions certains de perdre cent mille dollars le jour où cette fille serait envoyée à la chaise, est-ce que nous ne nous chargerions pas de sa défense en payant les meilleurs avocats, en faisant tout ce qui serait en notre pouvoir pour lui éviter la peine de mort, ou même pour lui obtenir un acquittement ?

Maddux avait l'air abasourdi :

— Peut-être...

— C'est couru d'avance ! Et les neuf autres compagnies en feraient tout autant. Nous bosserions tous comme des petits nègres pour lui éviter la chaise. Regardez ces termes. Fonctionnement défectueux. Pourquoi pas électrocution ?

Maddux se gratte le menton :

— Évidemment, c'est une idée, mais elle ne me plaît pas beaucoup. Allez voir cette fille. Faites votre enquête ; prenez le vent. Et rappelez-vous qu'il s'agit peut-être de gens très malins ; nous ne les coincerons que si vous examinez l'affaire sous toutes les coutures. Et autre chose : tâchez de découvrir qui sera le bénéficiaire, si la fille vient à mourir. Voyez si elle a fait un testament. C'est très probablement la personne à qui reviendra l'argent qui se cache derrière tout ça. Démasquez-la et nous serons déjà soulagés d'autant.

— Où est-ce que je vais la trouver ?

— Elle a donné une adresse à Los Angeles.

Il consulte la police :

— 2567, Quatrième Rue.

— Est-ce que Goodyear est ici ?

— Oui, répond Maddux, il a été muté à la succursale d'Hollywood, mais il reste encore un peu ici, pour régler une dernière affaire.

— Vous savez où il est ?

Maddux grommelle en attirant à soi une pile de papiers :

— Comment voulez-vous que je sache où il est ? Dans quelque bar, j'imagine. Maintenant, filez et laissez-moi travailler, et surtout pas un mot ! Je ne veux pas que le vieux apprenne que je fais enquêter sur cette police. Si je peux prouver la fraude, je veux être le premier à lui balancer le paquet à la figure !

Au moment où j'ouvre la porte, il me rappelle :

— Pourquoi n'emmèneriez-vous pas votre femme ? Elle est loin d'être bête et je suis sûr qu'elle a dix fois plus de jugeote que vous. Emmenez-la. Elle sera contente de voyager un peu.

Je réplique en passant la porte :

— Ça sûrement ! Mais je n'ai pas les moyens de la faire venir. Vous croyez peut-être que l'argent, je le fabrique ?

Maddux se tripote le nez.

— Allons, vous pouvez compter jusqu'à trente dollars par semaine de frais pour elle, fait-il dans un élan de générosité. Vous passerez ça à la rubrique des « consommations avec informateurs ».

— Trente dollars ? (J'éclate de rire.) Voyons, cela ne suffirait pas à la nourrir. Depuis qu'elle a cessé de travailler avec vous, elle a pris un appétit solide, vous savez ! Disons cent dollars par semaine et je l'emmène.

— Trente dollars ! aboie Maddux. Pas un sou de plus ! Maintenant, filez.

III

Ce n'est qu'à sept heures du soir que j'arrive à mettre la main sur Alan Goodyear et, fait curieux, c'est effectivement dans un bar que je le trouve. Il est assis tout seul dans un coin, un pot de bière devant lui ; il disparaît derrière ses paperasses et un registre de tables d'assurances.

Alan est un jeune gars superbe, grand, bien bâti et doué d'une énergie farouche. Son caractère sympathique lui a permis de pénétrer dans bien des maisons qui ferment leur porte à la plupart des agents. Il a environ six ans de moins que moi et il gagne déjà trois fois plus. Il n'est dans les assurances que depuis trois ans, et déjà il a la réputation d'être le plus débrouillard et le plus chanceux de tous les courtiers. L'an dernier, il a enlevé le prix Williams, cette récompense tellement convoitée que le président du trust des assurances offre au meilleur courtier de l'année et, à ce que j'ai entendu dire, il va de nouveau le décrocher cette année.

Me voyant traverser le bar, il me fait signe :

— Hello ! Steve, lance-t-il en m'avançant un siège. Qu'est-ce que tu fiches là ? Où est Helen ?

Il appelle le garçon et lui demande de m'apporter une bière.

— Je t'ai poursuivi dans tous les bistrots de la ville, fais-je en m'asseyant. Helen est à la maison, et elle doit se demander où je suis passé. Du moins, je l'espère.

— Tu as de la veine de m'avoir trouvé, fait-il en rentrant ses papiers dans sa serviette. J'allais filer. Je pars pour Los Angeles définitivement, demain à la première heure, et je n'ai pas encore fait mes bagages.

— J'y vais aussi.

— Vrai ? Chic ! Partons ensemble.

— Je pars en voiture. Si tu n'as pas la tienne...

Il hoche la tête :

— Non, moi je prends l'avion. Je n'ai pas le temps d'aller par la route. C'est bon pour vous autres enquêteurs de vous la couler douce, mais nous, les courtiers, on n'a pas de temps à perdre !

Je lui souris.

— Oui, je sais tout ça, mais regarde un peu ce que tu gagnes !

Le garçon s'amène et place un pot de bière devant moi. C'est Alan qui paie.

— A la tienne, dis-je en buvant un bon coup. (Après quoi, je pousse un soupir et repose la chope. J'en avais besoin !) Et à propos, cette petite Gellert, Alan ?

Il paraît surpris :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne t'intéresses pas à elle, non ?

— Si, énormément, et Maddux aussi.

— Pourquoi ? La police a été approuvée depuis trois mois. Susan Gellert a déjà versé trois primes. Maintenant c'est du tout cuit. Vous ne pouvez pas vous dédire. Qu'est-ce qui cloche ?

— Maddux m'a donné des ordres pour dénoncer ça en vitesse.

Alan devient cramoisi. L'antipathie que Maddux éprouve pour lui est bien réciproque.

— C'est impossible ! fait-il avec force. Le vieux en personne a approuvé cette police, et je ne permettrai pas à Maddux d'y fourrer son nez.

— T'énerve pas ! Laisse-moi te raconter ce qui s'est passé.

— Ce qui s'est passé, je m'en fous ! Si Maddux croit...

— T'énerve pas !

Il me regarde, s'agite sur sa chaise, puis hausse les épaules.

— Excuse-moi. Je me mets toujours en rogne quand je vois Maddux critiquer mes contrats ; et il passe son temps à ça. Je sais ce qui le fait râler. Il enrage parce que je fais de meilleurs chiffres que tous les vieux tapeurs avec qui il est copain. Ce salaud me fait voir rouge. Qu'est-ce qu'il trouve à redire dans la police Gellert ?

Je lui raconte ce que Maddux a découvert au congrès.

— Ça lui fait une assurance d'un million de dollars, Alan. Tu ne peux pas reprocher à Maddux de vouloir faire un contrôle, lorsqu'il s'agit d'une aussi forte somme.

— Contrôler quoi ? insiste-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ? Voyons, Steve, tu ne connais pas Miss Gellert, ni Denny. Moi, je les connais.

Il se penche en avant :

— Penses-tu que j'aurais accepté cette police si je n'avais pas été persuadé de leur bonne foi ? Jamais depuis que je suis dans le métier je n'ai conclu une vente douteuse, et je n'ai pas l'intention de commencer. Je brigue à nouveau le prix, et si cette police tournait mal, je ne l'obtiendrais pas. Ces deux-là sont de bonne foi, on ne peut pas se tromper là-dessus !

— C'est bien possible, mais ça n'empêche quand même pas de procéder aux vérifications d'usage.

— Oh ! vérifiez si ça vous chante, fait-il avec colère. Je m'en fiche. Mais je sais ce qu'il y a en réalité derrière tout ça. Est-ce que ce gros poussah de Maddux s'est demandé combien ce marché me rapportait ? Eh bien, qu'il le calcule et peut-être alors ne dira-t-il plus que je ne pense qu'à ma commission. Parce que ça ne me rapporte pas un clou ! J'y ai perdu beaucoup de temps, mais je tenais à les aider, ces deux-là. Ce sont de braves gens, et ils ont besoin d'un coup de main ; c'est également ce que le vieux a pensé.

— Tu me vois disant ça à Maddux ?

— Maddux, je l'emmerde ! Ils ont besoin de publicité. Ils partent de zéro, et ils se bagarrent pour arriver. Ils n'ont pas beaucoup d'argent. Ils font des tournées dans des villes de province, ils jouent dans d'affreuses petites salles, ils doivent changer de place sans arrêt, coucher dans un nouveau lit : toutes les semaines. La concurrence, dans leur métier, c'est féroce. Représente-toi ce que cela signifierait pour eux s'ils pouvaient un peu attirer l'attention des journaux, si l'on parlait d'eux. C'est pour ça qu'ils ont eu cette idée d'assurance. D'accord, j'avoue que je ne savais pas qu'ils s'assuraient ailleurs, mais qu'est-ce que ça fait ? Pourquoi ne s'adresserait-elle pas à d'autres compagnies ? Crois-tu que nous l'aurions assurée pour un million de dollars ?

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit à Maddux. Il a répondu que cette

combine, ça cachait un projet de meurtre.

— De meurtre ?

Alan me regarde bouche bée.

— Ce type est dingo. On devait le mettre à la retraite. C'est fantastique ! Eh bien ! d'accord, va les voir. Je m'en fous. Vois-les toi-même et je suis prêt à parier que tu seras de mon avis ; tu comprendras tout de suite qu'ils n'ont rien de suspect.

— Je suis sûr que tu as raison. Moi, de toute façon, ça me fournit l'occasion d'aller à Hollywood. Où la trouverai-je ? Est-ce son adresse permanente qui se trouve sur la police ?

Alan prend un air malin :

— Non. C'est l'adresse du bureau de Denny. Actuellement, ils sont en tournée. Ils vont d'une ville à l'autre. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où ils peuvent se trouver pour le moment. Ça te fait une gentille chasse en perspective.

— Ça m'arrange, dis-je en achevant ma bière. J'ai bien droit à des petites vacances ! A propos, Alan, cette clause sur l'installation électrique défectueuse. Est-ce une idée de toi, ou bien la leur ?

— Je crois que c'est Denny qui l'a suggérée, répond Alan d'un air intrigué. Qu'est-ce qui te chiffonne là-dedans ?

— J'ai été seulement un peu surpris par ces termes singuliers. Pourquoi pas « mort par électrocution » ?

— Je ne vois pas ce que ça changerait ! Si on est tué accidentellement par l'électricité, il faut que l'installation ou le fonctionnement soient défectueux. Sinon, c'est un suicide. Nous sommes couverts dans les deux cas, alors qu'est-ce qui te chiffonne ?

Je sais qu'il explosera si je lui explique ma théorie sur la chaise électrique, aussi je laisse courir.

— Inutile d'épiloguer ; ce n'était qu'une idée en passant. Autre chose encore, Alan. Pourquoi cette empreinte de pouce sur la police ?

Il se renfonce dans son siège et me regarde, exaspéré.

— Tu sais, tu deviens aussi pénible que Maddux. Cette empreinte s'est trouvée apposée par hasard. Son stylo a coulé et elle a barbouillé

la tâche avec son pouce sans le faire exprès. Qu'est-ce que ça peut fiche, d'ailleurs ?

Mais cette empreinte me préoccupe. Elle n'a pas l'air d'avoir été apposée sur la feuille par hasard. Elle est bien trop nette pour ça.

— Tu es sûr que c'était par hasard ? Elle n'a pas fait exprès de mettre son empreinte sur la police ?

— Bon sang de bonsoir ! explose Alan (et je vois que, cette fois, il se fâche pour de bon.) Où veux-tu en venir, maintenant ? Naturellement, que c'est un hasard. J'ai vu comment ça s'est passé. Et même si ça n'en était pas un, qu'est-ce que tu voudrais bien que ça foule ?

— Peut-être que tu as raison. Ne t'emballe pas. J'ai une enquête sur les bras et tu es le seul à pouvoir m'aider.

— Excuse-moi, Steve, mais n'importe qui se mettrait en rogne. A voir comme il procède, on croirait qu'il ne veut pas que je place de polices !

— Il ne faut pas en vouloir à Maddux. Il fait son travail, même s'il exagère.

J'allume une cigarette et demande à brûle-pourpoint :

— Miss Gellert t'a-t-elle dit à qui irait l'argent, si par hasard quelque chose lui arrivait ?

Il boucle ostensiblement les courroies de sa serviette et prend son chapeau.

— Il n'est pas question d'une réclamation, dit-il avec un calme forcé, donc pas question non plus d'un bénéficiaire. Si tu prends la peine d'examiner la police, tu t'en rendras compte rapidement. C'est une affaire de publicité et pas autre chose.

Il se lève :

— Bon ! Et maintenant, il faut que je file. J'ai mes bagages à faire.

Je l'accompagne sur le trottoir contre lequel nos voitures sont rangées.

— A bientôt, Alan. Ne te fais pas de souci. Ça s'arrangera.

— Et il vaudrait mieux que ça s'arrange. Parce que si Maddux fait du vilain, moi, je vais trouver le vieux. J'en ai plein le dos, de Maddux. Si ça continue, je fous le camp. Il y a pas mal d'autres assureurs qui voudraient que je travaille pour eux. A bientôt, Steve.

Il monte dans sa voiture, met le moteur en marche et s'en va dans un furieux fracas d'embrayage.

IV

Maddux avait parfaitement raison en disant qu'Helen avait plus de jugeote que moi. Elle a été sa secrétaire particulière pendant cinq ans et elle avait l'œil le plus perçant de toute la boîte pour déceler une réclamation suspecte. C'était, à l'époque, une petite personne très astucieuse, et sa façon de calculer une prime sans l'aide des tables me donnait le vertige.

Je n'ai pas encore découvert pourquoi elle m'a épousé, mais je sais pourquoi, moi, je l'ai épousée : elle fait la cuisine comme un ange, est économe, sait me donner la réplique quand ça me chante de parler assurances, me dit la manière de prendre Maddux quand c'est nécessaire (et c'est fréquent) ; de plus, elle a l'air d'une star, fait ses robes elle-même, et m'empêche de m'endetter, ce à quoi je n'ai jamais pu réussir tout seul.

Nous avons un appartement de quatre pièces, à vingt minutes du bureau en voiture, et, parce que nous sommes un peu à court, nous nous passons de bonne. Helen tient la maison elle-même. Ce que nous économisons de cette façon permet d'acheter des liqueurs fortes et de nous payer le cinéma de temps en temps. N'allez pas croire qu'un enquêteur d'assurances gagne de l'argent ; mais nous nous en tirons quand même, avec un petit raout deux fois par an, pour commémorer le jour où nous nous sommes connus et le jour où nous nous sommes mariés.

J'arrive pour dîner avec une bonne heure de retard, mais j'ai une excuse valable et une excellente histoire à raconter, aussi ma conscience est-elle pure.

Helen est un peu maniaque sur la question de mes retards aux repas. C'est à peu près la seule chose pour laquelle elle soit maniaque : ça, et mon habitude de répandre ma cendre sur les tapis, en dépit des barricades de cendriers dont elle m'entoure.

J'ouvre la porte d'entrée, pénètre dans le vestibule microscopique et aspire l'air longuement, profondément, à la recherche des senteurs délicieuses de la cuisine.

Aucune odeur appétissante. Rien. Le choc est pénible. Il

semblerait donc que nous aurons un dîner froid, et l'estomac des Harmas n'est pas amateur de petits repas sur le pouce.

J'entre au salon.

— C'est toi, chéri ? fait la voix chantante d'Helen dans la chambre.

— Non, ça n'est pas moi. C'est un groupe de réfugiés croates qui n'ont rien mangé depuis des mois et qui s'attendent à être nourris de somptueuse façon.

Elle apparaît sur le seuil. Je la regarde, " parce qu'elle en vaut toujours la peine. Elle est à peine plus grande que la moyenne, brune, avec de belles épaules. Ses cheveux sont partagés au milieu et tombent librement, sa peau est lisse comme de l'ivoire, sa bouche grande et pas trop rouge, ses yeux bleus comme des myosotis. Non seulement elle ressemble à une star qui serait intelligente – si tant est qu'un tel spécimen existe en ce monde – mais encore, elle a une silhouette qui est un mélange réussi de Betty Grable, côté rez-de-chaussée, et de Jane Russell, question balcon.

— Tu es en retard, fait-elle en s'approchant. J'ai cru que tu dînais dehors. Tu as faim ?

Je l'embrasse, parce que c'est agréable, et non pas parce qu'elle le mérite.

— Si j'ai faim ? Le terme est faible. Je meurs littéralement de faim, et la raison pour laquelle je suis en retard, c'est que j'ai travaillé comme cinq nègres dans un champ de coton.

— Oui, mon chéri, je le sens bien à ton haleine. Je vais te donner quelque chose tout de suite. Malheureusement, ça va être un peu improvisé. J'ai eu beaucoup à faire, et le dîner m'est sorti de la tête.

Comme pareille chose ne s'est pas produite une seule fois en nos trois ans de mariage, je me crois en droit de prendre un air blessé.

— Allons à la cuisine, et pendant que tu me feras quelque chose de substantiel, le plus vite possible, tu me raconteras pourquoi tu as été trop occupée pour penser à mon estomac, lui dis-je en la prenant par le bras. Tu te rends compte, bien sûr, que cela me fournit des raisons de divorcer !

— Je regrette, chéri, fit-elle en me tapotant la main, mais je ne

puis toujours penser à ton estomac. J'ai fait tes bagages.

— Mes bagages ? Comment sais-tu que je m'en vais ?

— J'ai mes espions, répond-elle en cassant l'un après l'autre six œufs dans la poêle avec une dextérité qui me laisse toujours pantois. Pas grand-chose ne m'échappe.

— C'est Patty Shaw qui t'a téléphoné ?

— Ma foi oui.

— C'est bien ce que je pensais : cette créature est un danger public. Tu ferais mieux d'ajouter deux œufs. Nous sommes peut-être fauchés, mais ce n'est pas une raison pour être mesquins.

— Six, c'est quand même assez. Il y a une boîte de jambon dans le placard. Veux-tu l'ouvrir ?

— Rien ne saurait me plaire davantage !

Quand j'ai trouvé la boîte, je reprends :

— Je suppose que Patty t'a dit que j'allais à Hollywood. C'est peut-être la chance de ma vie. Si jamais un metteur en scène me remarque. Ça te plairait d'être mariée au nouveau Clark Gable ?

— Ce serait charmant, chéri.

J'interromps ma recherche de l'ouvre-boîtes et lui jette un regard soupçonneux.

— Mais songe un peu à toutes ces femmes qui seront à mes pieds.

— Tant qu'elles resteront à tes pieds, cela ne me fait rien.

— Peut-être y en aura-t-il certaines qui ne s'en contenteront pas, naturellement. C'est un risque commun à la plupart des acteurs.

Je m'interromps pour jurer contre l'ouvre-boîtes.

— Est-ce que nous n'avons même pas les moyens de nous offrir un ouvre-boîtes convenable ? C'est incroyable ! Ce truc-là est absolument inutilisable.

— Patty a dit que tu partais pour une semaine environ. Je t'ai mis ton smoking... Si jamais tu avais envie d'aller dans un night-club, à tes

moments de loisirs... fait-elle en m'enlevant la boîte qu'elle ouvre en un tournemain.

Je la regarde, rayonnant.

— Ah ! tu es vraiment une épouse modèle ! Oui, un ou deux night-clubs, c'est peut-être une idée. Je me demande si Heddy Lamarr y va quelquefois.

— J'en suis sûre, chéri.

Soudain je me sens légèrement coupable :

— Crois-tu que tu vas t'ennuyer, toute seule ? Tiens, j'ai une idée. Je vais te louer un chien pour te tenir compagnie. Pas la peine de gaspiller de l'argent à en acheter un, puisque je serai de retour dans une semaine. Mais il y a un type, au bout de la rue, qui me laissera sûrement son airedale pour un dollar par jour. Tu serais contente, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas que nous puissions emmener un airedale à Hollywood, fait Helen en réfléchissant. Les hôtels – surtout des hôtels chics – n'aiment pas beaucoup les clients à chiens.

— Nous ? Où as-tu pris cette idée de nous ? Qui a dit que tu venais ?

— Ton patron d'abord, et ensuite moi. Ça fait deux, aussi te trouves-tu en minorité, mon chéri.

— Hé ! pas si vite ! dis-je fiévreusement. On n'a pas le fric nécessaire. Tu le sais. On a des tas de notes en retard, on doit encore quinze paiements pour la voiture. Il y a ce poste de télévision que tu as insisté pour acheter et qu'on n'a pas encore payé. C'est impossible. Naturellement, j'adorerais t'emmener avec moi, mais il faut être raisonnables.

— Je sais que ce sera dur, étant donné que je suis si grosse mangeuse, reprend Helen d'un ton rêveur. Mais peut-être pourrais-tu réduire tes rations à toi ; ça nous permettrait d'économiser un peu.

— C'est encore cette vipère de Patty Shaw qui t'a dit ça ? Tu ne crois pas un mot de ce qu'elle raconte, j'espère ? Voyons, tout le monde, au bureau, sait que c'est une effroyable menteuse. L'autre jour encore...

— Elle s'est également plainte des œillades que tu lances dans son décolleté, dit Helen avec douceur, tout en versant les œufs dans un plat. Je suppose que c'est également un mensonge ?

Je m'indigne :

— Cette fille est impossible ! Et quand même ça serait vrai, pourquoi se plaint-elle ? Elle n'a rien à cacher. Voyons, si ç'avait été toi...

— Le dîner est servi, monsieur Harmas, coupe Helen froidement en emportant le plat dans la salle à manger.

Ce n'est qu'après avoir récupéré mes forces en avalant presque tous les œufs et la moitié du jambon que je retourne à l'attaque, tout en repoussant mon siège et en allumant une cigarette :

— Je sais que Maddux tient à ce que tu viennes avec moi. Mais comme il n'offre que trente dollars pour tes services et que c'est en dessous du tarif syndical, il faut bien se résigner. Ah ! Si j'avais des économies...

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter, coupe Helen en souriant. Je viens avec toi et cela ne te coûtera pas un sou. Je me suis trouvé du travail.

— Quoi ? Tu veux dire que tu vas gagner de l'argent ?

— Oui, mon cher. Par bonheur, j'ai encore un peu d'influence dans le milieu des assurances et, bien que je sois mariée avec toi, ma réputation est demeurée intacte. Patty m'ayant appris ce qui se tramait, j'ai téléphoné à Tim Andrews et. je lui ai demandé si ça lui plairait que je le représente dans cette enquête. Il a été ravi de cette idée et il me paie des honoraires de cent dollars, avec note de frais en plus.

Je la regarde bouche bée.

— Eh bien ! ça, c'est royal. Alors, Andrews trouve lui aussi que la police Gellert est suspecte ?

— Tout d'abord, il n'y a vu que du feu, mais je l'ai fait changer d'avis, répond Helen sans vergogne.

— Cent dollars ! Allons, on va pouvoir tout de suite régler quelques-unes de nos factures. Mais attends un peu. Je connais

Andrews. C'est un horrible coureur de jupons qui ne prend même pas la peine de déguiser ses intentions... Il s'attend peut-être à ce que tu fasses la danse de l'éventail sur son bureau, en plus de ton travail ?

— Et alors ? Y verrais-tu un inconvénient ? demande Helen en levant les sourcils.

Je réfléchis à la question.

— Évidemment, pour cent dollars, il faut bien faire des sacrifices. Cela dépendrait de la grandeur de l'éventail et de l'importance de ma ristourne.

Elle vient se mettre derrière moi et me passe les bras autour du cou.

— Sûr que ça t'est égal que je vienne, Steve ?

— Oh ! Si tu peux t'y faire !

— Je te laisserai la bride sur le cou, si tu as envie de batifoler un peu, dit-elle.

— Pour ce qui est de batifoler, j'ai tout ce qu'il me faut à la maison ! Permettez-moi de vous faire une démonstration, madame Harmas.

Et je l'attire sur mes genoux.

Au bout d'un instant, Helen finit pas dire, tout essoufflée :

— Monsieur le démonstrateur, voudriez-vous recommencer, je vous prie ?

CHAPITRE II

I

Nous arrivons à Los Angeles vers trois heures de l'après-midi, et tandis qu'Helen emmène nos bagages au Culver Hôtel, où j'ai retenu une chambre pour deux, je vais me présenter à Tim Fanshaw, directeur de notre succursale.

Fanshaw est un grand et gros type au menton bleu, qui a l'air de penser que cette police Gellert est la chose la plus comique qu'il, ait jamais vue. Cet homme, je le comprends : ce n'est pas après lui qu'on en a.

— Maddux a téléphoné il y a une heure environ, me dit-il, quand nous avons fini de discuter les détails de la police. Il a fait vérifier cette empreinte mais on n'a rien trouvé. Il espérait, je crois, que cette jeune femme aurait un casier.

— Moi, j'étais à peu près certain du contraire, car elle n'aurait pas mis son empreinte sur la police si elle avait eu une fiche anthropométrique. Pourtant, je ne crois toujours pas que cette empreinte soit due au hasard. Vous pouvez rire tant que vous voudrez, mais ça n'est pas sur vous qu'on tombera, si ça tourne mal.

Fanshaw rigole toujours.

— Je ne prends pas ça au sérieux. L'ennui, avec Maddux, c'est qu'il est d'une méfiance malade. Pourquoi ne fait-il pas un peu confiance à Goodyear ? Voyons, ce garçon est un courtier absolument merveilleux. C'est une veine inouïe pour moi qu'on l'ait fait passer à mon agence. J'ignore si vous le savez, mais il a conclu un marché étonnant avec Joyce Sherman. C'est la police la plus détaillée que j'aie jamais vue, et ça prévoit tout. La prime qu'il a obtenue d'elle fait dresser les cheveux sur la tête. Et, s'il a conclu l'affaire, c'est parce qu'il s'est donné la peine de venir jusqu'ici lui rappeler en personne le renouvellement de son assurance contre le vol et l'incendie. La plupart des fainéants qui travaillent sous mes ordres se seraient contentés de téléphoner ou de lui envoyer une formule imprimée ; mais Goodyear, lui, s'est dérangé. Il mérite qu'on lui fasse confiance, au lieu de le malmenier comme ça.

— Je sais, c'est un as, mais c'est inutile d'espérer que Maddux

fasse confiance à qui que ce soit. De toute façon, je ne me plains pas. Ça va être du travail facile qui, en plus, me sort du bureau et des griffes de Maddux.

Fanshaw rayonne :

— Si ça vous dit de faire un peu la foire pendant votre séjour ici, vous n'avez qu'à parler ; j'ai un plein carnet de numéros de téléphone, de belles et accueillantes jeunes personnes toutes disposées à s'amuser un moment avec vous !

— Merci, mais ma femme m'a accompagné. Et je la trouve assez accueillante et assez belle pour mon goût. Je crois que j'ai le temps de passer au bureau de Denny. Autant me mettre au boulot tout de suite. J'ai envie de montrer à ma femme comment on s'y prend !

— Si vous n'avez rien de mieux à faire tous les deux, passez à l'Athlétic Club, ce soir. Je vous invite.

Je réponds que je verrai, selon la tournure que prendront les choses ; après quoi, je lui serre la main et je m'en vais.

En remontant en voiture dans Long Beach Boulevard, je songe que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de me faire muter, moi aussi, à l'agence de Fanshaw. Il a l'air assez brave garçon, et ce serait délicieux d'échapper à Maddux. Mais je sais que je me leurre. Maddux ne voudra pas se séparer de moi et, d'ailleurs, le vieux lui-même ne me laissera pas partir.

Je découvre la Quatrième Rue après un entretien avec un flic qui ne pense qu'à m'expliquer où je dois ranger ma voiture ; pourtant, à force d'insistance, j'arrive à me faire indiquer l'immeuble où se trouve le bureau de Denny. Le parc de stationnement auquel il m'a envoyé est si éloigné de la Quatrième Rue que je décide de tenter le coup et de faire l'innocent. Mais je trouve un autre flic qui rumine juste devant l'entrée de l'immeuble, et il a une bobine tellement revêche que je change d'avis et que je retourne au parc de stationnement. Après quoi, je reviens à pied, en transpirant abondamment.

L'immeuble où se trouve le bureau de Denny est coincé entre un drugstore et un restaurant chinois. L'entrée est pourvue d'une double porte tournante et de cuivres qui, d'après leur aspect, n'ont pas été astiqués de toute l'année, ni même de la précédente. Je pousse les portes et pénètre dans une atmosphère obscure et chaude qui offre toute la gamme des senteurs lourdes, depuis les relents de poubelle jusqu'au fumet des corps mal lavés.

Il y a un ascenseur. De l'espèce qu'on manœuvre en tirant sur un cordon. Le cordon m'inspire si peu de confiance que je décide d'aller à pied. D'ailleurs, quelqu'un a vomi à l'intérieur et personne n'a encore trouvé le temps d'y remédier.

En bas de l'escalier, un écriteau m'informe que le bureau de Denny se trouve au sixième étage. C'est un petit avis modeste, rédigé en majuscules inégales sur un bout de papier collé par-dessus le nom du précédent occupant. Il est ainsi libellé :

Brad DENNY

Agent théâtral Chambre 10,5^e étage

Ce n'est pas le genre d'enseigne propre à lui attirer la clientèle des stars comme Joyce Sherman, mais il faut toutes sortes d'agents pour faire un monde.

Je prends mon temps pour monter l'escalier. Tout paraît désert. En passant près d'un ou deux bureaux, j'entends un bruit de machine à écrire. Sur le palier du quatrième, une fille sort brusquement d'une pièce, une serviette de toilette à la main. Elle a une cigarette aux lèvres et me regarde droit dans les yeux avec un demi-sourire lorsque nous nous croisons. Même si je n'étais pas marié, je ne m'arrêtera pas. Quand l'invitation est aussi directe, ça ne m'intéresse plus.

Denny partage le cinquième étage avec la sortie de secours en cas d'incendie, et les toilettes pour messieurs. La porte de son bureau fait face à la sortie de secours.

Ce n'est pas une porte bien reluisante. Peut-être qu'on l'a peinte à l'époque où on l'a placée, mais on n'y a certainement pas touché depuis. Une carte de visite est collée sur la porte, avec la même inscription modeste que l'avis du rez-de-chaussée.

Je frappe sans beaucoup d'espoir ; après un long moment d'un silence compact, je tourne la poignée. La porte reste fermée, d'où je conclus sans grand effort mental qu'elle est fermée à clef. Je recule, cherchant une cigarette, tout en examinant la porte. Elle est pourvue d'une serrure Yale et, à mon avis, je n'aurais pas beaucoup de peine à l'ouvrir, mais finalement je décide que ça n'est pas le moment.

Je refais mon long et solitaire voyage jusqu'au bas de l'escalier, rencontrant la fille à la serviette sur le palier du troisième. Elle me jette le même regard direct, sauf que cette fois elle s'arrête sur mon passage, mais je continue ma route. Même après s'être lavée, elle ne

me dit rien ; d'ailleurs, les femmes libres sont la perte des hommes mariés.

Je m'arrête dans le vestibule et regarde autour de moi. Une porte près de l'ascenseur m'a l'air d'être ce que je cherche. J'y vais et frappe. Rien. Deux grosses Buick passent dans la rue ensoleillée : l'une pourpre et blanc, l'autre jaune et noir. Il n'y a que les gens de cinéma pour avoir des voitures aussi voyantes.

Je frappe à nouveau, puis je tourne le bouton et pousse la porte qui s'ouvre ; elle libère une épouvantable odeur de bière fermentée et de vidange qui me passe sous le nez pour aller rejoindre les autres odeurs du vestibule.

Devant moi se trouve un couloir aboutissant à des marches de pierre. Je m'approche du haut des marches et jette un coup d'œil par-dessus la rampe de fer. Au-dessous de moi, il y a une vaste pièce au sol de ciment, pleine de seaux, de balais, de barils vides, de caisses et cageots en bois, dans une odeur de souris et de tambouille grasse.

Assis sur l'une des caisses, se tient un homme d'un certain âge en manches de chemise, lunettes de fer, chapeau melon et pantalon usé. Il lit un journal de courses en chantonnant tout bas, comme s'il n'avait aucun souci en ce monde. De la main gauche, il tient une bouteille de bière, et comme je le regarde, il lève les yeux de dessus le journal et boit une gorgée.

J'attends qu'il ait fini, puis descends les marches.

Il lève un regard inquisiteur, ajuste ses lunettes, pose la bouteille et cligne des paupières. Il a l'air assez inoffensif, mais, pour plus de sûreté, je me compose un large, un amical sourire.

Il me regarde toujours, fixement. Mon sourire ne semble pas le charmer. Je prends la résolution de m'entraîner un peu devant une glace, quand j'aurai le temps. Peut-être n'est-il pas aussi réussi que je croyais.

— Salut, dis-je, en venant m'asseoir à son côté. Je cherchais le gérant. C'est vous ?

Les yeux lourds, injectés de sang, cillent à nouveau.

— Hein ?

— Le concierge, dis-je avec patience. Le type qui fait marcher

cette boîte. C'est vous ?

Il n'en a pas l'air sûr du tout, mais, après réflexion, il répond qu'il croit que oui.

J'ai plutôt chaud et je me sens tout poisseux. L'atmosphère de la pièce est à couper au couteau. J'attire à moi un baril vide, je le retourne, je souffle dessus pour enlever la poussière, et je m'assieds.

— Une canette de bière me ferait bien plaisir, si vous vouliez m'en vendre une, lui dis-je.

— J'en ai pas, réplique-t-il.

J'extirpe mon paquet de Camel, en sors deux et lui en offre une. Il l'escamote avec l'agilité d'un lézard gobant une mouche. Après les avoir allumées et nous être soufflé dans la figure un bout de temps, il prend les devants et dit :

— Vous me cherchez ?

— C'est exact, dis-je en sortant mon portefeuille.

J'y prends une carte professionnelle que je lui tends. Il l'examine, médite et me la rend.

— J'en veux pas. Je crois pas aux assurances.

Je me demande comment Alan Goodyear s'y prendrait avec lui. Pourtant, il finirait sans doute par lui coller tout le paquet. Heureusement que je ne suis pas chargé de démarcher la clientèle.

J'essaie de m'expliquer :

— Je cherche Brad Denny.

Comme je suis entraîné à observer les gens quand je leur parle, je remarque une légère crispation de sa carcasse maigre et voûtée. Pas plus que ça ; mais ça m'avertit que je l'ai étonné et, peut-être, effrayé.

— Cinquième étage. Numéro 10.

— Je sais. Je suis déjà monté. Il n'y est pas.

— J'y peux rien, fait-il en froissant son journal.

Tout mou et vaseux qu'il est, il essaie quand même de m'envoyer

paître.

— Vous savez quand il rentrera ?

— Aucune idée.

— Vous savez où il est ?

— Ma foi, non.

— Je veux entrer en contact avec lui. C'est important.

Il jette un coup d'œil sur son journal, bien qu'il n'ait pas le cran d'y aller franchement.

— Ça me regarde pas, m'sieu.

— Vous êtes sûr ? lui dis-je en sortant deux billets d'un dollar.

Je ne pense pas qu'il vaille davantage. Et j'ai raison. Ses yeux s'attachent aux billets, comme s'ils allaient passer au travers.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Mais il veut être sûr de son fait avant de parler.

— C'est pour moi ?

— Peut-être bien. C'est ce que j'offrirais pour un verre de bière et un petit tuyau.

Il fait un bond si brusque que je crois tout d'abord qu'il s'est enfoncé un clou dans les fesses. Il se dirige vers une cachette et revient avec une canette qu'il me plante dans la main. Je lui donne les deux dollars.

— Re commençons depuis le début, dis-je en faisant sauter la capsule. Où est Denny ?

— C'est pas mon affaire de bavarder avec les locataires, mais si je peux rendre service...

— Ça va, laissez tomber. Tenons-le pour dit.

Je bois une gorgée. La bière est aussi insipide qu'une fête de patronage. Je reprends :

— Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Le mois dernier. Il est passé pour payer le loyer.

— Savez-vous où il se trouve, actuellement ?

Il essaie de prendre un air désolé :

— Hé, non ! Il bouge pas mal. Il m’a dit, quand je l’ai vu, qu’il était allé partout : Stockton, Oakland, Jackson... des endroits comme ça.

— Vous ne voyez pas comment je pourrais le toucher ?

— Non ; je disais justement à l’autre type...

Il s’arrête, louche dans ma direction, s’agite, mal à l’aise, et se cure les dents.

— Quel autre ?

— C’est pas mon affaire de raconter...

Je me lève. Si une vieille ruine de son acabit croit que je vais me laisser refaire !

— Très bien, rendez-moi mon argent et je file. Allez, grand-père, rendez-le, et que ça saute.

Ses doigts se cramponnent aux billets avec la férocité d’un piège à ours.

— Y a deux jours, un type a demandé après M. Denny, bafouillait-il en hâte. Il est venu hier et il est encore repassé ce matin. Il tient absolument à le voir.

— A-t-il donné son nom ?

— Non, et je le lui ai pas demandé. C’était un dur, vraiment un sale type. Ça me faisait pas plaisir d’être seul ici avec lui.

Le vieux commence à m’intéresser.

— Peut-être un acteur qui s’est mis dans la peau de son personnage. Denny s’occupe bien d’acteurs, n’est-ce pas ?

Le concierge hoche la tête.

— Non, ce type-là, il était pas un acteur, dit-il gravement. Il me fait peur. Il avait un regard qui m'a donné froid dans le dos.

Je ne m'intéresse pas particulièrement à la température de son dos, mais je m'abstiens de le lui faire remarquer.

— Il est venu ce matin ?

— Tout juste. Il ne m'a pas vu, mais je le guettais. Il s'est faufilé en haut quand il a cru qu'il n'y avait personne. Mais, dans la maison, y a pas grand-chose qui m'échappe.

— Qu'allait-il faire là-haut, si Denny est en voyage ?

La vieille figure molle perd toute expression :

— J'en sais rien. Vous croyez pas que je lui ai demandé, non ? Il est dangereux, je le sais, c'est un sale type.

— De quoi a-t-il l'air ?

Je bois une autre gorgée de bière, après quoi je décide que, malgré les indications de l'étiquette, le breuvage est vraiment imbuvable et je repose la bouteille avec un frisson.

— Comment, l'air de quoi ? fait le concierge en fronçant les sourcils. Je vous l'ai dit, non ? Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Comment est-il habillé ? Est-il grand, petit, gros ou maigre ? Rasé ou avec une barbe ?

Le concierge réfléchit.

— J'ai jamais été bien bon pour décrire les gens, fait-il enfin.

Cela ne m'étonne guère. Avec la touche qu'il a, il n'a jamais dû être bon à grand-chose.

— Il devait avoir à peu près votre taille, brun, avec des sourcils qui se rejoignent par-dessus son nez. Si je m'appelle bien, il avait une veste à carreaux bleu clair et blancs, un pantalon beige et un chapeau brun à bords baissés.

Ça m'a l'air d'un acteur, en effet, et plutôt médiocre.

— Allons, tant pis, ce n'est pas lui qui m'intéresse, dis-je en allumant une autre cigarette. C'est Denny. Vous savez où il met ses

bagages ? N'a-t-il pas un coin où il dépose ses effets personnels quand il est en tournée ?

— S'il en a un, il m'l'a jamais dit.

— Et son courrier ?

— Ça attend ici : il n'en reçoit guère.

Pas de doute, je n'obtiendrai rien de ce débris. Je demande encore, sans grand espoir :

— Miss Gellert est-elle venue ici quelquefois ?

— Qui c'est ?

— Une fille qu'il fréquente.

— Les histoires de filles, moi, ça ne m'intéresse pas.

Je l'aurais deviné tout seul.

— A-t-il des amis qui viennent le voir ? Quelqu'un que vous connaissiez ?

— Je m'occupe de ce qui me regarde. Je m'intéresse pas aux locataires.

A quoi peut-il bien s'intéresser ?

— Ce type a l'air rudement difficile à trouver, dis-je en me remettant sur mes pieds. Enfin, merci quand même.

— Vous m'avez payé pour.

— Hé, oui ! Si je continue à dépenser mon argent pour rien, je ne sais pas comment je finirai. Alors, je crois que je vais filer.

Il montre la bouteille qui est encore devant moi.

— Vous n'avez pas achevé ça.

— Mais ça a fichtre bien failli m'achever !

Sur ce, je me dirige vers la sortie.

II

Le réceptionniste du Culver Hôtel, un type distingué et papelard qui frise la soixantaine, m'annonce qu'Helen se trouve au bar. De toute évidence, elle ne veut pas perdre de temps pour justifier sa note de frais. Je me hâte de traverser le hall, afin de lui donner un coup de main. Pas trace d'Helen dans le bar étincelant, d'où je conclus qu'elle honore de sa présence la toilette pour dames. Je choisis une table de coin un peu à l'écart, où nous pourrons parler tranquillement lorsqu'elle reparaitra, et je m'assieds.

Il y a environ une douzaine de couples divers dans la salle : chacun essaye de faire croire aux autres qu'il travaille pour le cinéma. Mon entrée cause un certain émoi. Deux hommes sur le retour me présentent avec confiance leurs profils blets. Une petite rousse, dans une robe du soir verte sans épaulettes qui lui colle à la peau comme un gant, me montre sa jambe en cherchant à son bas une prétendue maille filée. Une blonde étale d'un coup tous ses talents en souriant au plafond d'un air vague. Tous les autres ont aussi leurs petits numéros prêts, pour attirer l'attention, et ils le répètent une fois de plus, tout en m'observant du coin de l'œil pour juger de leur succès. Tout d'abord, ça m'intrigue, puis je me rappelle qu'à Hollywood le premier étranger venu est un éventuel directeur de production, jusqu'à preuve du contraire.

Le barman lui-même s'est mis à jongler avec les bouteilles et il les fait encore valser en me demandant ce que je désire prendre. Son sourire radieux brille comme une enseigne.

Je demande un scotch.

— Oui, monsieur ; certainement, monsieur.

Maintenant, le barman se met à l'arrêt : un vrai chien de chasse !

— Monsieur travaille dans le cinéma ?

Tout le reste de l'assistance est à l'arrêt, comme lui... une vraie meute ! Si Helen était avec moi, je continuerais peut-être à bluffer, mais sans son soutien moral, je perds mon audace.

— Seigneur ! qui peut accepter de travailler dans le cinéma ?

L'intérêt que j'avais soulevé s'effondre comme un pudding mal cuit. La fille qui me montrait sa jambe la fait disparaître d'un mouvement preste et dédaigneux. La fille au sourire angélique a soudain l'air d'avoir mordu dans une pomme pourrie. Les deux profils blets se muent en deux faces blettes. Mon numéro est fini.

Le barman fait le tour du bar et place devant moi un grand verre à moitié plein de whisky et de glace pilée. A la manière dont il prend mon argent, on pourrait croire que les billets ont mariné dans le virus de la peste.

Je suis très, très heureux de voir Helen se diriger vers moi, ravissante dans une robe vert olive d'une coupe stricte. Elle s'assied près de moi. Je lui demande d'un ton soupçonneux :

— As-tu de l'avance sur moi, ou bien est-ce vraiment ton premier verre ?

— J'en ai déjà bu un, répond-elle avec entrain. Je vais prendre un dry, maintenant.

Elle me caresse la main :

— Je suis si contente d'être venue. J'adore cet hôtel. La chambre est merveilleuse, et on m'a déjà prise deux fois pour une star de cinéma.

Je fais signe au barman.

— Ce n'est rien. Moi, on m'a pris pour un directeur de production, et laisse-moi te dire qu'un directeur de production est bien l'homme le plus important de tout Hollywood.

Le barman arrive et lève un sourcil indifférent. Je lui commande un double dry.

Tandis qu'il s'en occupe sans manifester le moindre enthousiasme, Helen reprend :

— Tu n'as sûrement pas passé tout ce temps à folâtrer avec Fanshaw ?

— J'ai peut-être eu tort : j'aurais pu passer avec lui une soirée prodigieuse. Il me dit qu'il a une liste de numéros de téléphone longue comme le bras, et il est disposé à m'en faire profiter.

Helen examine son nez dans la glace de son poudrier, en paraît satisfaite et rentre le miroir.

— Et qu’as-tu répondu ?

— Eh bien ! naturellement, ça m’a tenté, mais à la réflexion, j’ai pensé qu’un « tiens » vaut mieux que deux « tu l’auras au bout du fil »... Je ne suis pas tellement entreprenant.

Le barman pose le dry sur la table, ramasse son butin et retourne au bar.

— Je suis passé voir au bureau de Denny, dis-je alors à Helen. Tu sauras, puisque nous travaillons maintenant joue contre barbe, que ton mari ne perd jamais son temps. J’ai l’impression que notre ami Denny sera dur à trouver. Le concierge n’a pu fournir aucune indication, et comme il est essentiel de trouver M. Denny aussi vite que possible, je propose que nous dînions confortablement et qu’ensuite je retourne à son bureau, dans l’espoir de trouver dans ses papiers personnels une indication sur son gîte. Ça t’a l’air d’une bonne idée ?

— Quoi ? Tu veux entrer chez lui par effraction ? demande Helen en ouvrant de grands yeux.

— Appelle ça une effraction si tu veux... La porte n’a pas l’air bien solide.

— Et si un flic te voit ?

— J’ai envisagé cette possibilité. Je ferai mon possible pour ne pas être vu, mais s’il insiste pour me voir, je m’enfuirai à tire-d’aile.

— Mais s’il t’attrape, ou s’il te tire dessus ?

— En ce cas, je passerai quelques mois en prison, ou l’éternité dans un cercueil ; ça dépendra de sa méthode d’approche. On n’y peut rien. C’est un genre de risque que je cours à toute heure du jour et de la nuit ; seulement, c’est la première fois que j’en parle.

— Je t’accompagne.

— Certainement pas, dis-je avec fermeté. Ce n’est pas un travail de femme. Tu viens à l’instant de remarquer qu’un flic maniaque du revolver pourrait apparaître dans le tableau. Je ne vais pas te laisser risquer, ta jolie peau. Tu resteras ici et je te promets un récit

circonstancié, quand je reviendrai, si je reviens.

— J'irai, réplique-t-elle avec une fermeté égale à la mienne. En fait, il serait peut-être préférable que tu restes ici et que je fasse le travail toute seule. Une femme se sort de ce genre de chose plus aisément qu'un homme, et avec beaucoup moins d'embarras. Un flic prompt à la détente ne songerait pas à me tirer dessus, alors que, sur toi, il tirerait certainement sans hésiter.

— Écoute voir ! c'est l'affaire d'un enquêteur entraîné, et pas d'un amateur. Tu ne pourras pas entrer. Il faut forcer la porte, démonter la serrure, des tas de trucs compliqués. Je t'accorde que tu pourras convaincre un flic de ne pas te tirer dessus à cause de ton sex-appeal, mais je ne crois pas que tu puisses ouvrir une porte fermée en usant du même argument.

— Alors, viens ! tu me regarderas faire, conclut-elle.

III

Nous quittons le Culver Hôtel juste après onze heures. Entre-temps, nous avons pris quelques verres de plus et fait un excellent dîner, pendant lequel nous avons discuté la police Gellert. J'étais curieux de connaître l'opinion d'Helen, maintenant qu'elle avait eu le temps de réfléchir à toute cette combine, mais elle ne paraissait pas convaincue.

— Je sais que ça a l'air suspect, a-t-elle dit, mais ça ne veut pas forcément dire que ça le soit. Cette assurance a pu être effectivement contractée pour l'épate publicitaire. C'est vraisemblable. Alan est un bon courtier et il aurait tout à perdre en concluant une affaire louche. S'il est satisfait – et ça ne doit pas être facile de le rouler – moi, j'en déduis que ces deux clients doivent être de bonne foi. Lorsque j'ai parlé avec Tim Andrews, il m'a dit qu'il était persuadé que la police était correcte. Il m'a parlé d'Alan en termes extrêmement élogieux. Il m'a dit qu'il était prêt à accepter la police les yeux fermés, du simple fait que c'était Alan qui avait conclu le marché le premier. Je crois qu'il a raison. Bien sûr, Maddux n'aime pas Alan. Maddux trouve à redire pour chacune de ses polices ; mais il ne faut pas oublier qu'il a un flair extraordinaire pour déceler les tricheries. Il ne s'est encore jamais trompé, et il est quand même possible qu'Alan se soit fait avoir.

— Je sais. Mais ce qui m'intrigue, si c'est une escroquerie, c'est la façon dont cette fille sera assassinée. Jusqu'ici, je n'ai vu qu'une seule possibilité.

J'ai alors parlé à Helen de la clause : « fonctionnement défectueux d'appareillages électriques », en lui faisant remarquer que cela n'impliquait pas une exécution légale.

Helen n'a pas trouvé l'idée fameuse.

— Dis-moi, on exécute une femme tous les combien ? Non ! Si c'est une combine, alors, la personne doit avoir la certitude de ramasser l'argent.

— Mon idée, c'est qu'elle a déjà commis un meurtre, ai-je expliqué. Et elle a pris ces polices pour être certaine d'être défendue le mieux possible, en cas d'arrestation. Je conviens que ses chances

d'être envoyée à la chaise seraient faibles, mais néanmoins, la National Fidelity et les autres compagnies organiseraient sa défense pour nous protéger contre une revendication possible.

Mais Helen ne s'est pas laissée convaincre. Elle trouvait ça trop extravagant :

— Si c'est une combine, alors je suis certaine qu'elle a été montée pour l'argent. J'en suis certaine. On dirait un prestidigitateur mais qui veut faire un tour réussi. Pendant qu'il attire ton attention sur la main droite, il réalise la substitution de la main gauche... Je peux me tromper, et nous perdons notre temps à discuter tant que nous n'avons pas vu ces deux-là, mais souviens-toi de ce que je t'ai dit. En admettant que leur jeu soit truqué, il faudra ouvrir l'œil, car ils peuvent escamoter la bonne carte à n'importe quel moment et lui substituer celle qu'ils gardent dans leur manche.

— Dis-moi, est-ce que j'ai épousé une voyante ? Ou bien est-ce simplement ce fameux instinct de femme qui opère ?

Elle s'est mise à rire :

— Je ne sais pas, chéri. Je pensais tout haut. Peut-être que je me trompe complètement.

Et nous n'en parlons plus.

Après le dîner, on est montés se changer. J'ai pris dans ma valise une pince monseigneur et un 38 de police, modèle spécial, pendant qu'Helen enfilaient un pantalon et un blouson sombre. Elle a relevé ses cheveux sous un baret.

Je l'ai regardée, tandis qu'elle s'admirait une dernière fois dans la glace :

— Si tu essaies de te persuader que tu as l'air d'un garçon, je peux t'expliquer en quelques mots pourquoi tu te trompes. Commençons par le haut...

— Suffit ! a-t-elle fait sévèrement. Pas de remarques personnelles !

Nous descendons, par l'ascenseur, au garage souterrain. L'employé se lève d'un bond en apercevant Helen et lui adresse un sourire rayonnant.

— Voilà, Miss ! je vais vous la chercher, dit-il avec ardeur, et il disparaît en courant.

— Si j'étais descendu seul ici, il n'aurait pas bougé. L'aurais-tu séduit, par hasard ?

— J'ai été polie avec lui, pas davantage, réplique Helen.

— J'aurais bien voulu te voir faire, dis-je, tandis que le garçon nous amène la Buick bordeaux par l'allée des voitures. (Il l'a même nettoyée.)

— J'ai fait le plein, madame, annonce l'employé qui sort vivement et se met à frotter le pare-brise. Et elle a été lavée.

Ses regards se promènent sur la silhouette d'Helen qui, dans cet accoutrement, tire un peu l'œil.

— Vous aviez vu le taquet ? Eh bien ! je l'ai arrangé.

Elle le remercie d'un sourire éclatant tandis que je lui glisse un dollar dans la main. Il l'accepte sans la quitter des yeux.

En remontant la rampe, je dis à Helen :

— J'ai failli le boxer, ce voyou. As-tu vu la façon dont il te regardait ?

— Il arrive, monsieur Harmas, que vous me regardiez exactement de la même façon, et je ne me souviens pas de vous avoir boxé.

— Heureusement ! Car les représailles seraient extrêmement douloureuses. Et laisse-moi te dire que j'ai quelque droit de te regarder. N'ai-je pas sacrifié ma liberté pour faire de toi une honnête femme ?

— J'étais honnête bien longtemps avant de t'avoir connu, dit Helen avec un sourire. Et, quelquefois, je me demande si je le suis toujours.

— Ne te lamente pas là-dessus, mon chou. Tu n'aurais rien pu faire de mieux que de m'épouser. Je ferai quelque chose de toi.

— Je l'espère. Je ne voudrais pas me laisser faire par quelqu'un d'autre.

— Oh ! madame Harmas ! Ceci n'est pas une façon de s'adresser à

un homme marié et respectable.

— Tu as l'esprit mal tourné. Je voulais dire que...

— Ça ne fait rien. Nous ne sommes plus loin de la Quatrième Rue, maintenant. Il y a un parc de stationnement dans Boyle Avenue. Nous ferions mieux d'y laisser la voiture, au cas où un flic ferait le curieux. Et n'oublie pas, chérie, que si quelque chose va de travers, toi, tu files. Qu'il n'y ait pas de malentendu là-dessus. Moi, je me charge du gêneur : c'est pour ça qu'on me paie. Toi, tu te sers de tes jolies jambes.

— Et quel genre d'ennuis prévois-tu ?

— Je n'en ai pas idée, mais il vaut mieux avoir un plan d'action tout prêt, en cas de besoin. Si les flics s'amènent, va-t'en au galop. Rentre à l'hôtel et attends-moi.

— Et si tu ne revenais pas ?

— Alors, téléphone à Fanshaw, pour qu'il se charge de me faire libérer sous caution.

Nous nous taisons, et je gare la voiture. En revenant sur nos pas dans la Quatrième Rue, Helen reprend :

— Tu seras prudent, n'est-ce pas, Steve ? J'aurais horreur de me remettre à chasser le mari.

— Si tu prends un autre mari, je reviendrai pour le hanter. Jetons un coup d'œil sur le derrière de l'immeuble. On a peut-être laissé une fenêtre ouverte. Voilà une petite ruelle qui doit conduire à la porte du concierge.

Nous étant assurés qu'il n'y a personne dans la rue qui puisse nous voir, nous nous lançons dans l'allée sombre, qui sent mauvais. Nous sommes à mi-chemin lorsque j'entends dans l'obscurité des pas précipités. Nous nous arrêtons pile tous deux, scrutant les ténèbres.

Brusquement, une femme émerge de la pénombre, passe tout près de moi en coup de vent et s'enfuit vers la rue. Il fait trop noir pour voir de quoi elle a l'air. Elle porte une écharpe sur la tête et un long manteau sombre.

Surgissant si brusquement, presque comme un fantôme, elle m'a fait peur. Elle a également fait peur à Helen qui se cramponne à mon

bras.

— D'où diable a-t-elle pu sortir ? dis-je en revenant sur mes pas dans la ruelle.

Je n'ai pas fait deux enjambées que j'entends une voiture démarrer. Je me précipite et arrive à temps pour voir une voiture énorme, de la taille d'un petit cuirassé, qui démarre en flèche, tous feux éteints.

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ? je demande. Pas de phares, et ce départ de vaisseau-fantôme !...

— As-tu senti son parfum ? C'est « Joie », le parfum le plus cher du monde.

— Allons jeter un coup d'œil dans cette allée.

Nous revenons sur nos pas. Au bout de vingt mètres, nous aboutissons à un mur sans fenêtres. L'impasse ne mène donc qu'à l'entrée du concierge.

— J'ai bien l'impression qu'elle est sortie d'ici, dis-je en m'arrêtant devant une porte sur laquelle est écrit à la peinture blanche :

Joe Mason *Concierge Entrée de service*

— Peut-être que l'élastique de sa culotte s'est cassé et qu'elle est venue se cacher là pour le raccommoder, suggère Helen.

— Tu ne crois pas qu'elle aurait pu l'arranger dans sa voiture ? dis-je en sortant ma lampe électrique pour examiner la porte.

— C'est ouvert !

Je pousse la porte qui cède aussitôt.

— Tu sais, je crois qu'elle est bien venue ici.

— Peut-être qu'elle a un bureau dans l'immeuble, murmure Helen. Alors, on entre ?

— Oui. Ferme la porte derrière toi.

C'est ce qu'elle fait, puis, en se baissant, elle place une petite cale par-dessous :

— Ça la fera tenir, si jamais un agent de police essaie d'ouvrir. J'ai lu ça dans un livre.

— Très ingénieux ! Maintenant, tiens-toi tranquille et suis-moi. Nous allons monter à pied. L'ascenseur ne m'inspire pas confiance.

En silence, nous gravissons les marches de pierre. Helen est à deux marches derrière moi. Je fais fonctionner la lampe pour me diriger, mais, la plupart du temps, nous avançons dans l'obscurité. Il n'y a aucun bruit dans l'immeuble. Seule, la faible rumeur de la circulation monte jusqu'à nous, avec, de temps à autre, la note aiguë d'un klaxon.

Lorsque nous arrivons au troisième étage, Helen m'attrape par mon veston. Je m'arrête et murmure, en me penchant vers elle :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai cru entendre quelque chose. J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un dans la maison.

— Bon Dieu ! ça n'est pas le moment de jouer à la voyante extralucide. Tu me flanques la frousse.

Nous restons côte à côte, l'oreille tendue, mais on n'entend rien.

— Laisse tomber. Ce sont tes nerfs qui te jouent un tour. Viens, il faut monter.

Nous continuons et, lorsque nous atteignons enfin le palier du cinquième, nous sommes aussi essoufflés l'un que l'autre.

— Maintenant, si tu me tiens la lampe, je vais te faire voir comment j'ouvre une porte fermée à clef. Il y a des gens plus pauvres que toi qui ont payé cher pour me voir faire.

— Tu peux avoir de la lumière, répond-elle avec un tremblement dans la voix. Mais ça ne m'a pas l'air nécessaire...

Car la porte est entrouverte.

Nous la regardons fixement, et j'avoue que mes cheveux se hérissent sur la nuque. Je murmure :

— Qui est venu ici ? C'était fermé à clef, cet après-midi.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il n'y est plus ? dit-elle en

avançant derrière moi.

Je glisse la main sous ma veste et sors mon revolver. Comme j'ai été le plus déplorable tireur de toute l'armée américaine, le contact de sa crosse froide ne m'apporte aucun réconfort.

— Jetons un coup d'œil, dis-je en ouvrant la porte d'un coup de pied et en balayant du faisceau de ma lampe la pièce petite et poussiéreuse.

Elle contient un bureau, deux sièges, un bout de tapis usé et un meuble à tiroirs. Personne ne s'y cache.

— C'est bizarre, dis-je en entrant. Je me demande si Denny est revenu dans l'après-midi.

Helen ferme la porte, s'en va baisser le store de la fenêtre et allume l'électricité.

— Je ne pense pas que ce soit Denny. C'était cette femme que nous avons croisée. Tu ne sens pas son parfum ?

— Tu es sûre ? Je ne remarque rien.

Je renifle, mais en vain. Mon flair ne vaut certainement pas celui d'Helen, en matière de parfums.

— Je t'assure, Steve.

Je fais des yeux le tour du bureau. Tout m'a l'air normal.

— Une femme qui se sert de ce genre de parfum ne peut certainement pas être la cliente de Denny, continue Helen. Ce truc-là coûte cher.

— Alors, qui est-ce ? Qu'est-ce qu'elle faisait ici ?

Je m'approche du bureau couvert de poussière et j'ouvre un tiroir. Il est plein de cochonneries : coupures de journaux, morceaux de papiers écrits, débouche-pipe souillés, boîtes de tabac vides, mais rien d'intéressant. J'inspecte les autres tiroirs. L'un d'eux contient une chemise sale ; un autre un rasoir, une serviette, du savon à barbe et un miroir.

— En somme, un agent de cinquantième ordre, tout ce qu'il y a de miteux, dis-je en prenant une cigarette que je me colle sur la lèvre inférieure.

Helen, pendant ce temps, a ouvert le classeur et parcourt quelques lettres. Au bout d'un instant, elle referme le tiroir et hoche la tête :

— Il n'y a rien ici qui puisse nous indiquer où il se trouve actuellement.

— Essaie dans le tiroir du bas.

Elle ouvre le casier inférieur. Lié par un cordon rouge, j'aperçois un rouleau bien net de polices d'assurances.

— Les pommes de discorde ! Montre un peu ?

Nous étalons les dix polices sur le bureau, et nous nous penchons sur elles. Après un examen de quelques minutes, je me rends compte qu'elles sont toutes d'exactes copies de celle que Goodyear a négociée.

— C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire. Puisqu'ils acceptaient cette femme comme cliente, ils ne pouvaient pas améliorer nos termes. Je me demande s'il y a eu une compagnie qui lui ait refusé.

Je retourne une des polices pour voir la signature.

— Hé ! Regarde. Un pâté d'encre, et une empreinte de pouce !

— Elles en ont toutes, enchaîne Helen, qui a rapidement examiné les autres polices.

— Alan jurait que cette empreinte était due au hasard. Ceci prouve le contraire. Je crois que nous tenons quelque chose, bien que j'ignore encore quoi.

Helen contemple les polices en fronçant les sourcils :

— Peut-être la première empreinte était-elle accidentelle. Elle a pu penser que c'était une bonne idée d'avoir son empreinte sur les actes, et la mettre volontairement sur les autres.

— C'est ce que te dit ton instinct de femme ?

Elle hoche la tête :

— Non. Il faudra demander aux autres agents s'ils ont également l'impression que les empreintes ont été faites par hasard.

Elle replie les documents.

— Je suis de ton avis, Steve, ces empreintes ne m'inspirent pas confiance.

Je range les polices dans le tiroir.

— On a tout vu. Filons d'ici. Nous n'avons pas perdu notre temps, mais nous n'avons toujours aucune idée sur l'endroit où on peut les retrouver.

Nous laissons la porte comme nous l'avons trouvée et passons sur le palier. Nous restons un moment à écouter le bourdonnement lointain de la circulation. Puis nous nous mettons à descendre, aussi vite que possible, mais sans faire de bruit.

Sur le palier du second étage, Helen s'arrête et me saisit par le bras.

— Arrête, murmure-t-elle d'un ton pressant. Écoute !

J'éteins ma lampe et nous nous immobilisons côte à côte dans le noir. Alors, j'entends le bruit qu'elle avait remarqué : un léger bruit de grattement venant d'en bas. Un bruit comme si l'on tirait très lentement un sac sur un carrelage.

Helen se cramponne à ma main.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle dans un souffle.

Je m'avance vers la rampe et scrute de mon mieux la cage obscure. Mes yeux ne rencontrent que les ténèbres, un puits vide et noir. Le bruit léger continue toujours. Je murmure :

— Il y a quelqu'un en bas. On dirait qu'il remue quelque chose.

Nous attendons, penchés sur la rampe, l'oreille tendue.

D'autres bruits de grattement montent dans l'obscurité, puis un soudain fracas métallique manque de nous faire sauter au plafond.

— L'ascenseur ! Quelqu'un monte ! dis-je en entraînant Helen loin de la rampe.

— Qui ça peut être ? demande-t-elle, et je la sens trembler contre moi.

— Du calme. Il faut nous cacher.

Abrités dans l'ombre, nous entendons l'ascenseur qui monte lentement, en grinçant. J'essaie d'ouvrir une porte, mais elle est fermée à clef.

— L'escalier, murmure Helen. On peut descendre pendant qu'il monte.

Je lui prends la main et nous avançons en tâtonnant jusqu'au palier. Tandis que nous cherchons du pied la première marche, un autre son nous glace sur place : un gémissement affreux, essoufflé et haletant qui parcourt la cage d'escalier et semble emplir tout l'immeuble.

— Quelqu'un est blessé ! J'ai peur, Steve.

Je la serre tout contre moi. L'ascenseur monte lentement. A présent, il est tout proche de notre palier. Je l'aperçois qui se profile contre la fenêtre du palier, montant de plus en plus lentement, pour s'arrêter finalement à deux mètres de nous.

Un léger bruit s'en échappe, un bruit qui coupe le souffle à Helen : un soupir haletant, un bruit de glissade et de chute.

Je sors mon revolver, pousse Helen derrière moi et allume la lampe. Le faisceau tombe sur la grille de l'ascenseur. Helen pousse un petit cri. Du sang coule sur la marche et tombe dans la cage d'escalier.

Je fais un pas en avant, la lampe tremble dans ma main.

Le concierge est affalé contre le mur de la cabine. Ses lunettes de fer ne tiennent plus que par une oreille. Il a du sang sur la figure et ses yeux n'y voient plus. Au moment où je m'avance, son corps maigre se contracte soudain, il roule loin de la cloison et s'effondre comme une masse, contre le grillage.

Quelque part au loin, déchirant le silence de la nuit, monte la plainte suraiguë d'une sirène de police.

CHAPITRE III

I

— Qui est-ce ? demande Helen, avec un léger tremblement dans la voix.

Elle s'avance et reste immobile à côté de moi. Tout en écoutant le bruit de la sirène qui se rapproche, je réponds :

— C'est le concierge. Tiens-moi la lampe.

Je lui mets la torche dans les mains, sors mon mouchoir et, après m'en être enveloppé la main, j'ouvre la grille. Je me penche sur le corps immobile et le retourne. Il a été poignardé dans le creux, entre le cou et l'épaule. Je soulève sa paupière, mais je pourrais m'en dispenser. Je sais qu'il est mort.

La sirène de police devient assourdissante, et j'aperçois la lueur du projecteur rouge qui doit filtrer à travers le vasistas de la porte d'entrée.

— Remontons, me souffle Helen en m'attrapant par le bras. Nous allons leur tomber en plein dessus si nous sortons par la ruelle. Vite !

On frappe violemment à la porte d'entrée. D'un bond, je m'éloigne du cadavre, et ensemble, nous fonçons dans l'escalier. Une sonnerie aiguë retentit à la porte de service, et de nouveaux coups se font entendre à l'entrée.

Nous grimpons l'escalier à toutes jambes, sans faire de bruit.

— Au dernier étage, murmure Helen qui halète. Il y a une sortie d'incendie.

Je lui donne vingt sur vingt. Dans ce cas urgent, du moins, elle sait réfléchir un peu plus vite que moi. La sortie d'incendie est notre unique chance.

Nous atteignons le dernier palier au moment où les bruits d'en bas nous annoncent que la police a pénétré dans l'immeuble. Helen a déjà tiré le verrou lorsque le faisceau de ma lampe tombe sur la porte de secours.

— Tu sais où ça mène ? demande-t-elle.

— On le verra bientôt. On ne peut pas refermer le verrou après notre passage, et ça leur indiquera par où nous sommes partis.

Elle ouvre la porte et inspecte le ciel nocturne, faiblement éclairé par les lointaines enseignes au néon et les toits illuminés des cinémas et des restaurants chics.

Je la suis sur le toit ; à cet instant, une voix crie d'en bas :

— Il y a quelqu'un, là-haut ?

Je referme la porte en hâte. Un bref regard sur l'escalier de fer me révèle qu'il aboutit à la ruelle. Je repère également un policier debout devant l'immeuble, surveillant la rue.

Helen s'est avancée vers l'arrière du bâtiment, et elle me fait signe de la rejoindre.

— Il y a un flic qui surveille la porte d'entrée. Nous ne pouvons pas passer par là.

— Mais on peut descendre par ici, réplique-t-elle avec un geste. C'est un peu haut, mais on doit pouvoir s'en tirer.

Environ six mètres au-dessous de nous, j'aperçois un autre toit, plat. D'après l'odeur qui monte vers nous par une lucarne entrouverte, je conclus qu'il appartient au restaurant chinois que j'ai remarqué dans l'après-midi.

— Nous allons nous casser une jambe, dis-je, réticent.

— Pas si nous tombons comme il faut, réplique-t-elle.

Et avant que j'aie pu l'arrêter, elle s'assied au bord du toit, s'agrippe à la gouttière et se suspend dans le vide. Puis elle lâche prise et atterrit dans une chute de judo impeccable : talons, bras puis épaules. Une seconde plus tard, elle est de nouveau sur pied.

— C'est très facile, murmure-t-elle. A ton tour, chéri.

J'étouffe un juron et me laisse pendre au bord du toit.

Je suis beaucoup plus lourd qu'elle et je vais, pour le moins, me briser la cheville. Je me laisse aller, essayant d'imiter sa façon de tomber. J'atterris avec un choc brutal qui me coupe le souffle. Je reste

un instant assis, totalement abruti, puis, comme elle me tire par le bras, je me remets lentement sur pieds.

— Tu ne sais pas tomber. Tu t'es fait mal ?

— Je me suis probablement cassé la colonne vertébrale et les deux jambes. Mais inutile de t'en faire pour si peu.

Visiblement, elle ne s'en fait pas, car, déjà, elle ne m'écoute plus. Elle se penche sur la lucarne et l'ouvre au moment où je la rejoins.

— On va faire comme si on avait faim, dit-elle en souriant. D'ailleurs, ça sent bon.

Et, passant les jambes par la lucarne, elle disparaît.

Cet esprit d'initiative prend vraiment des proportions inquiétantes. L'excès en tout est un défaut. Néanmoins, je la suis. Nous nous retrouvons dans un long couloir obscur au bout duquel aboutit le haut d'un escalier. Nous nous penchons par-dessus la rampe. A deux étages plus bas, nous apercevons des garçons qui vont et viennent en portant des plateaux.

— Impossible de descendre. Ils comprendraient qu'on est venus par ici.

— Ça ne leur viendra même pas à l'idée, réplique-t-elle vivement. Ils sont bien trop occupés pour faire attention à nous. Viens, chéri, il n'y a pas d'autre moyen.

Helen descend l'escalier jusqu'au palier d'en dessous. Je la suis. Arrivée devant une porte marquée *Dames*, elle dit :

— Je vais entrer là pour me repoudrer et me débarrasser de mon béret. Toi, descends et retiens une table.

Avant que j'aie pu discuter avec elle, elle a disparu. Je me penche par-dessus la rampe un instant, puis lorsque le palier d'en dessous me semble désert, je descends en flèche, j'amorce l'étage suivant, puis après avoir descendu deux marches, je me retourne et remonte nonchalamment. Au même instant, un grand Chinetoque en smoking mal coupé sort de derrière le rideau de perles qui mène au restaurant d'en haut.

— Bonsoir, monsieur, dit-il avec un petit salut. Vous avez retenu une table ?

— Non. Est-ce que j'aurais dû ?

— Nous allons nous arranger, répondit-il en s'inclinant. Nous n'avons pas beaucoup de monde, ce soir.

Il me regarde de la tête aux pieds et enchaîne :

— Qu'est-ce qui se passe à côté ? Il me semble entendre une sirène.

Je sors mon paquet de Camel, en prends une et l'allume avant de répondre :

— Quelques flics qui jouent aux gendarmes et aux voleurs. Je ne sais pas d'où vient cette agitation. Peut-être quelqu'un a-t-il enfermé le chat dans le four...

Helen apparaît, les mains dans les poches, l'air hautain. Elle a quitté son béret ; ses cheveux noirs et soyeux encadrent son visage de façon charmante.

— Deux personnes, monsieur ? demande le Chinetoque et regardant Helen avec admiration.

— C'est ça. Nous avons laissé les six enfants et le chien dans la rue.

Il cligne des paupières, regarde de nouveau Helen et nous précède dans la salle du restaurant.

— Pourquoi te crois-tu toujours obligé de dire des idioties ? me demande-t-elle dans un murmure furibond, tandis que nous le suivons.

— Rien de tel qu'un petit détail de famille pour endormir les soupçons.

Le restaurant est vaste et clinquant. Sur le mur d'en face, un hideux dragon, jaune et rouge, crache le feu par sa gueule entrouverte. Beaucoup de gens sont encore à table, malgré l'heure tardive, et lèvent les yeux lorsque nous entrons. Tous les hommes sans exception dévisagent Helen avec un intérêt de sauvages. Je remarque avec regret qu'aucune femme ne fait attention à moi. Elles sont bien trop occupées à détourner d'Helen les regards de leurs cavaliers.

Nous nous installons à une table de coin et faisons un effort pour nous intéresser à la carte longue d'un kilomètre que le Chinetoque

nous fourre sous le nez. Finalement, on commande un soufflé et des whiskys à l'eau. Le Chinetoque s'en va, raide d'indignation.

Il faut souffrir quelques minutes, avant que les gens des autres tables cessent de s'intéresser à nous. Lorsque nous sentons que nous pouvons enfin parler sans danger, je dis à mi-voix :

— Je ne sais pas si c'a été malin de filer comme ça. Ça pourrait nous compromettre salement.

Helen secoue la tête :

— Il fallait absolument se tirer. Nous aurions été encore bien plus compromis si nous étions restés. Après tout, nous sommes entrés par effraction ; s'il avait fallu expliquer pourquoi et si les journaux s'en étaient mêlés, nous étions fichus.

— Quelqu'un a dû prévenir les flics pour qu'ils s'amènent à une heure pareille. Tu crois qu'on nous a vus entrer ?

Helen fait la moue.

— C'est possible. Il vaut mieux rester ici un moment. Ils ont peut-être notre signalement.

— Oui...

Le Chinetoque revient et place des assiettes devant nous. Je lui demande de m'apporter, dans cinq minutes, un autre whisky à la glace. J'ai vraiment besoin de me remonter.

Quand il a tourné les talons, Helen me demande :

— Tu es sûr qu'il était mort ?

J'opine en silence et bois un bon coup. Cela me fait du bien.

— Aucun doute là-dessus. L'artère était tranchée. Il a dû mourir d'hémorragie.

— Comment est-il arrivé à l'ascenseur ?

— Il a dû ramper et essayer d'atteindre un téléphone. Il n'avait pas le téléphone chez lui.

Helen entame son soufflé.

— Si seulement je n'étais pas obligée de manger ça ! Crois-tu que sa mort ait quelque chose à voir avec Denny ?

— Je ne sais pas. Je me demande si cette femme y est pour quelque chose. Elle avait perdu la tête. C'est peut-être elle qui l'a tué.

J'achève mon whisky et fais signe au Chinetoque – qui nous observe avec un petit sourire de mépris – de m'en apporter un autre.

Il revient et place un nouveau verre devant moi. Quand il est reparti avec le verre vide, je reprends :

— Je dois reconnaître que tu t'es bien comportée. Je n'aurais pas été surpris que tu te mettes à brailler comme un âne en apercevant le cadavre.

— Nous laisserons passer ça sans commentaires, dit Helen d'un ton sec. Mais je ne suis pas tout à fait aussi stupide que tu essaies de le faire croire.

Je l'écoute à peine, car toute mon attention est soudain captivée par un individu qui vient d'apparaître, sortant du coin où doivent se trouver d'autres tables masquées à notre vue. Il est grand et bâti en force. Ses sourcils touffus se rejoignent par-dessus son gros nez. Son visage brutal et maussade est hâlé et figé dans une expression glaciale et fermée. Il porte un veston à carreaux bleus et blancs, un pantalon beige, et il tient à la main un chapeau brun clair à bords rabattus.

Je sais immédiatement qui c'est. Le signallement donné par le concierge lui va comme un gant. C'est le type qui tenait tellement à rencontrer Brad Denny.

II

L'appel des sirènes, toujours plus proche, s'engouffre soudain par les fenêtres ouvertes du restaurant. Quelques dîneurs se lèvent d'un bond et courent aux fenêtres pour voir ce qui a provoqué un tel remue-ménage.

— Ne regarde pas de son côté tout de suite, dis-je rapidement à Helen, mais notre copain en veston à carreaux est ici. Il s'apprête à sortir. Je vais le suivre. Toi, reste ici. Rendez-vous à l'hôtel. D'accord ?

Elle ouvre son sac, en tire la clef de la voiture, qu'elle me tend.

— Tu auras peut-être besoin de la voiture. Je prendrai un taxi.

Encore une fois, je lui donne vingt sur vingt pour sa présence d'esprit.

L'homme au costume à carreaux se dirige vers la sortie. Je repousse mon siège et m'en vais à la caisse. Le Chinetoque me regarde, impassible.

— J'ai envie de sortir pour voir ce que c'est que tout ce ramdam, dehors, lui dis-je en mettant sur la caisse un billet de cinq dollars. Vous rendrez la monnaie à madame.

— Bien, monsieur.

J'écarte le rideau de perles et sors sur le palier. L'homme que je suis s'est arrêté sur le seuil de la porte qui donne sur la rue. Je le guette par-dessus la rampe, puis, lorsqu'il quitte le seuil et s'éloigne de l'immeuble que la police est en train de fouiller, je descends l'escalier quatre à quatre et arrive dans la rue à temps pour le voir disparaître rapidement dans l'obscurité.

Je jette un regard bref à l'ambulance et aux trois voitures de police rangées devant l'immeuble. Une foule de gens attendent, groupés en demi-cercle devant l'entrée. Deux flics luttent pour les tenir à l'écart, et ils ont bien trop à faire pour s'occuper de moi.

Je pars sur les talons de mon inconnu. Il marche vite et se dirige vers le parc de stationnement où j'ai laissé la Buick.

Il avance à grandes enjambées, les mains dans les poches, le chapeau en arrière, et ne se retourne pas une seule fois. Tandis que je lui file le train, je me demande ce qu'il fichait dans le restaurant. A-t-il forcé le bureau de Denny ? A-t-il tué le concierge ? Il nous a peut-être repérés, et s'il s'est glissé dans le restaurant, c'est peut-être pour téléphoner à la police. Ce ne sont que des conjectures, mais qui me plaisent. Seulement, qui est la femme qui est sortie en courant de la ruelle ? Est-elle compromise de quelque façon dans le meurtre ?

La grande silhouette aux épaules larges qui me précède s'arrête à l'entrée du parc de stationnement pour regarder par-dessus son épaule. J'ai à peine le temps de m'aplatir contre un mur. Pourtant, j'ai l'impression qu'il ne m'a pas repéré. Il passe le grand portail et disparaît. Je me mets à courir silencieusement et j'atteins le parc en une douzaine de foulées. Le terrain est un simple terrain vague, entouré d'une haute palissade en bois. Il n'y a aucune lumière et pas d'employé. Il y fait noir comme dans un four.

L'homme au veston à carreaux a disparu, mais je sais qu'il est là, quelque part. La palissade est trop haute pour être escaladée facilement, et il me semble que je l'aurais entendu, s'il avait essayé de le faire. Je conclus qu'il doit tâtonner par là, à la recherche de sa voiture, ou bien qu'il s'est aperçu que je le suivais et qu'il attend pour voir ce que je vais faire.

Sachant qu'il vient vraisemblablement de commettre un meurtre et qu'un cadavre de plus ne fera pas pour lui grande différence, je ne me sens pas trop à l'aise. Je sors mon revolver de son étui et le glisse dans ma poche en enlevant le cran de sûreté.

Pendant quelques minutes, je reste immobile dans l'obscurité, sûr qu'il ne peut me voir, et essayant vainement de le repérer. Les minutes passent, je deviens de plus en plus persuadé qu'il sait que je le suis et qu'il est en train de me préparer un piège. Je me déplace le long de la palissade, restant dans l'ombre et faisant tous mes efforts pour l'apercevoir.

Je ne repère que six voitures rangées au milieu du terrain, et je les observe un instant, mais sans surprendre le moindre mouvement. Je continue, et, chaque fois que j'arrive à la hauteur d'une des voitures, je m'arrête pour la surveiller.

Il y a environ cinq minutes que je me livre à ce petit jeu, et je transpire déjà pas mal, lorsque soudain les phares d'une auto balaient l'entrée du parc et l'illuminent comme un arbre de Noël. Je m'aplatis

brusquement, regardant en vitesse à droite et à gauche. Il n'y a pas trace de l'homme au veston à carreaux.

La voiture s'arrête, les phares s'éteignent. Un homme et une femme en descendent et se dirigent à pas vifs vers la sortie.

J'entends la femme dire, d'un ton fiévreux :

— Tu te rends compte ! Un crime dans la Quatrième Rue ! Tu crois qu'on pourra voir le cadavre ?

— En tout cas, on va essayer ! répond son compagnon plein d'énergie.

Et lui prenant soudain le bras, il se met à courir.

Je les regarde disparaître, puis je me relève. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais l'individu au veston à carreaux m'a possédé ; ça ne fait pas de doute. Il a dû escalader la palissade sans que je l'entende. Ma réaction immédiate est de me demander ce que dirait Helen. Ça ne me sourit guère d'avoir à lui annoncer que j'ai laissé ce type me filer entre les doigts. J'aime bien qu'elle me considère comme le plus rusé des enquêteurs.

En rageant intérieurement, je me dirige vers la sortie et passe rapidement le long des six voitures rangées au milieu du terrain. En arrivant à la troisième, j'entends un sifflement léger qui me paraît venir de derrière moi. Je m'arrête, comme si je m'étais heurté à un mur de brique, et je me retourne, inspectant les ténèbres du regard, retenant mon souffle pour mieux entendre, m'apercevant soudain que je suis à découvert et constitue une cible de première.

Je songe à me laisser tomber à quatre pattes lorsque j'entends un faible frémissement derrière moi. Ma main plonge dans ma poche et je me retourne d'un bloc.

Une forme sombre aux larges épaules me domine. Un poing me frappe la poitrine ; je perds l'équilibre. Ma main se crispe sur mon revolver tandis qu'un autre poing vient en sifflant sur ma mâchoire.

Je m'évanouis dans un ciel plein d'étoiles et de lumières aveuglantes.

III

Helen arpente de long en large notre chambre lorsque j'ouvre la porte. Elle remarque aussitôt ma figure meurtrie, mes vêtements sales, et se rue sur moi, les yeux dilatés par l'effroi.

— Oh ! Steve. Que s'est-il passé ? Tu es blessé ?

Je lui réponds par un sourire de biais. C'est tout ce dont je suis capable en cet instant où je m'inspire une pitié terrible.

— Tout va bien, lui dis-je enfin en m'effondrant sur le lit. As-tu pensé à apporter cette bouteille de scotch que j'avais mise de côté ? Je boirais bien un verre.

Elle bondit jusqu'à la valise, empoigne la bouteille, court à la salle de bains et revient avec un verre à demi plein de précieuse liqueur.

— Tu peux boire, mon chéri ?

— Il faudrait que je sois mort et enterré pour ne pas pouvoir me dépatouiller d'un verre de scotch. Calme-toi, mon chou, ça va très bien.

Je bois un peu de scotch, pose le verre et me frotte le menton. J'ai de la veine de n'avoir pas perdu quelques dents.

— Tel que tu me vois, dis-je alors avec amertume, je suis l'incarnation même du crétin public n° 1. Regarde bien. Ça ne coûte rien, et tu ne verras jamais plus grand crétin, même si tu vis jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

— Si je comprends bien, il t'a semé ? dit Helen en s'asseyant sur le lit à côté de moi. Les meilleurs détectives eux-mêmes ne réussissent pas toujours à agraffer leur bonhomme.

— Non, il ne m'a pas semé... J'aurais bien voulu ! Mais au contraire, c'est lui qui m'a trouvé. Je l'ai suivi dans le parc de stationnement. Il faisait noir comme dans un four, et là, il a disparu dans l'espace. J'ai fait des recherches, mais sans le voir. Puis une voiture s'est amenée et a fait de la lumière. Pendant tout ce temps-là,

bien sûr, il est resté caché, accroupi derrière une voiture, espérant que je penserais exactement ce que j'ai pensé : qu'il était parti. Au moment où, très démoralisé, je quittais les lieux, il est sorti du néant et il m'a eu.

Je me frictionne la mâchoire en tous sens. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de démantibulé à l'articulation.

— Ce type-là cogne comme un sourd et il est plus rapide que l'éclair. Il m'a fallu une bonne demi-heure pour revenir à moi, et dix minutes de plus pour retrouver ce que j'appelais jusqu'alors mes esprits. Le salaud avait fouillé dans mes poches et éparpillé mes affaires aux quatre vents avant de se tailler.

Je bois une autre gorgée et commence à revivre.

— Maintenant, tu sais le genre de mari que tu as épousé : un type qui se fait avoir comme un crétin, et qui n'est pas si bon détective, qu'il le pensait.

— Qu'y avait-il dans ton portefeuille, Steve ?

— Et voilà ! J'ai toujours dit que tu étais le génie de la famille. Tu as mis le doigt en plein sur la plaie : il y avait tout... mes cartes professionnelles pour lui apprendre qui je suis. L'adresse de Fanshaw pour lui apprendre que je me trouve ici pour affaires. Ma licence pour lui apprendre que je suis enquêteur, et – ça c'est le comble ! – la liste des risques mortels pour lesquels la même Gellert ne peut réclamer une indemnité. Toute l'histoire, je te dis ! Si c'est un des acolytes de Denny, à présent, ils ont tous les tuyaux !

— Allons, on n'y peut rien, fait Helen en m'embrassant. Ce sont des choses qui arrivent. Tout le monde serait tombé dans le panneau. Tu n'as pas de reproches à te faire.

— C'est très gentil à toi de présenter ainsi la chose, mais si Maddux l'apprend, il va avoir une attaque. Allez, je me fourre au lit, parce qu'avec cette affaire Gellert, j'ai eu une rude journée.

Pendant que je me déshabille, Helen reprend :

— Après ton départ, je suis descendue dans la foule. J'ai fait un peu le badaud, moi aussi, et j'ai lié connaissance avec un des agents. Il m'a dit qu'on avait essayé de forcer le coffre d'un courtier en diamants, au second étage. Il m'a dit aussi que le cambrioleur devait être un amateur, car il n'a fait qu'égratigner le coffre. La police pense

que Mason, le concierge, l'ayant entendu, est monté pour voir, et s'est fait poignarder.

J'étais en train de quitter mon pantalon, je m'arrête pile :

— Pour un amateur, ça m'a l'air bien radical ! Moi, je n'y crois pas. On n'a pas parlé de Denny ?

Elle secoue la tête.

— Non, la police est persuadée que l'assassin cherchait à voler des diamants dans le bureau du courtier.

Je continue à me déshabiller.

— S'il en est ainsi, mais j'en doute, le meurtre du concierge n'a rien à voir avec Denny. Naturellement nous ne sommes pas certains que le type au veston à carreaux se trouvait dans l'immeuble, ni qu'il a tué Mason ; le fait qu'il rôdait dans le coin depuis trois jours en demandant Denny, et qu'il se trouvait sur les lieux ce soir indiquerait qu'il est l'assassin ; mais nous n'avons pas de preuve. Et puis il y a cette dame qui se parfume à « Joie ». Qu'est-ce qu'elle vient faire dans le paysage ?

Tandis que je parle, Helen troque ses vêtements contre une chemise de nuit. La vitesse à laquelle elle se déshabille me laisse toujours pantois. Je la suis dans la salle de bains.

— A la réflexion, le type au veston à carreaux n'a peut-être rien à voir avec notre histoire. Il a pu voir le nom de Denny sur la plaque, et l'utiliser comme prétexte, pour repérer le bureau du courtier.

Helen, qui se brosse les dents, secoue violemment la tête. J'enchaîne :

— Cette femme m'intrigue. Si seulement j'avais pu noter le numéro de sa voiture ! Elle a l'air pleine aux as. Ce parfum et une voiture de cette taille, ça ne s'achète pas avec des haricots.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux t'arrêter de parler, chéri, et aller te coucher ? Tu as l'air fatigué et je ne tiens plus sur mes jambes.

Je retourne dans la chambre et enfle mon pyjama.

Helen sort de la salle de bains. Je reprends :

— Il faut que nous retrouvions cette Gellert. Le mieux serait de consulter les agents théâtraux de second ordre. Ils savent peut-être où elle est. On va faire une liste des agences, et on passera voir ce qu'ils peuvent nous dire... Et toi, tu as une idée ?

— Oui, fait Helen en sautant dans le lit. Cesse de jouer au détective ; il faut dormir. Tu sais qu'il est deux heures passées ?

— Apprenez, madame Harmas, lui dis-je en m'approchant, qu'un détective ne dort jamais. Il doit être sur la brèche à toute heure du jour et de la nuit.

— Je croyais que tu étais le crétin public n° 1 ? Te voilà redevenu grand détective, alors ? dit Helen en remontant les couvertures sur ses épaules. Descends un peu de ton piédestal et viens te coucher.

IV

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, servi au lit vers neuf heures et demie, nous nous emparons des annuaires par professions, pour dresser une liste des diverses agences théâtrales de la ville. Leurs noms sont légion et quand nous en avons terminé avec eux, la liste est longue comme mon bras.

— Le temps de les avoir tous passés en revue, et tu seras déjà grand-mère ! dis-je, complètement dégouté. Bon sang ! Comment ces salauds arrivent-ils à gagner de l'argent avec une pareille concurrence ?

— Peut-être aurons-nous la veine de tomber tout de suite sur quelqu'un qui les connaisse. Partage la liste en deux. J'en ferai une moitié, et toi l'autre.

— C'est très chic de ta part. Tu n'es pas obligée, tu sais. Arpenter les trottoirs, poser des questions grotesques, monter et descendre des escaliers, c'est pour ça qu'on me paye. Toi, on t'a engagée pour ton intelligence.

— Oh ! je m'en servirai, réplique Helen. Donne-moi la liste et commençons. On se retrouve ici à une heure pour déjeuner ?

— Entendu. Intéresse-toi surtout aux petites agences. Les grandes boîtes ne connaissent certainement pas cette fille. Mais sois prudente ; ne laisse pas ces marchands de viande t'embarquer dans leurs spectacles. Ton mari a besoin de quelqu'un pour lui faire la cuisine !

Muni de ma liste, je pars au boulot. Ce n'est pas un travail qui me plaît, mais c'est une corvée nécessaire et je sais par expérience que ça peut devenir intéressant, si on a assez de méthode et de patience. Essayer de trouver une personne disparue, n'importe quel flic vous le dira, c'est cinq pour cent de génie, cinq pour cent de veine, et quatre-vingt-dix pour cent de marche à pied.

Après deux bonnes heures passées à monter et à descendre pesamment des escaliers, à entrer et à sortir des bureaux, j'en vins à la conclusion que j'ai droit à tout le parcours, pour ce qui est de la marche à pied, mais que la veine est de sortie. J'ai déjà rendu visite à

dix agences, pour n'y recevoir que des réponses dénuées d'intérêt :

— Jamais entendu parler d'elle...

Les gens ne connaissent pas non plus Brad Denny et, bien mieux, ils n'ont pas l'air d'avoir envie que ça change.

La matinée est chaude, et, vers onze heures et demie, je me fais l'effet d'un vieillard qui a mariné une heure de trop au bain turc. Je m'accorde un instant de répit pour me reposer les pieds et prendre un café au drugstore. Je suis en train de faire une rue qui abrite vingt-deux agences théâtrales, toutes situées au dernier étage de maisons importantes, mais qui ont jugé inutile de faire installer l'ascenseur.

Je me dis que ça serait peut-être une idée de consulter le garçon d'un certain âge qui me sert mon café :

— J'essaie de repérer une actrice, lui dis-je en m'épongeant le cou. Elle s'appelle Gellert, Susan Gellert. Vous n'auriez pas entendu parler d'elle ?

— Susan Gellert ? (Il réfléchit un instant, puis hoche la tête négativement.) Je ne peux pas dire. Corrine Gellert, oui, mais Susan, je ne vois pas... Peut-être qu'elles sont sœurs. J'ai entendu dire que Corrine Gellert avait une sœur.

— Qui est Corrine Gellert ?

Je n'ai pas trop d'espoir, quoique ce nom ne soit pas tellement courant. Le type ricane en découvrant trois dents et beaucoup de gencive.

— C'était un sacré numéro, dans le temps ! Elle venait ici, de temps en temps. Complètement déchaînée...

— Comment ça, déchaînée ?

— Elle se foutait de tout et de tout le monde. Elle faisait un numéro de déshabillage au « Trou de Serrure », dans la Dixième Rue, il y a six ou sept ans. Un soir qu'elle était saoule, elle est sortie de la boîte et s'est amenée dans la rue nue comme ma main. Heureusement pour elle, le flic sur qui elle est tombée la connaissait et l'a vivement ramenée à la taule. Ah ! elle avait pas froid aux yeux, je vous jure !

— Vous savez où elle est, maintenant ?

— Aucune idée. Je ne l'ai pas vue depuis bientôt trois ans. J'ai entendu dire qu'elle s'était mariée. Je sais qu'elle a abandonné le théâtre, à moins que ça soit le théâtre qui n'ait plus voulu d'elle : elle en était arrivée à un tel degré que personne ne voulait plus l'engager. Elle a fait de la prison deux ou trois fois, pour attentat aux mœurs.

— Et connaissez-vous un type qui s'appelle Brad Denny ? Il est agent théâtral, je crois.

— Non. Mais pourquoi n'iriez-vous pas en face, à la boutique de Mossy Phillips ? Je crois qu'il a photographié tous les gens qui s'occupent de théâtre. Pas les stars, bien sûr, mais le menu fretin. Ils vont tous chez Mossy. Il pourra peut-être vous aider.

Ça m'a l'air d'une bonne idée. Je paie mon café, le remercie et ressorts dans le soleil brûlant.

De l'autre côté de la rue se trouve un studio de photographie, dont la vitrine s'orne d'une collection d'épreuves sur papier glacé. Une enseigne en lettres d'or annonce :

M. Phillips

Portraits Est. 1897.

Je pousse la porte et entre dans le petit magasin, divisé en deux par un comptoir, avec quatre grands panneaux sur lesquels sont épinglées des photos de modèles, figurantes, danseuses nues, acrobates et comiques. Une sonnette retentit lorsque la porte s'ouvre, mais il se passe quelque temps avant que quelqu'un apparaisse.

J'examine les photos, me demandant combien de ces gens-là sont encore en vie : la plupart d'entre eux ont l'air d'avoir fréquenté M. Phillips à l'époque où lui-même s'est établi. Enfin, j'entends une petite toux discrète derrière moi.

Je me retourne.

Un grand nègre, à la figure triste et aux cheveux blancs, est debout derrière le comptoir, et me regarde d'un air plein d'espoir. Il doit avoir dans les soixante-quinze ans, mais il est encore vert ; sa redingote, sa cravate et son plastron immaculés sont autant de reliques du temps passé.

— Bonjour, me dit-il en posant deux mains osseuses sur le comptoir. Puis-je vous être utile ?

— J'espère que oui, dis-je en essayant sur lui mon large sourire amical.

Il réagit à celui-ci avec tout l'enthousiasme d'un chien affectueux. Il a les dents bien plus grandes et bien plus blanches que les miennes. En posant ma carte sur le comptoir devant lui, j'enchaîne :

— Je cherche quelques renseignements.

Il étudie la carte puis opine du bonnet.

— Oh oui ! Monsieur Harmas, je connais bien votre compagnie. Mon fils est assuré chez vous. Il en est très satisfait.

— C'est parfait, dis-je, en lui serrant la main. J'essaie de retrouver une actrice. C'est à propos d'une police d'assurance.

— Voulez-vous vous donner la peine de passer dans le studio ? Vous pourrez vous mettre à l'aise, nous n'y serons pas dérangés.

Il relève la tablette du comptoir et je le suis dans une pièce meublée confortablement et dont une extrémité sert évidemment de studio. Un énorme appareil d'un modèle ancien trône sur un trépied en face d'une vaste tenture de toile grise sur laquelle sont peints des nuages étonnamment surréalistes.

Nous nous asseyons l'un en face de l'autre dans des fauteuils crapauds, très supportables une fois qu'on s'est résigné à rester raide comme un piquet.

— Ne regardez pas autour de vous, s'excuse Philipps. Je sais que ça a l'air très démodé, mais ça plaît comme ça aux gens de théâtre. Ils sont très conservateurs et très superstitieux, et cela n'arrangerait pas mes affaires de mettre les choses au goût du jour.

Je ne me laisse pas abuser un instant. Mais je réponds que je le comprends parfaitement.

— Quelle est la personne à laquelle vous vous intéressez, monsieur Harmas ?

Et ses yeux tristes me laissent entendre qu'il sait que je ne suis pas dupe.

— Elle s'appelle Susan Gellert, et son agent est Brad Denny. C'est tout ce que je sais à son sujet.

— Susan Gellert ?

Phillips plisse le front :

— Mais oui ! C'est la sœur de Corrine Gellert. C'est bien d'elle que vous voulez parler ?

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas si elle a ou non une sœur.

— Ce doit être elle. Corrine était la plus intelligente. Elle avait pas mal de talent. Susan était bien mignonne, mais je crois qu'elle n'avait pas grand-chose là-dedans ! fait-il en frappant son front osseux.

Il enchaîne :

— Elles étaient jumelles et, à part la couleur des cheveux, on ne pouvait vraiment pas les distinguer l'une de l'autre.

— Jumelles ?

Je me penche en avant.

— Oui. C'est vraiment étonnant à quel point elles étaient semblables. Susan est blonde et Corrine est brune. Elles ont fait ensemble un numéro dans le temps. Susan portait une perruque brune. J'ai une photo d'elle quelque part. Peut-être aimeriez-vous la voir ?

Il se lève. Je réponds que oui, tout en me demandant si j'ai vraiment découvert quelque chose d'important.

Le vieux photographe passe un moment à farfouiller dans une masse d'épreuves qu'il a tirées d'un classeur. Sa vue ne doit plus être bien fameuse et il est obligé de se frotter le nez sur chaque épreuve pour l'identifier. Je suis à bout de nerfs lorsqu'il pousse enfin un petit grognement de satisfaction et me rapporte une épreuve de 18 X 24.

— Voilà, fait-il en me la tendant. Vous verrez quel genre de numéro c'était. Cela n'a pas eu grand succès. Je crois que Susan n'avait pas assez de talent pour faire équipe avec sa sœur.

La photo montre une jeune fille s'admirant dans un gigantesque miroir. Après avoir étudié-soigneusement le cliché, je me rends compte qu'elle est debout devant un cadre vide et qu'il n'y a pas de miroir. Son reflet est, en fait, sa sœur jumelle qui pose dans la même attitude.

Pas de doute, c'est très réussi, et elles sont strictement

identiques : de gentilles gosses bien bâties, avec de belles jambes longues. Elles portent les classiques petits tutus à volants et les corsages pailletés que l'on voit dans tous les numéros de ce genre.

— J'ai une photo de Susan sans la perruque brune, reprend Phillips. Je vais voir si je peux mettre la main dessus.

Tandis qu'il repart à sa recherche, je lui demande s'il sait où je pourrais trouver Susan.

— Non... Je ne l'ai pas vue depuis longtemps. Corrine s'est mariée il y a trois ans environ, et elle a quitté la scène. J'ai entendu dire qu'elle était partie pour Buenos Aires. Je ne sais pas ce que fait Susan, à présent. Je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de succès, sans sa sœur ; c'était Corrine, comme je vous l'ai dit, qui avait tout le talent.

— Vous avez entendu parler de Brad Denny ?

— Mais oui. Il est venu ici une ou deux fois.

— Pour faire prendre sa photo ?

— Il est tout jeune dans le métier, et je crois qu'il trouve mes méthodes un peu démodées. Il n'est venu ici que pour acheter des épreuves.

— Quel genre de type est-ce ?

— Un jeune homme charmant, me répond Phillips, sans lever le nez de ses photos. Un excellent danseur.

— Je croyais qu'il était l'agent de Susan.

— Peut-être. Je ne sais pas. Quand je l'ai connu, il y a environ six mois, il faisait un numéro de danse et de chant. Il n'est dans le métier que depuis peu d'années. Il ne doit pas avoir plus de vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Vous inspirerait-il confiance, monsieur Phillips ?

Le vieux nègre se redresse et me regarde en clignant des paupières.

— Confiance ? Je ne vous comprends pas bien...

— Vous a-t-il fait l'impression d'être un type honnête ?

— Pour autant que l'on puisse faire confiance aux gens de nos jours, j'aurais confiance en M. Denny. Je n'ai pas eu affaire à lui personnellement, mais cependant je dirais que c'est un jeune homme honnête. Il a une personnalité très agréable et il m'a plu.

J'approuve de la tête. Il ne fait que confirmer ce qu'Alan Goodyear avait dit.

— Et ces petites Gellert ? Quel genre de réputation avaient-elles ?

Phillips prend un air un peu contraint.

— Est-ce qu'il se passe quelque chose, monsieur Harmas ? Je ne voudrais pas me mêler...

— Non, il ne se passe rien. Susan Gellert s'est adressée à nous pour une police d'assurance. Nous aimons faire une enquête avant de les accorder. Cela n'a rien d'insolite.

— Je vois. Eh bien ! je n'oserais pas trop m'avancer... Elles ont peut-être beaucoup changé, maintenant qu'elles sont plus âgées. C'étaient des jeunes filles un peu turbulentes, mais vous savez, cela n'a rien d'extraordinaire dans le métier. Il y a longtemps que je ne les ai pas vues. Je ne crois pas pouvoir vous en dire davantage...

J'ai dans l'idée qu'il en garde assez long pour lui, mais son expression me fait comprendre que je n'arriverai pas à le faire parler, aussi je laisse courir.

Il finit par trouver la photo. Je l'étudié avec intérêt. Susan est une jolie fille, avec des yeux rieurs, un peu effrontés. Mais ce n'est certainement pas un visage méchant ni vicieux et j'ai l'impression nette de l'avoir déjà vue quelque part, sans cependant pouvoir la situer.

Je demande :

— Puis-je vous acheter celle-ci, et l'autre également ?

Voyant son hésitation, je pose un billet de cinq dollars sur la table :

— Ma compagnie désire vivement se procurer ces photos, monsieur Phillips, si toutefois vous acceptez de nous les céder.

— Certainement, mais c'est beaucoup plus qu'elles ne valent. Un

dollar est plus que suffisant.

— Ça va bien comme ça. Merci pour les renseignements. Vous ne pouvez me donner aucune idée sur le moyen d'entrer en contact avec Susan Gellert ou avec Denny ?

— Vous pourriez demander au Vaudeville Club. C'est sur le Firestone Boulevard. Ils en sont peut-être membres, et le club conserve les adresses pour faire suivre le courrier.

— J'essaierai. Merci.

Je lui serre la main, accepte une enveloppe pour les photos, et me hâte vers ma voiture.

Il est maintenant une heure moins cinq et je décide d'aller au Vaudeville Club après le déjeuner. J'ai chaud, je suis fatigué et je meurs de soif. Je retourne à l'hôtel aussi vite que me le permet la circulation intense.

Je trouve Helen assise dans le hall, en train de lire un journal. Elle a l'air si fraîche et si nette que je me plante devant elle, avec un regard soupçonneux.

— Ah ! te voilà, chéri, fait-elle en levant les yeux avec un sourire. Comme tu as l'air d'avoir chaud. Tu as eu une matinée pénible ?

— Oui. Les jambes me rentrent dans le corps. Mais toi, on dirait que tu n'as pas encore commencé à travailler !

— J'ai trouvé qu'il faisait un peu chaud pour marcher, alors je ne suis pas sortie.

Je m'assieds à côté d'elle et tâte mon col trempé qui menace de m'étrangler.

— Comment ! tu es restée assise sur ton derrière toute la matinée ? Tu t'es reposée pendant que ton pauvre mari turbinait à monter et à descendre des milliers d'étages ? Tu as le culot d'être restée là et de me le dire ? Est-ce que tu n'avais pas promis de travailler sur la liste que je t'ai donnée ?

— Mais si, chéri, dit-elle en me tapotant la main. Seulement quand tu as été parti, j'ai décidé de me servir de mon intelligence au lieu de mes pieds. Tu as bien dit qu'on m'avait engagée pour mon intelligence, n'est-ce pas ?

Je m'essuie le visage avec mon mouchoir détrempé.

— Continue. Va donc. Tu sais où ils sont ?

— Bien sûr ! Ils jouent au Palace Théâtre, à Willington.

— Hein ? Tu es sûre ? Tu n'inventes pas ça ?

— Tout ce qu'il y a de sûre.

— Alors, comment l'as-tu découvert ?

— J'ai regardé dans *Variety*. Je me suis rappelé qu'ordinairement, les artistes font paraître dans la colonne de la publicité l'endroit de leurs futures représentations. Et ça y était, comme de juste. J'ai essayé de te trouver, mais tu as l'air d'avoir couvert pas mal de terrain.

— Dommage que tu n'aies pas mis en action ton intelligence avant que je ne t'aie quittée, dis-je avec toute la dignité que je peux rassembler.

Et je me lève.

— Je regrette, chéri, mais je te trouve un peu injuste. Tu pourrais aussi bien dire que c'est dommage que ton intelligence à toi n'ait pas fonctionné du tout, répond-elle en pouffant de rire.

Je me dirige vers le bar, le souffle coupé.

CHAPITRE IV

I

Pendant que j'usais mes semelles, Helen n'est pas restée aussi inactive qu'elle me l'a tout d'abord laissé entendre. Dès qu'elle a eu découvert l'endroit où jouaient Denny et Susan Gellert, elle a consulté le portier sur le chemin le plus court pour se rendre à Willington, acheté une carte de la région, payé la note de l'hôtel, refait nos bagages et téléphoné au seul hôtel de Willington pour y retenir une chambre.

Willington, à ce qu'il semble, est un trou, à quelque deux cents kilomètres de Los Angeles, et Helen compte que nous y serons à temps pour la représentation du soir au Palace Théâtre, si nous quittons l'hôtel immédiatement après le lunch.

Je suis trop occupé à boire et à manger pour lui faire part de ce que j'ai découvert, mais aussitôt que nous nous trouvons dans la Buick, remontant Figueroa Street, je lui fais un compte rendu détaillé de mon entrevue avec Mossy Phillips.

— Des jumelles ! s'écrie-t-elle lorsque j'ai fini mon exposé. Eh bien ! Mon imagination a de quoi battre la campagne, à présent ! Cela pourrait être la clef de l'escroquerie, Steve. Je ne dis pas que c'est sûr, mais il pourrait s'agir d'une substitution de personne.

— Oh ! Seigneur ! inutile de compliquer encore les choses ! Nous n'avons même pas encore vu Susan, et Corrine est en Amérique du Sud.

— Nous n'en sommes pas certains, mais quand même ça serait agréable, non, d'aller faire un tour là-bas... Justement j'ai toujours eu envie de connaître l'Amérique du Sud. On dit que les hommes y sont splendides.

— Veux-tu regarder la route, et permettre à ton mari de dormir un peu ? Tu es restée à te reposer toute la matinée, mais pas moi. D'ailleurs, je crois que j'ai trop mangé.

— Très bien, mon chéri, vas-y, dors. Justement j'ai une idée, je vais y réfléchir, et si elle est bonne je te réveillerai pour te la dire.

— Mets-la de côté jusqu'à notre arrivée à Willington !

Et je ferme les yeux.

Je sommeille peut-être une dizaine de minutes, mais pas davantage. Brusquement, Helen me réveille d'un coup de coude :

— Mon idée est sensationnelle, dit-elle en manquant d'un cheveu un énorme camion.

Le conducteur se penche par la portière et lui crie des injures jusqu'à ce qu'un tournant l'ait fait disparaître, mais Helen ne s'est même pas aperçue qu'elle l'avait dépassé.

— Écoute, chéri, réveille-toi, je t'en prie, car c'est très important ; je tiens peut-être la clef de toute cette combine.

— Je suis réveillé ! dis-je en m'asseyant et en allumant une cigarette pour le prouver. Voyons un peu cette idée !

— Corrine se fait passer pour Susan et imite sa signature sur ces polices. Je pense qu'elle retient Susan prisonnière quelque part et qu'elle attend le moment propice pour l'assassiner. A ce moment-là, elle ramasse le fric.

Je la regarde, bouche bée.

— Tu veux te pencher un peu ? Histoire de sentir ton haleine.

— Steve Harmas ! Osez-vous prétendre que je suis ivre ?

— Pas de doute, pourtant ! C'est une idée de cinglée ! Tu veux dire que tu m'as réveillé pour me faire part de ce petit mélo ? Et l'empreinte du pouce sur les polices ? Si Corrine assassine Susan, il nous suffira d'attendre que le corps de Susan soit découvert pour prendre ses empreintes et le tour sera joué.

— Si Susan est prisonnière, réplique Helen avec fièvre, Corrine a parfaitement pu la forcer à mettre ses empreintes sur les polices.

— Alan n'a-t-il pas dit qu'il avait vu la fille mettre son empreinte elle-même ? Voilà qui annule d'un coup toutes tes divagations, mon chou. Maintenant, si tu as fini de délirer, j'aimerais bien dormir encore un peu.

Un peu abattue, Helen se concentre sur la conduite de la voiture et je reprends mon somme. Quand nous atteignons Willington, il est sept heures sonnées. Ce n'est pas une ville bien sensationnelle, mais

cependant mieux que je ne croyais. Nous trouvons l'unique hôtel dans une rue secondaire.

Après nous être lavés et avoir rapidement mangé quelque chose, on se met en route pour le théâtre. L'employé de la réception nous dit que nous le trouverons à une centaine de mètres, dans la Grand-Rue.

— Imagine ce que ça doit être, de vivre dans un bled pareil, dis-je tandis que nous avançons sur le trottoir poussiéreux. Qu'est-ce que ça te dirait ?

— Pas grand-chose, répond Helen en hochant la tête. Quels sont tes projets ? Tu comptes te présenter en enquêteur ou en admirateur passionné, lorsque tu iras dans les coulisses ?

— En enquêteur. Ayant appris l'existence des autres polices, je suis légèrement inquiet pour la sécurité de Miss Gellert. Je ferai ressortir le danger d'être assurée pour un million de dollars. Je soulignerai l'intérêt que sa mort peut présenter pour son ou ses héritiers éventuels. Ce sera intéressant de voir sa réaction. En lui disant tout à trac que nous avons flairé la combine, ça risque de lui flanquer la frousse, et de la faire renoncer à ses projets. Je veux aussi savoir le nom de celui qui passera à la caisse le jour de sa mort.

— Veux-tu que je vienne, ou est-ce que tu crois que je te gênerai ?

— Tu ne me gênes jamais, mon trésor ; viens !

Le numéro de Susan passe vers neuf heures et quart. Nous nous installons de concert avec la moitié de la population de Willington, dans une atmosphère étouffante, épaules contre épaules, comme des anchois dans un bocal, et, pendant plus d'une heure, on nous projette un vieux film.

Le Palace Théâtre semble résolu à en donner pour l'argent de ses clients. En sus du film, il y a un chanteur qui me fait grincer des dents, et un comique qui fait rougir Helen, puis les lumières s'éteignent pour Brad Denny, décrit dans le programme comme l'« Homme aux Pieds d'Ange ».

A en juger par les conversations à voix basse qui se poursuivent autour de nous, le public est venu uniquement pour Susan. Je remarque qu'il y a environ six fois plus d'hommes que de femmes. Un murmure d'impatience s'élève dans la salle lorsque le nom de Denny s'éclaire sur le tableau lumineux.

Je murmure à l'oreille d'Helen :

— Je voudrais que ce soit le tour de Susan... Ce bain de vapeur me tue.

Sa réponse est noyée dans le fracas d'un orchestre de cinq instruments qui fait tapageusement son entrée. La scène s'illumine et un jeune gars en smoking vient faire une exhibition de claquettes.

Nous l'observons tous deux avec intérêt.

C'est un jeune type séduisant : le genre classique de l'étudiant ; blond, large d'épaules, le sourire étincelant et les yeux vifs. Sans être Astaire, il s'arrange pour se tirer de son numéro avec assez de verve pour arracher des applaudissements vigoureux au public qui transpire à le regarder. Mais son bis est accueilli avec moins d'enthousiasme. L'assistance est venue pour Susan et commence à s'agiter.

— A le voir, il a l'air d'un garçon bien, dis-je lorsque Denny s'avance pour un dernier salut.

— Je trouve que c'est un amour, répond Helen.

Au moment où les derniers applaudissements s'éteignent, Denny lève les mains :

— Et maintenant, mesdames et messieurs, j'ai le grand plaisir de vous annoncer la belle danseuse, fascinante et courageuse, qui deux fois par soirée risque sa vie pour vous présenter le numéro le plus sensationnel du siècle. Mesdames et messieurs : Susan Gellert, dans le Baiser de la Mort !

Il recule au son de deux coups de cymbales assourdissants, suivis d'un roulement de tambour. La salle trépigne et bat des mains. Les lumières s'éteignent et la scène se trouve plongée dans l'obscurité.

Assis dans l'atmosphère chaude et suffocante, je sens une soudaine tension s'emparer de la sinistre petite salle : le genre de tension qui se produit aux grandes premières de Broadway. Je remarque également l'immobilité parfaite et le calme absolu qui règne dans la salle. Puis les lumières reviennent. Au centre de la scène, se trouve une fille blonde vêtue d'un cache-sexe et d'un serpent : c'est la meilleure description que je puisse faire de sa complète nudité.

Le serpent est un cobra d'un mètre quatre-vingts. Elle l'a drapé autour de son cou et de ses épaules et soutient d'une main sa tête

sifflante, tandis que, de l'autre main, elle immobilise la queue.

Pendant vingt bonnes secondes, elle reste immobile ; le tambour roule et l'assistance hurle et applaudit. Elle a un petit corps ravissant. De la voir ainsi immobile, le long serpent écailleux enroulé autour d'elle, tous les hommes de l'assistance se penchent en avant sur leurs sièges, et je fais exactement comme les autres.

— Si j'avais su que tu serais fasciné à ce point, me dit Helen un peu sèchement, je t'aurais amené une paire de lorgnettes.

— Je les aurais apportées moi-même, si j'avais su qu'elle serait si bien roulée ! Et silence, s'il vous plaît, ma ligne est occupée.

Susan se met à se déplacer sur la scène. C'est une erreur. Dès qu'elle bouge, je me rends compte qu'elle danse à peu près aussi bien que moi ; c'est-à-dire pas. Elle manque de rythme ; elle est gauche ; c'est du travail d'amateur. Cependant pas un homme ne la quitte des yeux. Elle n'a peut-être aucun talent, mais elle possède un corps qui ferait délirer un sculpteur. Comme l'orchestre attaque une valse, elle accélère le mouvement, se penchant à droite et à gauche, tenant toujours le serpent par la tête à bout de bras. Soudain elle lâche la queue et la bête fouette l'air avec colère avant de s'enrouler autour de son bras et presser sa chair, ce qui arrache un involontaire halètement d'horreur à quelques femmes.

L'adorable corps nu continue ses évolutions en tous sens, et ce n'est que lorsqu'elle ralentit que je vois le corps du serpent, juste derrière la tête hideuse, se dilater et déployer le capuchon, signe évident qu'il va frapper à la première occasion.

J'ai toujours eu horreur des serpents, et la vue de cette fille si vulnérable dans sa nudité, tripotant ce cobra en colère, me sèche la bouche. J'ai beau me répéter que le serpent est inoffensif, que le sac à venin a été ôté, je suis haletant et me cramponne aux bras de mon fauteuil. Elle s'immobilise de nouveau devant la rampe, tandis que le corps écailleux et répugnant du serpent s'enroule et se déroule autour de ses bras et de son cou.

Un roulement de tambour se fait entendre et elle s'agenouille lentement. Puis, avec un mouvement lent et doux, elle détache le serpent qui l'enveloppe toujours et le pose à terre en face d'elle. Elle s'en écarte vivement tandis qu'il se love en un rouleau serré, dressant sa tête à capuchon et dardant vers elle sa langue fourchue.

Pendant un long moment, elle reste immobile, agenouillée face à

face avec le serpent. Puis très lentement, elle commence à se pencher vers lui.

Je murmure :

— Nom d'un chien ! Si ce monstre la mord...

— Tais-toi ! fait brusquement Helen, et d'après son intonation, je comprends qu'elle aussi a perdu son sang-froid.

Quelque part dans l'obscurité, une femme étouffe un cri. Un homme bondit, mais il est aussitôt renfoncé sur son siège par ceux qui se trouve derrière lui.

La jeune fille continue à se pencher. Il n'y a plus que quelques centimètres entre son visage et la tête du serpent. Le tambour cesse brusquement de battre et, dans un silence à couper au couteau, elle se fige soudain en une immobilité parfaite.

Le serpent est, lui aussi, immobile. Helen met la main sur mon bras et enfonce ses ongles dans ma chair. Il règne maintenant une atmosphère qui est celle des arènes au moment de la mise à mort. Ce n'était plus une danse de pacotille avec un serpent de bazar. Subitement c'est devenu quelque chose de morbide et de terrifiant. La mort est brusquement apparue dans le petit théâtre étouffant et s'est assise à nos côtés. Autour de moi les gens halètent. Un ou deux gémissements se font entendre comme si quelques spectateurs préparaient une crise de nerfs.

La fille bouge de nouveau. Centimètre par centimètre, elle approche son visage de la tête du serpent. La langue fourchue entre et sort : il ne s'en faut plus que d'un cheveu. Puis, comme elle se penche encore un peu, la langue fourchue lui effleure les lèvres. Je n'ai jamais vu chose plus sinistre. C'est évidemment l'apogée de la danse, car il y a un coup de cymbales et les lumières s'éteignent.

Pendant un bon moment, il ne se passe rien. Je me renfonce dans mon siège, avec l'impression d'avoir monté dix étages au galop. Le seul bruit qu'on entende, est la respiration pesante et heurtée de toute l'assistance. Puis quelqu'un se met à applaudir ; un autre hurle. Et c'est le signal d'une détente qui ébranle le bâtiment. Les lumières reviennent et Susan salue, en souriant. Le cobra a disparu et elle porte maintenant une cape vert émeraude qui la couvre jusqu'aux talons.

Pendant cinq bonnes minutes, elle envoie des baisers, tandis que l'assistance, debout, crie, siffle, s'enthousiasme et bat des mains. Puis

le rideau retombe et la lumière se rallume. Néanmoins, la plupart des hommes continuent à crier et à applaudir.

— Sortons d'ici ! dit Helen. Brr ! J'ai horreur de ce genre de truc. Ça a vraiment quelque chose d'obscène.

Je me rends compte que je transpire et que mon cœur bat à coups sourds dans ma poitrine. Helen a raison, naturellement. Cette danse a quelque chose de scandaleux. De quelque mystérieuse façon, ça pue l'obscénité et la mort. Cela m'a fasciné et pourtant je me suis senti horrifié. A la réflexion, tandis que nous nous frayons un chemin vers la sortie, je décide que si quelqu'un était à blâmer, c'est le public, qui a réagi devant la nudité de la fille et le symbole du mal que figurait le serpent.

Nous sommes heureux de retrouver l'air frais de la nuit, et nous allumons une cigarette, restant près du mur pour laisser la foule s'écouler le long du trottoir.

Tous, parlent avec fièvre, les yeux luisants. Quelques hommes ont une expression animale, affamée, qui me pousse à me demander, avec malaise, de quoi je peux bien avoir l'air moi-même.

— J'espère qu'elle n'a pas l'espoir de présenter un pareil numéro à New York ! dit Helen.

— Ça m'étonnerait ; la police ne le tolérerait pas. Mais je pense tout de même que c'est la faute du public. Ce sont eux qui ont créé cette atmosphère. Allons lui parler. Tu crois que le serpent est inoffensif ?

— Naturellement. Tu penses qu'une personne saine d'esprit ne s'amuserait pas à plaisanter avec un cobra, s'il n'était pas inoffensif !

— Heureusement que nous ne l'avons pas assurée contre les morsures de serpent ! Ça serait facile de substituer un autre serpent à celui-ci. Viens, allons la regarder d'un peu plus près.

II

Près de l'entrée des artistes piétine un groupe d'admirateurs. Un flic les maintient sur le trottoir. La plupart d'entre eux ont un certain âge et des allures de fermiers en goguette. Quelques-uns sont un peu mieux vêtus que les autres ; aucun n'a l'air bien sympathique.

Je montre ma carte au flic :

— Je voudrais parler à Miss Gellert.

Il me dévisage, puis se retourne vers Helen, et décide que nous, du moins, sommes des gens comme il faut.

— Adressez-vous au bureau du directeur, dit-il en ouvrant la porte.

Nous plongeons sous son bras et gagnons le bureau par un couloir faiblement éclairé.

Le directeur est en train de bavarder avec le vieux portier, et tous deux lèvent les yeux, lorsque j'apparais.

— Je cherche Miss Gellert.

Le directeur secoue la tête.

— Je ne pense pas qu'elle vous reçoive. Vous avez une carte ?

Je lui en tends une ; et il la regarde, puis la tend au portier.

— Fais un saut à la loge de Miss Gellert, Joe, et vois si elle veut recevoir ce monsieur.

Le portier s'en va.

— Fameux spectacle, que vous avez là ! dis-je en offrant une cigarette au directeur.

C'est un grand type avachi, chauve, avec des tâches violacées aux pommettes.

— Ça vous a plu ! Allons, tant mieux. Il y a des grincheux qui

m'ont écrit des lettres de protestation. Un ou deux sont même allés au bureau du shérif, mais ils n'ont rien pu en tirer ! Naturellement, la majorité des spectateurs en est restée comme deux ronds de flan, mais ceux-là n'ont pas pris la peine de venir me le raconter.

Il allume la cigarette et dévisage Helen avec intérêt.

— C'est la première fois que nous faisons de si bonnes affaires, depuis l'ouverture de cette salle. Est-ce que le numéro vous a plu aussi, mademoiselle ?

— Oh ! pas tellement... Les femmes nues ne m'intéressent pas. Mais j'ai trouvé Denny très bien.

— Oui, il se débrouille pas mal, fait le directeur d'un ton détaché. Il a de la veine de s'être mis avec Miss Gellert. Cette fille-là fera son chemin.

— A moins qu'elle ne finisse en prison, lance Helen sèchement.

Le directeur la regarde, mal à l'aise.

— Vous avez trouvé ça un peu osé, peut-être ? J'y assiste tous les soirs, et je crois que cela crée une atmosphère du tonnerre. Il y a quelques-uns de ces rustauds qui n'ont jamais vu une fille nue de leur vie, et ça les met hors d'eux. Nous en avons deux ou trois par soirée qui piquent des crises. C'est de la publicité en or, mais je pense que c'est pour ça qu'il y a eu des plaintes.

Voyant qu'Helen est sur le point de faire une remarque acide, je me hâte d'intervenir :

— Je ne serais pas fier, moi, si je devais approcher ma figure de ce serpent, comme elle le fait. Naturellement, comme on lui a sûrement ôté son venin, ça change tout ; mais, même ainsi, ça ne me plairait pas.

Le visage pâle et flasque du directeur prend un air offensé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il n'est pas venimeux ? Vous n'avez pas vu la publicité, à l'entrée ? Nous offrons cent dollars à quiconque prouvera que le serpent n'est pas venimeux. Tout le monde peut l'examiner, n'importe quand !

— Et quelqu'un s'est déjà proposé ? demande Helen.

— Bien sûr. Un fermier, qui prétendait être expert en serpents. Il l'a examiné à travers le couvercle vitré de sa cage. Il n'a pas voulu le toucher. Le serpent a craché dans sa direction, et c'était bien du venin qu'on a retrouvé sur le verre. Je crois que c'est ça qui travaille tellement les gens. Ils se disent qu'elle va se faire mordre... d'ailleurs, je me demande bien comment ça ne lui est pas encore arrivé.

Il s'éponge le front avec un mouchoir sale.

— Oui, c'est un numéro pas ordinaire...

Le portier reparaît :

— Elle vous attend, nous dit-il en désignant le couloir du pouce. Première porte à droite, et tout au fond.

— Merci, dis-je en lui glissant un dollar.

Nous saluons le directeur et sortons dans le couloir.

— Peut-être qu'elle a deux serpents, dis-je à voix basse, un inoffensif pour le numéro, et un autre venimeux pour le montrer aux incrédules...

Helen garde le silence. Elle marche devant moi, très droite.

Nous arrivons à la porte qu'on nous a indiquée, et je frappe.

— Entrez ! crie une voix de femme.

Helen pousse la porte et nous entrons dans une petite pièce en désordre, ressemblant à toutes les loges de troisième ordre, que l'on trouve partout. Elle est meublée de deux sièges et d'une coiffeuse. Un recoin, masqué par un rideau, doit servir de penderie. On aperçoit un bout de tapis et un lavabo à eau courante.

Susan Gellert est assise à la coiffeuse et se bouchonne la tête avec une serviette. A la voir, il est évident qu'elle vient juste de se laver les cheveux, et je ne peux m'empêcher de faire à Helen une chiquenaude dans le dos. Il n'est pas question que cette fille porte une perruque ; l'idée d'Helen, selon laquelle cette jeune fille serait Corrine jouant le rôle de sa sœur ne tient pas debout. Helen se raidit et je vois qu'elle a compris comme moi ce que voulait dire la serviette vigoureusement frottée.

Susan porte un chandail bleu et un pantalon de flanelle noire.

Elle fume, et bien qu'elle ne soit pas maquillée, elle paraît très jeune et très fraîche.

— Entrez donc, dit-elle en souriant. En voilà une surprise !

Elle se tourne vers Helen :

— Vous êtes sa femme ?

— Oui, répond Helen ; mais, pour l'instant, je représente la General Liability.

Les yeux bleus de Susan s'ouvrent tout grands.

— Oh ! (Elle regarde rapidement ma carte.) Et vous êtes de la National Fidelity ? Mon Dieu ! Est-ce qu'il y a des difficultés ? Mais asseyez-vous. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de place.

Elle pousse l'unique siège vers Helen et me désigne une grande malle de cabine, appuyée contre le mur.

— Excusez-moi, je n'attendais pas de visites. Je dois être affreuse.

Avant que j'aie pu la rassurer, elle élève la voix et appelle :

— Hé ! Brad. Viens un peu ici.

Nous entendons une porte s'ouvrir dans le couloir et, un instant plus tard, Denny entre dans la loge. Il porte encore son smoking qui, vu de près, paraît assez défraîchi. Il paraît surpris de nous voir et interroge Susan du regard.

— Je vous présente Brad Denny, dit Susan en lui souriant. C'est mon imprésario et mon associé. Je te présente M. et M^{me} Harmas. M. Harmas est de la National Fidelity, et M^{me} Harmas représente la General Liability.

Après avoir paru un instant déconcerté, Denny fait un sourire :

— Eh bien ! ça c'est fort ! s'écrie-t-il. Je ne savais pas que les compagnies d'assurances se mariaient entre elles...

La mèche est éventée, pas vrai ? Je parie que vous êtes au courant des autres polices ?

Je réplique aussitôt :

— Oui, nous savons !

J'ai beau les observer tous deux de près, je n'aperçois pas trace de consternation ni de culpabilité sur leurs visages. Ils ne semblent pas tout à fait à leur aise, mais, en même temps, je vois à leur façon de se sourire qu'ils trouvent la situation plutôt comique.

— Nous aurions peut-être dû vous prévenir, fait Denny en s'adossant au mur. Mais nous avons peur de vous effrayer. Comme personne ne nous a demandé si nous étions assurés par d'autres compagnies, nous n'avons rien dit.

— Vu le genre de police que vous avez choisi, il n'était pas absolument nécessaire de nous parler des autres compagnies. Je crois comprendre que Miss Gellert est désormais assurée pour un million de dollars ?

— Oui, lance Susan dont les yeux s'illuminent. Formidable ! Ça va couper le souffle aux journalistes quand nous leur en parlerons. Comment m'avez-vous dénichée ? J'ai eu mon petit succès, ce soir, hein ? Et c'est comme ça tous les soirs. N'est-ce pas, Brad ?

— Et comment ! dit Denny en la contemplant avec orgueil. Je le lui ai dit, monsieur Harmas, il faut qu'elle soit patiente. Ce numéro doit être parfaitement au point pour qu'elle le présente à New York. Elle voudrait démarrer tout de suite, mais je trouve qu'il vaut mieux tourner encore un mois dans ce genre de petit trou. Vous savez, on n'est pas encore complètement sûrs de Bellarius, et nous ne voudrions pas que quelque chose cloche lorsque nous ferons les grands débuts.

— Bellarius ? dis-je en ouvrant de grands yeux.

Susan pouffe de rire :

— C'est mon serpent. N'est-ce pas qu'il est adorable ? Vous ne trouvez pas que je l'ai merveilleusement dressé ? Mais je crois que Brad a raison. Quelquefois, Bellarius boude ; il ne veut pas m'embrasser.

Je repousse mon chapeau en arrière et gonfle les joues :

— Il n'y a pas de quoi se lamenter ! On m'a dit qu'il était venimeux, et j'ai toujours entendu dire que la morsure de cobra, c'était mortel.

— Oui, bien sûr, dit Susan avec douceur. Mais, de toute façon, il

ne me mordrait pas, moi !

— Vous êtes vraiment confiante ! Pour plus de sûreté, vous devriez bien lui faire enlever sa poche à venin ! Vous ne croyez pas que ce serait plus raisonnable ?

— Mai ce ne serait pas loyal, fait Susan, choquée. Voyons, les gens se sentiraient lésés !

— Je sais quelle impression ça vous fait, intervient Denny qui a surpris le regard que j'ai échangé avec Helen. Moi aussi, j'ai pensé la même chose, la première fois que j'ai vu ce numéro. Les deux premiers mois de notre association, j'ai perdu six kilos, mais maintenant, j'y suis habitué. Elle fait ce qu'elle veut du cobra. Plus docile qu'un mouton !

— Ah ! bon, dis-je ironiquement, s'il est au courant, c'est parfait !

— Vous n'avez pas dit si le numéro vous avait plu, lance Susan qui se met à se coiffer. Est-ce que ça vous a émus ?

— Le terme est faible, c'est inouï ! Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pourrez le passer à New York ?

Tous deux me jettent un regard aigu.

— Et pourquoi pas ? insiste Denny ; fichtre, monsieur Harmas, aucun directeur sain d'esprit ne refuserait un tel spectacle ! Naturellement, nous modifierons un peu les détails. Tout n'est pas encore parfaitement réglé.

— Peut-être la police aura-t-elle le dernier mot ?...

— Oh ! vous voulez dire... (Susan s'interrompt, l'air gêné.) Voyez-vous, à New York, j'ai l'intention de porter un costume. Je sais que, pour l'instant, c'est un peu déshabillé, mais pour le moment nous jouons dans des trous, et c'est ça qui leur plaît. A New York, il faudra que ce soit plus distingué. Brad va me faire engager dans un night-club.

— Oui, c'est à ça que je pense, dit Denny. Je sais que c'est assez corsé, mais, justement, les gens veulent des choses corsées. C'est pourquoi un night-club serait tout indiqué.

— Je vous souhaite bonne chance à tous les deux. Et maintenant, en ce qui concerne la police d'assurances...

— Il n'y a rien qui cloche ? demande Susan avec anxiété. M. Goodyear a dit que tout irait bien. Il est charmant, ce jeune homme. Je trouve que c'est un amour. Toute la peine qu'il a prise...

— Il n'y a rien qui cloche dans les polices, mais mes patrons trouvent qu'il est juste de vous avertir des dangers qu'il y a à posséder une assurance d'un million de dollars. En toute sincérité, cette combinaison pourrait être utilisée par une personne sans scrupules.

Tous deux me regardent sans comprendre.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Pour l'exprimer crûment, vous êtes assurée pour un million contre une mort accidentelle ; si quelqu'un se met en tête de vous assassiner, ce sera vraiment fâcheux pour vous et pour nous.

— L'assassiner ? s'écrie Denny. Mais voyons, c'est de la folie !

— Un million de dollars, c'est une grosse somme. Peut-être trouvez-vous que ça ne me regarde pas, mais je serais heureux de savoir qui toucherait l'argent de l'assurance, si vous mourriez accidentellement, dis-je sans prendre garde à Denny et en m'adressant à Susan.

— Mourir ? s'écrie Susan d'une voix suraiguë. Ah ! mon Dieu ! J'espère bien que je ne vais pas mourir.

— Je l'espère aussi, mais si vous veniez à mourir accidentellement et que ce soit pour une raison autre que celles prévues dans notre police, qui toucherait l'argent ?

— Mais personne ! fait-elle en regardant Denny avec inquiétude. M. Goodyear nous l'a dit. Il ne vous a pas expliqué ?

— Oui, je sais bien. Mais cette police n'est pas régulière. Elle stipule que si vous mourez pour une autre raison que celles spécifiquement mentionnées, nous sommes tenus...

— Mais c'est impossible ! interrompt Denny. C'est pour ça que nous payons une si faible prime. M. Goodyear a dit qu'il avait énuméré tous les risques classiques !

A moins que ces deux-là ne fussent de merveilleux acteurs, ils avaient l'air persuadés de ce qu'ils disaient. Je prends patiemment :

— Voilà justement la question ; tous les risques classiques, mais nous ne pouvons être absolument sûrs qu'il n'existe pas un risque que nous n'ayons pas couvert et qu'un habile escroc ne puisse tourner à son avantage.

— Oh ! Brad... s'écrie Susan en faisant un bond. Il me fait peur !

— Écoutez, monsieur Harmas, dit Denny sèchement, je vous trouve vraiment bizarre. Les affaires de votre compagnie, ça ne nous regarde pas. Nous nous en sommes remis à M. Goodyear, et il nous a affirmé qu'il n'y avait aucun moyen pour nous de faire une réclamation. Pourquoi donc voulez-vous effrayer Susan ?

Je me passe les doigts dans les cheveux et lance un regard désespéré à Helen.

— Je crois que nous perdons notre temps, fit Helen d'un ton sec. Ne discutons pas là-dessus, Miss Gellert. Le fait est que vous êtes assurée pour un million de dollars contre tous les risques non énumérés. Supposons que l'impossible vienne à se produire et que vous soyez tuée accidentellement. Si une réclamation nous est faite, qui touchera l'argent ?

— A quoi bon parler de ça ? Il n'y aura pas d'argent à toucher. Il ne peut pas y en avoir, et vous me faites peur.

— Qui touchera l'argent ? reprend Helen en élevant la voix.

— Je ne sais pas.

— Avez-vous fait un testament ?

— Non.

— Votre père et votre mère sont toujours vivants ?

— Non, ils sont morts.

— Vous avez de la famille ?

— J'ai une sœur, personne d'autre.

— Alors, c'est votre sœur qui la toucherait ?

— Je crois, mais je ne vois pas le but de... Il n'y aura pas...

Désireux de couper court, je lui demande :

— Est-ce que votre sœur est comédienne ?

— Oui, mais elle a abandonné, il y a plusieurs années, répond Susan en se rasseyant. (Elle a l'air inquiète et regarde toujours Denny, comme pour trouver de l'aide.) Nous travaillions ensemble, autrefois. Depuis, elle s'est mariée.

— Je serais heureux que vous me donniez son adresse. Vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-mêmes, si je vous paraissais un peu indiscret. Quand on s'assure pour un million de dollars, il faut s'attendre à quelques questions.

— Oh ! ça m'est égal, mais je vous répète encore une fois...

— Oui, je sais. Quelle est l'adresse de votre sœur ?

— Vous n'irez pas la voir ? Elle n'est pas au courant de notre idée. Je veux que ce soit une surprise.

— Non. J'ai simplement besoin de son adresse, pour nos dossiers.

— Elle s'appelle M^{me} Corrine Bonn, et elle habite au lac Mort, à Springville, Californie.

Je griffonne J'adresse sans montrer mon étonnement. J'attendais une adresse en Amérique du Sud.

— C'est parfait, dis-je en lançant un coup d'œil interrogateur à Helen qui hoche la tête.

J'enchaîne :

— Je crois que c'est tout. Maintenant que nous savons qui est le bénéficiaire, nous n'avons plus de raison de vous ennuyer. Merci de nous avoir consacré un si long moment.

Tous deux me regardent, attendant la suite. Enfin, Susan se décide :

— Mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Vous m'avez fait horriblement peur, avec vos histoires d'assassinat.

Je lui souris :

— Vraiment ? Voyez-vous, lorsqu'une jeune femme dans votre situation assure sa vie pour un million de dollars, avec une prime aussi incroyablement basse, le Bureau des enquêtes a tendance à

hausser les sourcils. C'est vous qui avez provoqué cette enquête : si vous aviez dit que vous preniez les autres assurances, je ne serais pas ici. Mais maintenant que je vous ai parlé, je sais qu'on ne vous a pas obligée à contracter cette police contre votre gré, et je me déclare satisfait. Voilà !

— Ils en ont mis du temps, à hausser les sourcils, dit Denny. Ils auraient mieux fait de s'inquiéter au moment de la signature.

— Mais nous venons seulement de découvrir l'existence des autres polices ! C'est la cause de tous les ennuis. De toute façon, ne pensez plus à ma visite. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir.

— Vous voulez dire que tout ira bien ? C'est tellement important pour nous ! Je suis sûre que tout le monde va parler de nous, avec cette assurance, et c'est la seule chose qui compte !

— Pourquoi avez-vous mis l'empreinte de votre pouce sur ces actes, en faisant croire que c'était par hasard ? demande Helen à brûle-pourpoint.

— Hé bien, vrai ! fait Denny. Vous êtes drôlement soupçonneux. Ça aussi, ça vous chiffonne ?

— Pourquoi avez-vous prétendu que c'était par hasard ? répète Helen sans faire attention à Denny.

— Mais c'était vraiment un hasard, répond Susan en faisant des yeux ronds. J'ai fait un pâté sur la police de M. Goodyear et je l'ai écrasé avec mon pouce. Ça a eu l'air de lui plaire, aussi ai-je pensé que ce serait une bonne idée de mettre mon empreinte sur les autres polices.

— Pourquoi une bonne idée ? insiste Helen.

— M. Goodyear a dit que comme ça, il ne pourrait y avoir de doute sur ma signature.

— Si vous êtes tellement sûre qu'aucune réclamation ne sera faite, pour aucune des polices, pourquoi chercher à authentifier votre signature ? réplique Helen du tac au tac.

Tandis qu'elle parle, j'observe Susan. Son visage n'exprime que de la confusion.

— Je ne fais que vous répéter ce qu'il a dit. Je n'ai guère

l'habitude de signer des papiers importants. Brad fait tout à ma place. Aussi, quand M. Goodyear a dit que c'était une bonne idée de mettre mon empreinte, j'ai pensé que ça ferait également plaisir aux autres compagnies. Pourquoi ? Je n'aurais pas dû ?

Helen paraît exaspérée.

— Oh ! bien sûr. C'est peut-être une bonne chose.

Susan la regarde, les yeux inquiets :

— Enfin, je suis vraiment désolée de vous avoir causé des ennuis. J'avais seulement trouvé sur le moment que c'était astucieux.

— Oh ! c'est parfaitement astucieux, réplique Helen en se dirigeant vers la porte.

Susan m'implore du regard.

— C'est tout, monsieur Harmas ? Il faudrait que je me change. Il se fait tard.

Je décide de frapper un coup à l'aveuglette :

— Juste un petit détail, avant de partir. Connaissez-vous un type grand et fort, avec un veston à carreaux bleus et blancs ? Il a de gros sourcils qui se rejoignent au-dessus du nez.

Tous deux me regardent, déconcertés.

— Mais non. Je ne connais personne comme ça. Qui est-ce ?

— Il vous cherchait, dis-je à Denny. On m'a dit qu'il traînait autour de votre bureau depuis plusieurs jours.

Denny secoue la tête.

— C'est peut-être un acteur qui cherche du travail. Mais son signalement ne me dit rien. Je ne fais que débiter comme imprésario et je ne connais pas la moitié des gens qui viennent me voir.

— Parfait. Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps.

J'ouvre la porte et Helen me précède dans le couloir.

— Ravis d'avoir fait votre connaissance. Et bonne chance pour le numéro !

Susan me tend la main.

— Au revoir, monsieur Harmas. Je suis également ravie de vous avoir rencontrés, vous et votre femme. Je vous enverrai des places lorsque nous débiterons à New York. J'espère que vous viendrez tous les deux pour m'encourager.

Elle lève les yeux vers moi et me sourit.

— Vous êtes satisfait, maintenant, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dis-je, légèrement grisé par le sourire. Ce n'était que la routine habituelle, rien de plus.

Je lui serre la main, fais un signe de tête à Denny et rejoins Helen dans le couloir.

Nous regagnons la rue en silence.

— Eh bien ! voilà qui est réglé, dis-je, après nous être frayé un passage dans la foule de badauds qui attend toujours devant l'entrée des artistes. Je crois que ça démolit ta théorie de substitution. Ce n'était certainement pas une perruque qu'elle portait. Je ne sais pas quelle est ton impression, mais moi, je suis convaincu. C'est un gentil couple. Exactement ce qu'Alan avait dit. J'ai toujours eu l'impression que c'était un soupçon ridicule, échafaudé par ce dingo de Maddux. Si j'avais été à la place d'Alan, j'aurais marché exactement comme lui.

— Tu veux que je te dise ce que je pense ? fait Helen. Je les trouve trop polis pour être honnêtes.

— C'est bien les femmes ! Tu as une théorie grotesque et tu ne veux pas admettre qu'elle ne colle pas.

— Pendant qu'elle te faisait du plat, dit froidement Helen, j'ai chipé sa petite glace. Il y a dessus deux empreintes superbes. Tu veux les comparer à celles de la police ?

— Bien sûr que oui. Pas bête de ta part, mon chou. Je n'aurais pas pensé à prendre ses empreintes.

— Tu étais trop occupé à jouer ton petit Prince Charmant pour penser à quoi que ce soit. Il faudra que tu essaies sur moi cette technique du sourire étincelant, quand tu auras le temps.

— Un bon enquêteur doit être également bon comédien ! Ce rôle

de Prince Charmant, auquel tu fais allusion, nous évite le chômage, mon petit ! Rentrons à l'hôtel, pour vérifier cette empreinte.

Il ne nous faut pas longtemps pour regagner l'hôtel, et nous montons tout droit dans notre chambre. J'ouvre mon nécessaire, et j'en sors un contretype de la police. Helen tire de son sac le petit miroir qu'elle a pris sur la coiffeuse de Susan. Il porte plusieurs empreintes nettes et c'est assez facile de repérer celle du pouce. Je demande à Helen :

— Puis-je t'emprunter un peu de poudre de riz ?

Et lorsqu'elle m'a donné son poudrier, je souffle un peu de poudre à la surface du miroir.

— Tiens, celle-ci est splendide. Absolument sur mesure ! Voyons s'il y a des caractéristiques apparentes. Regarde, voici une fourche dirigée vers la droite et un tourbillon nettement dessiné juste au milieu.

J'amène la police sous la lampe pour examiner l'empreinte barbouillée sous la signature de Susan.

— C'est la même en tous points ! Voilà la fourche et voici le tourbillon. Eh bien ! es-tu satisfaite, maintenant ?

— Pas complètement, Steve. Je trouve que nous devrions passer voir Corrine Bonn avant de rentrer faire notre rapport à Maddux.

— Springville est à plus de cent soixante kilomètres d'ici. Pourquoi perdre tout ce temps ?

— Mais nous ne pouvons pas faire à Maddux un rapport consciencieux, si nous n'avons pas vu Corrine, Steve. Je reconnais que ni Susan ni Denny ne me semblent suspects, mais j'ai toujours l'impression qu'il y a là-dessous quelque astuce. Je crois qu'ils sont de bonne foi, mais tu oublies l'homme au veston à carreaux, et cette femme. Tu oublies que lorsque le concierge a été assassiné, ils étaient l'un et l'autre dans les parages... Je veux me rassurer au sujet de Corrine Bonn, et je veux voir son mari. N'oublie pas que s'il arrive quelque chose à Susan, et que Corrine touche l'argent, son mari partagera avec elle. C'est peut-être lui qui se cache derrière tout cela, en admettant qu'il y ait une combine louche.

Je hausse les épaules.

— Parfait. Autant faire les choses à fond pendant qu'on y est. Moi, je persiste à croire que Maddux a rêvé... Je te parie une paire de bas contre un paquet de cigarettes que nous ne trouverons rien de suspect à Springville.

— Disons deux paires, dit Helen vivement, et c'est tenu !

CHAPITRE V

I

Nous arrivons à Springville à sept heures moins vingt, après une randonnée à travers la plus belle région du monde. Springville se trouve à environ trente kilomètres à l'Est de Grapvine Grad, à onze cents mètres d'altitude.

Comme j'arrête la Buick devant la grande et longue bâtisse de bois qui porte l'enseigne : *Springville Hôtel*, Helen regarde sa montre.

— Je trouve que ça n'est pas mal comme performance, si l'on pense que nous nous sommes égarés une douzaine de fois.

— Et permets-moi de te faire remarquer que ce n'était pas ma faute. Si j'avais établi l'itinéraire, nous serions ici depuis des heures.

— Attention ! C'est toi qui a insisté pour tourner à gauche, à la sortie d'Oakland, et tu as même failli nous basculer dans un marécage. Je t'ai peut-être donné quelques indications fantaisistes, mais, au moins, la voiture est sauve.

Un homme d'un certain âge, vêtu d'une chemise à carreaux bruns, d'une culotte de cheval et portant bottes, descend les marches de l'hôtel. Il est presque aussi large que haut. Une frange de cheveux blancs encercle son crâne chauve et hâlé.

— Vous êtes les bienvenus à Springville, dit-il en lançant vers Helen un regard vif, bleu, et nettement admiratif. Je suis Pete Eagan, propriétaire de cet hôtel. J'espère que vous descendez chez moi ?

— Si vous pouvez nous loger pour la nuit, nous serons ravis de rester, ma femme et moi. Je m'appelle Steve Harmas. Nous sommes ici pour affaires.

— Eh bien ! entrez donc, dit-il en nous serrant la main. Je parie que vous avez faim. L'air des montagnes donne de l'appétit, même à moi.

Nous le suivons dans un grand hall, rempli de meubles rustiques et de tapis de fourrures, et nous remplissons nos fiches.

Eagan propose :

— Le dîner sera prêt dans vingt minutes à peu près. Si on prenait quelque chose ?

— Excellente idée. Nous avons roulé toute la journée, et j'ai une soif épouvantable.

A sa suite, nous longeons un couloir et entrons dans un bar bien approvisionné.

— C'est bien calme, en ce moment, dit-il en préparant des whiskys à l'eau. La morte-saison. Nous avons juste deux chasseurs, et un autre client qui voyage pour affaires. Le mois passé, ou le mois prochain, vous auriez trouvé la maison pleine.

Nous prenons place au bar sur des tabourets. Nous admirons la salle, parlons de choses et d'autres, acceptons un deuxième verre. Enfin, je demande :

— Savez-vous comment nous pourrions toucher les Bonn ? Ils habitent par ici, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Ils ont une maison près du lac Mort : le coin le plus isolé de la région. C'est tout un voyage, pour leur rendre visite. Si vous n'êtes pas pressés, ce serait plus simple d'attendre trois jours ici. Bonn descend le premier du mois pour chercher son courrier et faire ses achats à l'épicerie.

Je hoche la tête.

— Nous ne pouvons pas attendre aussi longtemps. Il faut que nous soyons à Los Angeles demain soir. Comment parvient-on chez eux ?

— En partant de l'hôtel, vous suivez la route pendant cinq kilomètres jusqu'au poteau indicateur. Là, vous tournez à gauche et continuez pendant cinq autres kilomètres. Vous arrivez à une bifurcation. Prenez à droite. La route est juste assez large pour une voiture. A l'embranchement de la route, vous verrez une mécanique installée par Bonn. C'est un truc avec une corde et une cloche. N'oubliez pas de sonner. C'est pour signaler que vous arrivez. Non pas que la route soit passante, mais si par hasard Bonn venait en sens inverse, l'un de vous serait obligé de faire de la marche arrière pendant deux ou trois kilomètres, et ce ne serait pas Bonn.

Il sourit, hoche la tête et poursuit :

— Il y a un autre chemin pour le lac, mais ça allonge le trajet de trente kilomètres. La maison de Bonn est bâtie sur une île. On ne peut pas se tromper, une fois qu'on a monté la côte. D'habitude, il y a un bateau au débarcadère. Vous pouvez traverser à la rame. Mais si le bateau n'est pas là, il y a une clochette. Sonnez, et Bonn viendra vous chercher. C'est compliqué pour y arriver, mais je reconnais que c'est un des coins les plus charmants de la terre.

— Qu'est-ce qu'il fait, Bonn ? questionne Helen sur un ton indifférent.

— Eh bien ! je n'en sais trop rien. Il a un élevage de visons dans l'île, mais, à ce qu'on m'a dit, ça ne lui rapporte guère. Il a perdu pas mal de bêtes, récemment. Lui et sa femme mènent une vie assez dure, j'imagine.

— M^{me} Bonn était comédienne, avant son mariage, n'est-ce pas ? demandé-je en prenant mon verre. Je m'étonne qu'elle accepte de s'enterrer dans un coin aussi perdu après avoir connu la vie de théâtre.

— Ouais, ça m'a étonné, moi aussi. C'est une jolie fille, d'ailleurs, mais elle n'a pas l'air de se plaindre. J'avoue que l'idée de m'enfermer avec Bonn pendant des mois, dans une maison isolée, ne me dirait rien qui vaille. C'est un gaillard pas commode et une brute, par-dessus le marché...

— Qu'est-ce qu'il faisait avant de s'installer dans l'île ?

— Je ne sais pas. Personne ne sait rien sur son compte. Il ouvre à peine la bouche lorsqu'il descend ici, et il ne ferait pas bon de lui poser des questions. Il est arrivé au lac Mort, il y a environ six mois, et il a entrepris de monter son élevage. J'ignorais même qu'il était dans l'île, lorsque, le mois d'après, il est venu ici acheter du whisky. Six semaines après, M^{me} Bonn est arrivée à son tour. Une belle fille, ma foi. Nous nous entendons bien, mais je n'en dirais pas autant pour son mari. Il cherche un peu trop la bagarre pour mon goût !

— Et M^{me} Bonn, elle s'entend bien avec lui ?

Eagan hausse les épaules :

— Va donc savoir ! Je ne les ai jamais vus ensemble. Ils viennent ici à tour de rôle. Ils sont seuls dans leur ferme, alors il faut que l'un d'eux s'occupe des bêtes, pendant que l'autre s'absente. Mais elle a l'air assez contente.

— L'autre jour, j'ai rencontré sa sœur, Susan Gellert. Nous avons même vu son numéro à Willington. Est-ce qu'elle est venue ici, déjà ?

— Une fois. A peu près un mois après l'arrivée de M^{me} Bonn. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, pas vrai ? Je n'ai jamais rien vu de pareil. Elle est descendue ici avec Bonn. Il était allé la chercher. J'ai d'abord cru que c'était M^{me} Bonn avec les cheveux décolorés. Elle a l'air d'une brave fille, la sœur. C'est une danseuse, je crois ?

— Elle a mis au point un numéro avec un serpent. J'en ai eu la chair de poule. Elle danse avec un cobra et lui fait faire des choses inimaginables. A vous glacer le sang !

— Bonn élève des serpents à la ferme. Ce mec-là, il arrive à en faire ce qu'il veut. Il les empoigne à pleines mains, je l'ai vu. Il a le chic pour les attraper vivants.

— Qu'est-ce qu'il en fait ?

— Il les vend à la fabrique de conserves de Fort Ford. La viande du serpent à lunettes est très appréciée par les amateurs, mais moi, j'avoue que je n'y tiens pas. Bonn, il s'en va tous les jours à la chasse et rapporte régulièrement une douzaine de serpents à lunettes. Il connaît les bons endroits, faut croire.

Je me dis que Jack Bonn ne me plaira sûrement pas.

— Eh bien ! si vous voulez m'excuser, fait Eagan en regardant la pendule au-dessus du bar. Je crois que je ferais bien d'aller jeter un coup d'œil au dîner. J'ai un bon chef, mais il est flemmard comme une couleuvre.

Faut que je sois toujours après lui pour lui'secouer les puces. Que diriez-vous d'un steak au poivre ? Ils ont l'air bons, si vous aimez ça.

Nous répondons que l'idée nous paraît excellente.

— Vous accepterez bien un autre verre, en attendant ?

— Avec plaisir. Et toi, Helen ?

Elle hoche la tête.

— Pas pour moi.

Il prépare un autre whisky à l'eau, et s'en va. Nous sommes

laissés à nous-mêmes. Nous emportons nos verres près de la grande baie qui s'ouvre sur la forêt de sapins. Dans le lointain, on aperçoit la montagne du lac Mort, couronnée de neige. Je demande :

— Alors, et tes soupçons ?

Nous nous installons dans des fauteuils d'osier et j'ajoute :

— On n'a pas grand-chose pour démarrer.

— Nous n'avons pas encore vu les Bonn. J'ai l'impression, en tout cas, que le monsieur ne me séduira guère.

— Il est certain qu'ils se sont installés dans un endroit tout juste accessible. Personne ne pourra les prendre au dépourvu. Je me demande si ça cache quelque chose ?

Le regard d'Helen est fixé au loin. Son visage se crispe soudain. Je lève les yeux à mon tour.

La porte du bar s'est ouverte et l'homme au veston quadrillé bleu et blanc apparaît sur le seuil. Il parcourt la pièce du regard, nous aperçoit, mais ne fait pas mine de nous reconnaître. Puis il s'approche du bar. Nous restons là, comme deux statues de cire. Le nouveau client frappe impatiemment sur le comptoir, et lorsque Eagan apparaît, il lui jette d'une voix rude :

— Deux paquets de Lucky !

Eagan lui donne les cigarettes, encaisse son argent et lui offre à boire.

— Non merci, fait l'homme.

— Le dîner sera prêt dans cinq minutes.

— Faites-le-moi monter. J'ai du travail.

Il prend le temps d'ouvrir un paquet et d'en sortir une cigarette, puis il tourne les talons et sort du bar, silencieusement, comme il y était entré.

II

Je me glisse hors de mon fauteuil et rattrape Eagan qui s'en retournait vers la cuisine.

— Monsieur Eagan...

Il s'arrête :

— Appelez-moi Pete. C'est moins cérémonieux. Un autre verre ?

— Pas tout de suite. Mais, je crois que j'ai déjà vu ce bonhomme quelque part. Vous savez qui c'est ?

— M. Hoffman ? Bien sûr. Il est déjà venu ici deux ou trois fois. Il s'occupe de cinéma.

— Je dois l'avoir aperçu à Hollywood. Il est en vacances ?

— Non. Il est venu pour affaires. Il m'a dit qu'il projetait de faire un film ici et qu'il repérait des emplacements. Il passe son temps à se promener en voiture. Plaisant travail, je vous le dis !

— En effet. Il est monté chez les Bonn ?

— Bien sûr. Il m'a demandé le chemin dès son arrivée. Ce serait de la veine pour Bonn, si Hoffman se décidait à tourner sur son île. Ces gens d'Hollywood paient rubis sur l'ongle et Bonn ne refuserait pas un supplément de bénéfice.

— Je comprends ça. Comment vont ces steaks ? J'ai une faim de loup.

— Ils seront prêts dans trois minutes. Si vous voulez passer à la salle de restaurant, vous n'aurez pas à attendre. Prenez cette porte et c'est au bout du couloir.

Je fais signe à Helen et nous gagnons la salle à manger :

— Il s'appelle Hoffman et il s'occupe de cinéma. Du moins c'est ce qu'il prétend.

— Tu crois qu'il nous suit, demande Helen, ou bien c'est par

hasard qu'il se trouve là ?

— Je ne pense pas qu'il nous suive.

Nous prenons place près de la cheminée, où brûle un magnifique feu de bois. Il fait frais le soir à cette altitude, et le feu est bien agréable. Je reprends :

— Il ne se serait pas montré s'il avait su qu'il nous trouverait ici. Pourtant je ne puis croire à une coïncidence.

— Ce n'est pas une coïncidence, fait Helen d'un ton énergique. Le fait qu'il soit venu ici le désigne suffisamment. Il devient du coup le suspect n° 1 pour le meurtre du concierge. Il se peut qu'il nous suive, ou alors, il est en cheville avec Bonn. Crois-tu qu'il espionne Denny pour le compte de Bonn ?

— Ce n'est pas impossible. Il pourrait être l'homme de Bonn.

Un nègre en veste blanche apparaît, poussant une table à roulettes. Il nous sert les steaks garnis de salade verte, de pommes de terre frites et de petits pois. Puis il se retire et Helen reprend aussitôt :

— Il doit avoir une bagnole, Steve. On pourrait l'examiner, relever le numéro minéralogique et vérifier la licence.

— Je m'en charge.

Après le dîner, je demande à Eagan où je pourrais garer la Buick.

— Il y a plusieurs boxes derrière la maison, me dit-il. Sam s'en occupera, si vous voulez me donner la clef.

— Ne prenez pas cette peine. Je m'en charge. Le fait est que nous pensions faire un tour avant de nous coucher.

— C'est qu'il ne fait pas chaud !

— Nous sommes blindés, dis-je en passant mon bras sous celui d'Helen.

Nous retournons à la Buick. Il y a dix boxes derrière l'hôtel. Une seule porte est fermée.

— Je pense que c'est la sienne, dis-je après avoir rangé la Buick. On va jeter un coup d'œil.

— Je monterai la garde. Il ne faut pas qu'il nous surprenne.

Helen va se poster à l'entrée de la cour, tandis que j'entre dans le box en refermant la porte sur moi. J'allume l'électricité, pour découvrir une Plymouth poussiéreuse et maculée de boue. Elle a l'air d'avoir été mise à rude épreuve et d'avoir reçu très peu de soins. Je relève le numéro minéralogique, ouvre la portière et regarde la plaque. On y lit :

Bernard Hoffman 55 Wiltshire Road Los Angeles

Je prends note de l'adresse, puis ouvre la boîte à gants. Elle contient une paire de jumelles puissantes et un 38 de police spécial. J'ouvre le revolver et examine le canon. Il est recouvert d'une légère couche de poussière, qui indique qu'il n'a pas été utilisé depuis longtemps. Je remets l'arme en place. Puis je fouille les sacoches, mais ne découvre rien d'intéressant.

Deux minutes plus tard, je rejoins Helen. Nous faisons un tour à l'écart de l'hôtel, et je lui communique le résultat de mes recherches.

— Les jumelles laisseraient supposer qu'il espionne les Bonn. Je suis enclin à penser qu'il travaille à la fois contre les Bonn et contre Denny. Tu crois que ça vaut la peine de l'entreprendre ?

Helen secoue la tête.

— Cela ne nous avancera à rien. S'il est compromis dans le meurtre du concierge, il ne nous dira certainement rien.

— Je me demande s'il m'a reconnu. C'est probable, mais il n'en a rien laissé voir. C'est sans doute pour cela qu'il s'est fait servir dans sa chambre. Il cherche à nous éviter. Je voudrais bien savoir ce qu'il fiche ici.

— Allons nous coucher, dit Helen en étouffant un bâillement. Je suis morte de fatigue après cette balade en voiture et je suis en train de prendre froid. Maintenant que nous avons son adresse, nous pourrions faire une enquête à son sujet en rentrant à Los Angeles. Nous irons voir les Bonn demain matin à la première heure, et avec un peu de chance nous serons rentrés chez nous après-demain.

— Parfait. J'ai aussi idée qu'il ne faudra pas me bercer ce soir.

Nous rentrons à l'hôtel.

— Monte. Je vais prévenir Eagan que nous voulons notre petit déjeuner de bonne heure. Sept heures et demie, ça t'irait ?

— Ça m'ira. Ne t'attarde pas, chéri.

Je la suis des yeux, tandis qu'elle monte l'escalier, puis je me rends au bar. A ma grande surprise, j'y trouve Hoffman, installé tout seul au coin du feu. Il boit du whisky et ne lève pas les yeux à mon entrée.

Pete Eagan est occupé à essuyer des verres derrière le comptoir... Il me fait un signe de tête.

— Vous n'êtes pas sortis longtemps. C'est le froid, je parie.

— En effet, dis-je, en me frottant les mains. Je vais prendre un scotch. Merci pour les steaks. Vous avez bien fait de nous les recommander.

— Ce salaud de cuisinier connaît son boulot, suffit qu'il veuille bien se bouger, dit Eagan en versant le scotch. Je suis content qu'ils vous aient plu. M^{me} Harmas est allée se coucher ?

— Oui. Elle est fatiguée.

Je lance un coup d'œil vers Hoffman, car je me rends compte qu'il m'observe à la dérobée :

— Bonsoir, lui dis-je. Nous nous sommes déjà rencontrés, je crois ?

Il me regarde sans aménité.

— Ça se peut.

— Je veux lui parler à ce type, dis-je à Pete d'une voix étouffée. Excusez-moi.

Je traverse la salle, verre en main.

— Vous voulez bien que je me joigne à vous ?

Il lève ses yeux d'un noir de jais. Son regard est dur :

— Comme vous voudrez.

J'approche un siège et m'assois.

— Vous avez un drôle de punch, dis-je en effleurant la meurtrissure de mon menton.

Il se détourne.

— Je peux cogner quand il faut.

— Il paraît que vous travaillez dans le cinéma. Je suis moi-même dans les assurances, mais je parie que vous êtes déjà renseigné.

Il ne répond pas.

— Avez-vous réussi à rattraper Denny, en fin de compte ? lui demandé-je, après un silence prolongé.

— Je ne m'intéresse pas à Denny, fait-il sèchement.

— Vous ne seriez pas entré par effraction dans son bureau, des fois ? J'ai eu l'impression que vous veniez juste de quitter l'immeuble, quand nous vous avons retrouvé au restaurant chinois de la Quatrième Rue.

Pendant cinq bonnes minutes, il me dévisage sans bouger. Puis soudain, il semble prendre une décision, car ses muscles se détendent et un petit sourire sournois s'allume sur son visage dur.

— Vous êtes un petit malin, hein ? dit-il assez bas pour qu'Eagan ne puisse saisir ses paroles. Parfait, peut-être qu'on pourrait s'entendre, tous les deux. Si vous veniez dans ma chambre, on discuterait tranquillement.

— De quoi ?

— De choses et d'autres.

Il se lève.

— Vous venez ?

J'acquiesce, achève mon whisky et m'extirpe de mon fauteuil. Il me précède et quitte le bar. Je salue Eagan d'un signe de tête. Pete nous observe avec intérêt.

Nous montons et Hoffman ouvre une porte sur le palier du premier étage. Sa chambre est plus petite que la nôtre, il y fait un peu frais. Il ferme la porte, me désigne l'unique fauteuil et s'assoit au pied du lit.

— Je m'excuse pour ce coup de poing, dit-il en me regardant fixement. (Il n'a pas du tout l'air contrit.) Vous m'avez en quelque sorte dérangé et je ne suis pas homme à me laisser déranger.

Je prends une cigarette, lui tends le paquet et allume.

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

— J'ai une affaire en train, dit-il en sortant son portefeuille et en produisant au jour un carton sale.

Je lis :

Bernard. Hoffman.

Détective assermenté – 5 5 Wiltshire Road, Los Angeles.

— Un boulot qu'on fait seul ou pas du tout, fait-il avec un petit ricanement. C'est rien, comparé à un grand business comme les assurances, mais ça me rapporte un dollar par-ci, par-là.

— Voyons votre licence, dis-je, tout étonné encore d'avoir affaire à un flic privé.

Il me montre sa licence. Elle est en règle et à jour. Je la lui rends.

— Vous travaillez pour qui ?

— Pour Rita Hayworth, ricane-t-il. Vous occupez pas de ça. Laissez-moi causer. Je m'aperçois qu'on est tous les deux sur la même affaire. C'est-y votre compagnie qui a établi une de ces polices que Denny garde dans son bureau ?

J'acquiesce. Ainsi, il connaît le bureau de Denny.

— Et vous n'êtes pas satisfait de la transaction ?

— Pas entièrement. Nous n'avons rien à contester, jusqu'à présent, mais nous procédons à certaines vérifications. Pour tout dire, nous n'avons rien trouvé encore. Elles vous intéressent pourquoi, ces polices ?

— Je ne réponds pas aux questions. Discretion d'abord ! Mais si vous me donnez quelques tuyaux, je vous en communiquerai d'autres, que je pourrais découvrir par la suite. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Que voulez-vous savoir ?

— C'est vrai que la même Gellert a assuré sa vie pour un million de dollars ?

J'acquiesce encore.

— L'agent qui lui a vendu la police, c'était qui ?

— Quel rapport ?

Il s'agite, baisse les yeux sur sa cigarette, puis, à nouveau, se tourne vers moi.

— Nous n'arriverons à rien, si vous vous mettez à m'interroger. Qui c'était, le type ?

— Il y en a eu dix. Elle a pris dix polices différentes. Je serais incapable de vous nommer tous les agents.

— Vous représentez quelle compagnie ?

— La National Fidelity.

— Et la fille qui vous accompagne ?

— La General Liability.

— Quels étaient les agents qui ont conclu le marché pour vos compagnies ?

— Alan Goodyear et Jack Mac Fadden.

Il aspire une longue bouffée de fumée, puis la souffle vers le plafond, en un mince filet.

— Qui c'est qui a démarré sur l'affaire ? Goodyear ?

— C'est Goodyear qui lui a vendu la première police, si c'est ça que vous voulez savoir.

Il se ronge l'ongle du pouce en réfléchissant :

— J'ai jeté un coup d'œil sur ces polices. Elles sont toutes établies sur le même modèle. Quand la fille a eu la vôtre, elle n'a pas eu de mal à se procurer les autres, pas vrai ?

— Oui, dans un sens. Y a peut-être des compagnies qui n'ont pas marché. Mais comme la nôtre est la plus puissante, les autres ont,

évidemment, été rassurées.

Il opine du chef, réfléchissant toujours.

— Comment ça se fait qu'une fille comme Susan Gellert ait les moyens de s'offrir une police d'un million de dollars ?

— Nous lui avons consenti des tarifs spéciaux, parce que la police a été faite exclusivement dans un but publicitaire. Si la jeune personne était victime d'un accident, elle ne pourrait rien revendiquer.

— J'avais idée que c'était un truc dans ce genre-là. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour examiner les polices. Les causes de mort qui y sont annulées, ça abaisse la prime, hein ?

— Oui.

— Vous n'avez pas trouvé cette combine bizarre ?

— Vous la trouvez bizarre, vous ?

Il ricane d'un air entendu :

— Comment voulez-vous que je sache ? Vous autres, dans les assurances, vous êtes affranchis. C'est à vous de juger. Vous en avez déjà établi des polices comme ça ?

— Non, mais ça ne veut pas dire grand-chose.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que les Bonn sont dans la course ?

— Est-ce qu'ils le sont, d'abord ?

Il frotte le côté de son nez épais et déclare :

— M'est avis que oui. Ce gars Bonn, faut l'avoir à l'œil. Vous l'avez vu ?

— J'y vais demain.

— Eh bien ! méfiez-vous. Je parie que son casier n'est pas vierge, mais il est malin. Je ne peux rien lui trouver. Ça fait trois fois déjà que je l'observe avec les jumelles. J'aurais aussi bien pu rester chez moi.

— Et Corrine ?

Il secoue la tête.

— Elle n'est pas dans le coup. C'est Bonn qui tire les ficelles.

— Les ficelles de quoi ?

A nouveau il ricane :

— Si vous restez dans le coin assez longtemps, vous avez une chance de le découvrir. J'ai l'ordre de garder l'affaire secrète. A propos, qu'est-ce que c'est que cette idée de foutre des empreintes digitales sur les polices ? C'est Goodyear qui a trouvé ça, ou la fille ?

— La fille.

Il opine encore :

— Je m'en doutais. Ce Bonn n'est pas fou.

— Vous nous épargneriez beaucoup de temps et d'ennuis, si vous jouiez cartes sur table. Qui est votre client ?

Il secoue la tête.

— Vous fatiguez pas. Il y a un tas de fric à la clef. Je ne veux pas faire de gaffe... Bon, eh bien ! merci pour les renseignements ; si je trouve quelque chose qui pourrait vous intéresser, je vous mettrai au courant.

— Trop aimable ! dis-je sans bouger. Je pourrais peut-être vous donner un petit tuyau tout de suite. Vous vous souvenez de Mason, le concierge de l'immeuble, où Denny a ses bureaux ?

Il me lance un regard vif et dur.

— Et alors ?

— Il a été assassiné hier soir.

La réaction d'Hoffman est surprenante. Il a un haut-le-corps, comme si je l'avais frappé au visage et sa figure devient cireuse.

— Assassiné ?

Sa voix est croassante.

— Ouais. Il a été poignardé. Vous n'avez pas lu les journaux ?

— Je m'en fous, après tout ! dit-il enfin, en serrant les poings. Pourquoi vous me racontez ça ?

— Vous étiez dans l'immeuble, hier soir, et il vous a entendu. Il est monté voir ce qui se passait et vous l'avez poignardé.

— C'est faux.

Il se penche en avant et me regarde intensément.

— Vous y étiez également. Vous avez eu comme moi l'occasion de le poignarder.

Des gouttes de sueur perlent sur son visage, et je décèle l'épouvante dans ses yeux. Je dis :

— J'ai idée que ce rôle vous conviendrait mieux. Les flics penseront comme moi, d'ailleurs.

Il glisse la main sous son veston et je vois un revolver braqué sur moi.

— Ah oui ? gronde-t-il. Ils pourraient vous épingler aussi sec. Je n'ai pas vu Mason ce soir-là. Je n'étais même pas dans l'immeuble. Maintenant, ouste !

Je me lève.

— Qui c'était, la femme qui vous accompagnait ? Votre riche cliente, peut-être ?

Il ouvre la porte d'une secousse.

— Filez.

Il paraît bien décidé de me coller un pruneau, si j'insiste. Je passe devant lui pour sortir.

— Vous ne pourrez pas la cacher longtemps. Vous êtes dans le pétrin. Faites gaffe ! Si vous jouez le jeu tout seul, vous êtes foutu. Vous avez tout intérêt à me faire confiance. Racontez-moi votre histoire et trouvez-vous une couverture. Les flics hésitent à emmerder un mec qui s'est assuré dans ma compagnie. Soyez raisonnable. Videz votre sac et je ferai ce que je pourrai pour vous.

Il me regarde fixement. Je peux voir la crainte et l'avidité lutter dans ses yeux, mais l'avidité l'emporte, comme à l'ordinaire.

— Foutez-moi le camp ! aboie-t-il en me claquant la porte au nez.

III

En m'habillant le lendemain matin, je raconte à Helen ma conversation avec Hoffman. Elle dormait profondément lorsque j'étais monté et je n'avais pas eu le cœur de la réveiller.

Elle s'assoit dans le lit, les yeux vifs et grands ouverts, tandis que je lui rapporte les paroles d'Hoffman.

— Je suis sûr qu'il n'a pas tué Mason, dis-je pour conclure en enfilant ma veste. Si ce n'est pas lui, ce ne peut être que la mystérieuse jeune femme. J'imagine qu'Hoffman a été engagé par elle pour perquisitionner dans le bureau de Denny. Ils ont pénétré ensemble dans le local. Pendant que Hoffman simulait un cambriolage au troisième, afin de détourner l'attention des témoins éventuels, la femme examinait les polices dans le bureau de Denny. Mason a dû les entendre. Il a probablement surpris la femme au moment où elle quittait le bureau et elle l'a poignardé. Ça expliquerait l'émotion de Hoffman quand je lui ai fait part de la mort du concierge. Je crois qu'il a compris que cette femme est dangereuse. Peut-être avait-il projeté de la faire chanter. Qu'est-ce que tu en penses ?

Helen me regarde avec admiration.

— La théorie me satisfait en tous points, mais nous n'avons aucune preuve, n'est-ce pas ?

— Pas la moindre, dis-je gaiement. Si tu ne te lèves pas, je vais te sortir du lit. Je veux mon déjeuner.

Sachant que ma menace n'est jamais vaine, Helen dégringole du lit en vitesse.

— Il n'y aurait pas moyen de faire parler Hoffman ? demande-t-elle en gagnant la salle de bains.

— J'y pensais justement. J'aurais dû lui faire ça à l'influence, hier soir, mais je ne suis jamais en forme quand on me fout un revolver sous le nez. Je ferai une autre tentative après le petit déjeuner.

Nous nous attablons bientôt et c'est au cours du repas que Pete Eagan nous annonce le départ inattendu de Hoffman.

— Il a dû filer pendant la nuit, explique-t-il, en nous servant un énorme plat de jambon grillé et d'œufs. J'ai cru entendre une voiture démarrer. Il est même parti si vite qu'il a oublié de payer sa note.

— Qu'allez-vous faire ? Alerter le shérif ? demande Helen.

Eagan hoche la tête.

— Je ne pense pas. Hoffman est déjà venu ici. Je patienterai un peu. Le commerce n'est pas si facile. Ce n'est jamais bon de mettre le shérif dans le coup.

Il s'en va, l'air soucieux.

— Maintenant nous avons perdu notre chance, fait Helen d'un ton désolé. Nous aurions dû le surveiller.

— N'y pense plus. Nous savons où le trouver. Il n'ira pas loin. Je l'épinglerai à Los Angeles.

Le déjeuner fini, nous nous mettons en route pour le lac Mort, suivant les indications d'Eagan. Nous arrivons au premier poteau indicateur et prenons à gauche. C'est une mauvaise route, la voiture est cahotée pendant quatre ou cinq kilomètres. De part et d'autre du chemin s'étend une épaisse forêt. On arrive enfin à la bifurcation, signalée par Eagan. Devant nous un écriteau assez primitif annonce :

route privée circulation à sens unique sonnez la cloche.

— Tu sonnes ? demande Helen.

— Pour rien au monde. Je ne tiens pas à l'avertir de notre arrivée. Nous avons une chance de découvrir quelque chose.

Nous poursuivons notre voyage. La route est si étroite que les buissons et les broussailles balayent sans cesse les flancs de la voiture. Après un kilomètre et demi, la route s'élargit et, trois kilomètres plus loin, nous apercevons devant nous une étendue d'eau scintillante.

— On dirait que nous y sommes, dis-je en ralentissant. Jetons un coup d'œil sans nous faire voir.

Je range la voiture à l'abri des arbres et nous allons à pied jusqu'au bout de la route. Devant nous s'étale une vaste nappe d'eau, toute brillante dans le soleil matinal. Le lac a, au moins, trois kilomètres de large et, à environ quatre cents mètres de la rive, nous

découvrons une petite île, entourée de sapins.

— Quel endroit délicieux, s'écrie Helen. Une merveille !

— En effet, et aussi imprenable qu'un fort.

Nous observons l'île pendant dix minutes, peut-être, mais sans remarquer le moindre signe de vie. Nous distinguons seulement un petit embarcadère et un bateau équipé d'un moteur.

— C'est bien abrité également, dis-je en allumant une cigarette.

— Voyons s'il y a une barque de ce côté de l'eau...

Nous trouvons le bateau attaché à la jetée. Celui-ci n'a pas de moteur.

— Tu seras obligé de ramer, dit Helen. Un peu d'exercice ne te fera pas de mal après le gigantesque petit déjeuner que tu viens d'avalier.

Résigné, j'enlève mon veston et retrousse mes manches.

— Si nous sonnons, il viendra peut-être nous chercher dans son bateau à moteur, dis-je avec espoir.

— Je croyais que tu voulais le surprendre, fait Helen en montant dans le bateau.

Elle s'installe confortablement et ajoute en désignant les rames :

— Voyons si tu as une chance d'être sélectionné pour les championnats.

Je pousse le bateau vers le large, m'y élance et commence la longue traversée du lac.

— S'il a un fusil et qu'il nous tire dessus-, ce serait charmant. Nous devons faire une belle cible, dis-je en m'arrêtant de ramer, pour m'éponger le visage.

— Délicieux, enchérit Helen d'une voix blanche. Mais ne te fatigue pas à faire de l'humour noir. Cette balade en barque me fait tellement plaisir.

— Je suis heureux que quelqu'un, au moins, en profite.

Je mets plus d'une demi-heure pour atteindre l'île. La sueur ruisselle le long de mon corps. Enfin, l'avant du bateau vient buter contre le débarcadère. Je reste immobile, tout essoufflé, tandis qu'Helen attache la barque.

— Ce qui me ravit, dis-je en descendant, c'est la pensée du retour. Je serai encore obligé de ramer et le soleil sera trois fois plus chaud.

— Ça te fera maigrir, dit Helen sans s'apitoyer.

Un sentier s'amorce au débarcadère et se perd dans le taillis. Nous le suivons sur une cinquantaine de mètres et arrivons à une clairière. Devant nous surgit une maisonnette de bois, flanquée de communs mal entretenus. Sous la large véranda, sont disposées des chaises longues et une table rustique. La bâtisse semble très primitive et peu confortable.

— C'est déjà bien qu'il n'y ait pas de chien méchant, dit Helen. Je redoutais le pire.

— Ils n'ont pas besoin de chien. Ils ont des serpents à lunettes, tu sais bien ?

J'observe la baraque. Les fenêtres et la porte d'entrée sont ouvertes et une radio déverse de la musique de swing.

— Pour un élevage de visons, je trouve que ça manque singulièrement de visons. Enfin, on dirait qu'il y a du monde à la maison. Allons-y toujours.

Tandis que nous gravissons les marches de la véranda, une jeune femme apparaît sur le seuil. Pete et Mossy Phillips m'avaient prévenu de l'extraordinaire ressemblance existant entre les deux femmes. Celle qui s'avance vers nous est l'exacte réplique de Susan, mais il y a malgré tout de légères différences. Elle a un visage plus plein, et ses dents sont légèrement plus saillantes, ce qui lui donne une expression boudeuse. Ses cheveux soyeux sont bruns, et j'ai l'impression qu'elle est un peu plus forte que sa sœur, son teint est très hâlé. Elle porte un soutien-gorge rouge et un short blanc défraîchi. Ce que je peux apercevoir de son corps – en tout bien tout honneur – est couleur de bronze.

Elle regarde Helen, puis moi.

— D'où sortez-vous donc ? demande-t-elle en souriant. Vous

n'allez pas me dire que vous avez ramé par cette chaleur ?

— Mais si, dis-je, en m'épongeant la figure. Ça n'a d'ailleurs pas été tout seul. J'espère que vous nous excuserez d'arriver comme ça, à l'improviste. Nous sommes descendus au Springville Hôtel et Pete Eagan nous a parlé de vos visons. Ma femme a envie depuis toujours d'un manteau de vison, c'est sa grande folie. Alors j'ai pensé lui montrer des visons vivants, dans l'espoir qu'elle renoncerait à me harceler pour ce manteau. Vous voulez bien lui en faire voir quelques-uns ?

Corrine Bonn s'avance vers la véranda. A ma grande surprise, elle semble sincèrement ravie de nous voir.

— Vous avez traversé la moitié du lac à la rame pour voir nos visons ? Mais c'est épouvantable ! Ces petits monstres sont morts, il y a une éternité.

— Morts ? Eagan nous avait dit...

— Jack était tellement furieux qu'il ne s'en est vanté à personne. Ça été entièrement de sa faute, s'ils sont morts. Asseyez-vous. Vous devez avoir soif. Aimeriez-vous du café glacé ?

— Ce serait merveilleux, dit Helen. Nous ne vous dérangeons vraiment pas trop ?

— Je vous assure que non. Si vous habitiez ici sans jamais voir âme qui vive pendant des mois, vous ne parleriez pas de dérangement. J'en ai pour une minute.

Elle disparaît à l'intérieur de la maisonnette.

Je chuchote à l'oreille d'Helen :

— Ce coup-ci, j'abandonne ! On a beau faire, on se casse toujours le nez. Comment tu la trouves ?

Helen hausse les épaules :

— Elle a l'air très bien. Elle est contente de nous voir, et ça, c'est une surprise.

— Où est Bonn ? Ça serait le comble qu'il soit content de nous voir, lui aussi !

Corinne Bonn revient, portant sur un plateau, trois grands verres

de café glacé.

— Peut-être ferions-nous mieux de nous présenter. Voici ma femme, Helen. Je m'appelle Steve Harmas. Nous sommes en vacances et c'est la première fois que nous venons à Springville.

— Je m'appelle Corrine Bonn. Mon mari est quelque part, par là. Il attrape des serpents, je pense.

— Des serpents ? fait Helen. Mais oui, bien sûr. Vous ne pouvez être que la sœur de Susan Gellert. Figurez-vous que nous avons vu son numéro à Willington pas plus tard qu'hier soir. Quelle extraordinaire coïncidence !

Je lance un regard rapide à Corrine pour voir sa réaction, mais son visage ne trahit qu'un étonnement ravi.

— Vous avez vraiment vu Susie ? Pour une coïncidence, c'est une coïncidence. J'étais moi-même comédienne avant mon mariage. Je me dis, des fois, que je devrais me faire examiner par un psychiatre – quand je pense que j'ai abandonné le théâtre pour venir m'enterrer ici. Comment avez-vous trouvé le numéro de Susie ?

— Un peu violent. Ce cobra m'a donné des frissons.

Corrine éclate de rire.

— Bellarius ? Il ne ferait pas de mal à une mouche. Jack l'a rendu inoffensif avant de le donner à Susie, et le plus drôle, c'est qu'elle le croit dangereux.

— Eh bien ! le directeur de théâtre lui-même en est persuadé. Il l'a fait examiner par un spécialiste.

— Je sais. C'est encore Jack qui a arrangé ça. Susie prend les choses beaucoup trop au sérieux. Elle pense qu'elle volerait le public, si son serpent n'était pas venimeux, alors nous avons décidé de prendre les mesures indispensables à son insu. D'ailleurs, si Jack n'avait pas fait le nécessaire, cette petite écervelée serait morte depuis longtemps. Peut-être n'aurais-je pas dû vous le dire ? C'est un secret professionnel. Si jamais vous la revoyez, ne lui en parlez pas, pour l'amour du ciel.

Je promets en riant :

— Nous ne lui dirons rien.

— C'est stupéfiant ce que vous lui ressemblez, déclare Helen en dévisageant Corrine.

— Tout le monde en fait la remarque lorsque nous paraissions ensemble. Avant mon mariage, nous avons même monté un très bon numéro. J'essaie de convaincre Jack d'abandonner cette île et de retourner à la civilisation. Susan et moi, nous pourrions faire équipe à nouveau. Il serait temps qu'elle abandonne ce serpent de pacotille. Elle n'arrivera jamais à rien avec lui. Mais j'ai beau faire, elle ne se décourage pas. Pauvre gosse, elle espère aller à New York.

Elle regarde la clairière.

— Tiens, voici Jack.

Nous nous retournons vivement. Un homme petit, au corps épais, remonte le sentier. Il est vêtu d'un tricot blanc sale et d'un pantalon de toile dont le bas est rentré dans de hautes bottes. Sur l'épaule il porte un sac. On ne lui donne pas plus de trente-trois ou trente-quatre ans, malgré sa calvitie naissante. Sa figure ronde et charnue est hâlée, et ses petits yeux enfoncés sont froids et indéchiffrables, comme des cailloux. Il gravit les marches et s'immobilise pour nous regarder.

— Jack, voici M. et M^{me} Harmas. Ils sont venus ici pour voir nos visons. Pete Eagan leur en a parlé.

Les petits yeux froids nous jaugent.

— Vous arrivez trop tard, dit-il. (Sa voix est d'une douceur inattendue.) Ils sont tous morts. Vous êtes venus à la rame ?

— Oui. J'ai d'abord pensé à sonner la cloche, mais je ne voulais pas vous déranger.

Il hoche la tête. Son visage est totalement dépourvu d'expression. Il est impossible de deviner ce qui se passe dans sa tête, et pourtant il y a quelque chose d'inquiétant dans son attitude et dans ses manières.

— Corrine vous fera faire le tour du propriétaire, dit-il en reprenant le sac qu'il avait laissé tomber sur le plancher. Je traverse avec le bateau à moteur, dans un quart d'heure. Je vous emmènerai si vous voulez.

Il se dirige vers la porte de la maisonnette, lorsque Corrine intervient :

— Mais, Jack, ils viennent à peine d'arriver ! J'ai pensé que ce serait agréable de les avoir pour déjeuner.

Il s'arrête pour la regarder. Juste un instant les yeux vides s'animent, une flamme jaunâtre s'y allume :

— Je les emmène dans un quart d'heure, dit-il, avant de disparaître dans la maison.

Un silence gêné s'établit. Enfin Corrine éclate d'un rire embarrassé.

— Il faut que vous excusiez Jack. Il n'aime pas les visites. Je crois que d'avoir vécu seul si longtemps, il a oublié les bonnes manières !

— Il n'y a pas de mal, dit Helen. Steve sera ravi de rentrer en bateau à moteur. L'idée de ramer encore en plein soleil ne l'emballait pas du tout.

— Eh bien ! venez toujours visiter l'île. Il n'y a pas grand-chose à voir, mais ça vous paraîtra peut-être intéressant.

Nous la suivons sous un soleil brûlant. Corrine avait raison. Il n'y a pas grand-chose à voir. L'île est bien plus petite que je ne l'avais cru. Derrière la maison, nous découvrons quinze ou seize cages métalliques. Ça me paraît insuffisant pour faire l'élevage des visons sur une échelle rentable. Les cages sont vides, et Corrine fait une remarque ironique sur cette ferraille encombrante et inutile.

— Jack gagne assez d'argent avec ses serpents. Je ne pense pas qu'il voudra se compliquer l'existence en remontant un nouvel élevage.

Je songe que cet élevage n'avait peut-être servi que de paravent, et je me demande quelle est l'opinion d'Helen à ce sujet.

Nous flânon près du bateau à moteur. Bonn nous rejoint enfin et monte dans le bateau sans un mot.

— Eh bien ! au revoir, dit Corrine. Je suis désolée de vous voir partir si vite ! Faites-nous signe quand vous reviendrez dans le coin.

Helen lui serre la main. Quant à moi, je sors mon étui à cigarettes et le tends à Corrine.

— Oh ! merci, dit-elle en faisant mine d'en choisir une.

Je lâche un peu l'étui pour l'obliger à le prendre dans sa main.

— Excusez-moi, dis-je. Vous y arrivez quand même ?

— C'était de ma faute, répond-elle en souriant.

Elle prend une cigarette, ferme l'étui et me le rend.

Au moins nous n'avons pas perdu complètement notre temps. J'ai ses empreintes, maintenant.

Comme je m'apprête à monter dans le bateau, un bruit me fait sursauter. C'est un hurlement étouffé qui vient de la maisonnette, et que la brise nous apporte.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je vivement.

Je m'aperçois que Bonn, déjà installé dans le bateau, s'est également redressé et qu'il me regarde avec un petit sourire crispé. Je me tourne vivement vers Corrine. Elle sourit.

Ça vous a fait peur ? C'est mon perroquet ! J'ai oublié de vous le montrer. Il sème la panique la nuit. On dirait qu'on assassine quelqu'un, n'est-ce pas ?

— En effet, dis-je en frissonnant.

— Montez, commande Bonn.

Sa voix est âpre.

Il met le moteur en marche en deux saccades brutales.

A peine Helen et moi sommes-nous à bord qu'il prend de la vitesse.

— Vous habitez vraiment dans un endroit charmant, dis-je à Bonn.

Il ne me regarde même pas. Mais je poursuis :

— Un peu solitaire pour votre femme, peut-être.

Pour toute réponse, il ouvre l'échappement en grand, et le bruit du moteur rend toute conversation impossible.

Le bateau fend l'eau, laissant derrière lui un large sillage. En

moins de dix minutes, nous atteignons la jetée. Pendant la traversée, Bonn a regardé droit devant lui, comme si nous n'existions pas.

Il coupe les gaz à quelques mètres de la rive et laisse le bateau s'approcher en perte de vitesse.

— Je remonte plus haut sur le lac. Descendez ici, fait-il.

Nous obéissons.

— Si jamais vous revenez, sonnez la cloche. Elle est là pour ça. Nous avons pas mal de braconniers dans le coin, et moi, je tire d'abord et je m'excuse après. Tâchez de ne pas l'oublier !

Sans me laisser le temps de répondre, il met les gaz et le bateau s'éloigne de la berge à vive allure.

Nous le suivons des yeux. Bonn ne se retourne pas une seule fois. Je remarque :

— Il n'est pas précisément affectueux !

— Quel horrible type ! Il me donne la chair de poule ! s'exclame Helen.

Nous revenons lentement vers la voiture.

— J'ai les empreintes de la femme, dis-je, en réinstallant au volant. (Je sors de ma poche l'étui à cigarettes.) Si tu me prêtes ton poudrier, je pourrai les comparer tout de suite.

Je m'affaire avec la poudre une bonne minute, examine attentivement les empreintes que Corrine a laissées sur la surface lisse de l'étui, et arrive à la conclusion que les empreintes qui figurent sur les polices d'assurance ne sont pas les siennes.

— Ça la met hors de cause, dis-je en montrant l'empreinte à Helen. Nous ne sommes pas plus avancés qu'au début de cette escapade.

J'allume une cigarette et reprends :

— Tu crois que c'était vraiment le cri d'un perroquet ?

— Je ne sais pas. Mais ça m'a donné un choc. Elle aurait dû nous le montrer. C'est drôle qu'elle nous ait fait visiter l'île, et qu'elle ait oublié de nous inviter dans sa maison.

— Il y a des gens qui ne sont pas très fiers de montrer leur intérieur. J'avoue que si j'avais vu ce perroquet, j'aurais été plus rassuré. Un instant, j'ai cru que c'était un hurlement de femme.

Je mets le moteur en marche et, comme Helen s'installe à côté de moi, je lui dis :

— Si seulement j'avais une empreinte digitale de Bonn. Hoffman a raison. Il a une tête à avoir fait de la taule, mais je le crois trop malin pour tomber dans un panneau. J'ai été même surpris que Corrine nous ait crus.

— C'est peut-être exprès qu'elle a laissé ses empreintes, dit pensivement Helen, tandis que nous roulons lentement sur la route étroite. A bien y réfléchir, Steve, nous sommes parvenus dans l'île sans encombre, n'est-ce pas ? Si Bonn se méfie des visiteurs, pourquoi ce bateau attendait-il là, de façon si opportune ? Bonn a un canot à moteur à sa disposition, c'est donc pour le moins étrange qu'il en mette un autre sur la rive opposée.

— Tu m'as l'air de couper les cheveux en quatre. Pourquoi veux-tu qu'ils cherchent à nous laisser des empreintes ?

— Maintenant que nous les avons, ces empreintes, nous ne sommes guère plus avancés ! Nous sommes là à nous demander si nous n'avons pas été victimes de notre imagination. Au fond, s'ils ont monté une combine irrégulière, ils veulent seulement nous convaincre que nous faisons fausse route.

— Oui, c'est bien possible...

— J'ai l'impression que leur combinaison pourrait être comparée à un tour de prestidigitateur. Rien dans les mains, rien dans les poches, passez muscade, et voilà l'as qui sort. J'ai idée qu'on nous a fait voir ce qu'on a voulu et rien de plus. Il serait temps de réagir, Steve, si nous voulons découvrir quelque chose avant la mort de la fille.

Je lui lance un regard pénétrant.

— Tu crois qu'ils veulent l'assassiner ?

— Ce bonhomme m'a donné la chair de poule. Il est capable de tout. Je pense que la fille au serpent court un grand danger. Tout le monde a été trop zélé, trop pressé de reconnaître que nous sommes à l'abri de toute revendication injustifiée, les gens se sont montrés trop

candides et trop contents de nous voir, pour mon goût. Je ne peux pas oublier qu'il y a un million de dollars à la clef qui iront à celui qui aura imaginé un moyen insolite de tuer cette fille. Je pense toujours à Bonn et à ses yeux de brute. Il a une tête d'assassin, Steve.

— Il n'a pas l'air commode, c'est d'accord, dis-je pensivement. Mais nous n'avons aucune espèce de preuve. Je ne dis pas que tu n'aies pas raison...

Nous discutons encore en arrivant à l'hôtel.

— Je crois qu'il vaudrait mieux faire nos bagages et rentrer tout droit à Los Angeles, dis-je en descendant de la voiture. Puisqu'il m'est impossible de mettre la main sur Hoffman, il faut que j'aille rendre compte de l'affaire à Maddux et lui demander son avis.

— Moi, je reste ici. Allons, ne fais pas d'histoires, chéri. Je trouve que l'un de nous devrait rester sur les lieux et surveiller l'île. J'ai l'impression que quelque chose d'important se prépare.

— Voyons, Helen, dis-je soudain inquiet, tu ne crois pas que je vais te laisser seule ici ! Ce type est dangereux ! D'ailleurs, je ne veux pas en entendre parler. Tu vas rentrer à Los Angeles et moi, je resterai ici.

— Je t'en prie, ne sois pas absurde. Je suis incapable de retrouver Hoffman, tu le sais bien. Je ne risque absolument rien. Bonn ne me verra même pas. Je resterai de ce côté-ci du lac et je regarderai l'île avec des jumelles.

Pete Eagan descend les marches en courant.

— On vous a téléphoné, un certain M. Fanshaw. Il vous demande de le rappeler tout de suite, il dit que c'est urgent.

— Merci. Qu'est-ce qui lui prend tout à coup ? Je crois qu'il vaut mieux que j'aille voir de quoi il s'agit.

Il me faut quelques minutes pour obtenir le bureau de Fanshaw.

— C'est vous, Harmas ? hurle-t-il, la voix surexcitée. Rentrez immédiatement. Maddux veut que vous abandonniez l'affaire Gellert pour travailler avec moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? De toute façon, je rentre.

— Joyce Sherman, la vedette de cinéma, a été enlevée et vous devez représenter la compagnie. Ordre de Maddux.

— Qu'est-ce que ça peut nous fiche qu'elle ait été enlevée ? dis-je bêtement. (Puis je me souviens que Goodyear a placé récemment une police tous risques. Il m'en avait parlé lui-même.) Vous voulez dire que nous sommes responsables ?

Fanshaw pousse un grognement exaspéré :

— Vous parlez ! Elle est assurée par nous contre les enlèvements. Si nous ne la retrouvons pas rapidement, nous prenons une culotte d'un demi-million de dollars. Rentrez au trot, et mettez-vous au travail.

CHAPITRE VI

I

L'ascension de Joyce Sherman s'était faite à la vitesse d'un météore. Trois ans auparavant, disait la légende, elle était employée à la réception d'un petit hôtel très luxueux de San Bernardino. Perry Rice, un prospecteur de talents pour le compte des Pacific Pictures, l'avait remarquée au cours d'un séjour à l'hôtel. Un coup de veine pour Rice ! Il était à la veille de se faire renvoyer pour incompétence, devait de l'argent partout, et ses perspectives, avant sa rencontre avec Joyce Sherman, étaient aussi désolées que le vent de Sibérie.

Incompétent on non, Rice comprit que Joyce avait l'étoffe d'une star. Il la persuada de signer un contrat qui assurait à lui, Rice, tous les droits sur ses futurs engagements. Il persuada aussi les Pacific Pictures de lui faire faire des essais, dont elle se sortit très brillamment. On lui donna le second rôle féminin dans un bon film d'épouvante, et, avec l'aide d'un metteur en scène intelligent, elle réussit à éclipser complètement la vedette. Howard Llyod, le directeur des Pacific Pictures, lui offrit immédiatement un contrat de vedette : un film par an, à cinquante mille dollars chacun.

Le matin même, Perry Rice abandonna son emploi de prospecteur de talents et rendit visite à Llyod, en sa qualité d'agent et manager de Joyce Sherman. Lloyd écumait.

Une longue et dure bataille financière s'engagea derrière les portes fermées. Mais fort de son contrat, Rice sortit vainqueur de la bagarre et repartit avec un nouveau contrat, dont on parle encore à Hollywood avec des sanglots dans la voix. Du jour au lendemain, Joyce Sherman devint une des stars les mieux payées du monde, et une semaine plus tard, pour s'assurer mieux encore l'exclusivité de ses charmes, Rice l'épousait.

Excellente comédienne, Joyce avait également un physique de star. Ses cheveux d'un rouge éclatant (teints) et ses yeux en amande (allongés, dit-on, chirurgicalement) plaisaient également aux hommes et aux femmes, et sa silhouette était aussi sensationnelle que séduisante.

Joyce gagna une fortune pour elle, pour son mari et aussi pour les Pacific Pictures. Je pouvais donc très bien comprendre l'émoi de la

gent cinématographique à l'annonce de son enlèvement.

En arrivant au bureau de Fanshaw, j'y trouve, à mon grand étonnement, Maddux et Goodyear. Celui-ci a l'air pâle et défait.

Maddux rugit comme un taureau furieux en m'apercevant :

— Où diable étiez-vous ? Je vous attends depuis une heure !

— Eh bien ! me voici, dis-je en me laissant tomber dans un fauteuil. J'ai fait aussi vite que possible. Qu'est-ce qui se trafique ?

Je fais un clin d'œil à Fanshaw et salue Goodyear d'un signe de tête.

— Qu'est-ce qui se trafique ? hurle Maddux en assenant un coup de poing sur le bureau : rien du tout ! Nous avons simplement vendu une police à cette maudite bonne femme, garantissant la rançon, si jamais elle venait à être kidnappée, et la garce se fait enlever trois semaines après ! C'est tout !

— Vous étiez content, pourtant, lorsque j'ai ramené la police, dit Goodyear d'un ton las. Comment aurais-je pu me douter...

— Silence ! braille Maddux. Vous avez fait assez de dégâts comme ça !

— Voyons, ne nous emballons pas, intervient Fanshaw avec ardeur. Faut être juste, que diable ! C'est le travail d'Alan de placer des polices, et s'il n'en plaçait pas, il serait licencié. Vous n'avez pas le droit de lui parler ainsi, et vous le savez !

Maddux ouvre et referme la bouche, jette un regard flamboyant à Fanshaw, puis reprend plus doucement :

— Ouais, vous avez peut-être raison. N'en parlons plus. Je crois que je me suis un peu énervé. Je suis désolé.

— Oh ! ça va bien, dit Goodyear.

Mais il n'a pas l'air soulagé.

J'interviens à mon tour :

— Et si vous me mettiez au courant ? Ce kidnapping a eu lieu quand ?

— Avant-hier soir. On vient seulement de découvrir la police d'assurance et, pour le moment, on ne parle pas de l'enlèvement aux studios. Elle est sortie après le dîner, seule, en voiture, sans dire à personne où elle allait. A deux heures du matin, Rice s'est inquiété, ou, du moins, le prétend-il. Je ne puis croire qu'un voyou de son espèce ait de l'affection pour qui que ce soit. Enfin, d'après lui, il a téléphoné chez ses divers amis et au studio, mais personne n'avait vu Joyce. Un peu plus tard, la police était prévenue que la voiture de Miss Sherman venait d'être découverte dans Foothill Boulevard. Collée au pare-brise, il y avait une enveloppe adressée à Rice. Lui et les policiers se sont rendus sur les lieux. La lettre précisait que Miss Sherman avait été kidnappée et que la rançon serait demandée aujourd'hui.

— Elle l'a été ?

— Non. Il n'en reste pas moins que nous serons obligés de verser un demi-million, à moins que Miss Sherman ne soit retrouvée avant la remise de la rançon.

Maddux grogna, mais personne ne lui prête attention.

Je demande :

— On a des soupçons ?

— Pas le moindre. La police fédérale est sur l'affaire officieusement. Rice ne veut pas laisser agir les policiers. Il déclare qu'il veut récupérer sa femme vivante, et qu'il ne faut rien entreprendre tant qu'elle n'est pas revenue. C'est assez, compréhensible. Dans leur lettre, les kidnappers le sommaient de tenir la police en dehors de l'affaire, à défaut de quoi Miss Sherman subirait les pires sévices. Voilà où en sont les choses pour le moment, et les perspectives ne sont pas trop bonnes pour nous, et moins encore pour Miss Sherman.

Maddux, qui avait cherché en vain à placer un mot pendant le discours de Fanshaw, se met à aboyer :

— Vous allez filer immédiatement chez les Sherman. Vous nous représenterez et vous allez collaborer avec la police. J'ai obtenu pour vous toutes les facilités. Si la responsabilité de la rançon nous incombe, nous avons aussi le droit de participer à l'enquête.

— Okay, dis-je. Une chose seulement : pourquoi avez-vous traité Rice de voyou ? Est-ce qu'il le mérite ?

Fanshaw fait la grimace.

— Voyou n'est peut-être pas le mot. Canaille serait plus exact. Il a une sale réputation à Hollywood. Il n'est jamais resté dans un boulot plus de trois mois. De plus, c'est un coureur de jupons. Il a été compromis dans plusieurs scandales, qu'il s'est débrouillé pour faire étouffer tant bien que mal. Pour l'instant, il se fait entretenir par sa femme, sans vergogne, et, en raison du contrat qu'elle lui a signé, elle est dans l'impossibilité de se débarrasser de lui. Le bruit court qu'ils se battent comme des chiffonniers, on dit même qu'elle s'est mise à boire de désespoir. Attendez de connaître Rice. Il suffit de le voir pour comprendre.

Je me tourne vers Goodyear :

— C'est Rice qui a eu l'idée de contracter cette police ?

Goodyear secoue la tête :

— Pas du, tout. En fait, Miss Sherman ne voulait à aucun prix qu'il soit mis au courant. Il n'y a eu aucune publicité lors de la signature. Joyce Sherman a été catégorique : Rice ne devait pas connaître l'existence du document.

— Il l'a peut-être découvert entre-temps ?

— Je me demande comment il aurait fait... La police en question a été signée chez l'avocat de Miss Sherman, qui l'a gardée par-devers lui. C'est lui, d'ailleurs, qui a exigé l'application des clauses, quand il a appris qu'elle avait été enlevée.

— Qui est cet avocat ?

— Léo Simon. Il est très bien. T'as qu'à demander à Fanshaw.

— Ouais ; c'est un des meilleurs avocats du coin. Rice ignorait tout de la police. Mais maintenant qu'il connaît son existence, il nous harcèle.

— Eh bien ! parfait, dis-je en repoussant mon siège. Je vais y aller.

— Restez en contact avec moi, dit Maddux. Il faut que j'aille à San Francisco. S'il y a du nouveau, je reviendrai.

— Vous voulez que je vous rende compte de l'affaire Gellert,

pendant que vous êtes là ?

Il consulte sa montre :

— Non, à moins que ce ne soit urgent. J'ai un avion à prendre. Pour le moment, ce qui nous intéresse, c'est le kidnapping. Nous examinerons l'affaire Gellert quand on nous aura réclamé de l'argent, si tant est que ça se produit.

— Comme vous voudrez.

Je quitte le bureau avec Goodyear. Il me dit :

— Tu parles d'une veine ! Fallait que ça m'arrive.

— De quoi t'inquiètes-tu ? Tu n'as rien à te reprocher. Maddux gueule, mais c'est pour la forme. Ce sont les aléas du métier, tu le sais bien.

— Évidemment, fait-il d'un air abattu. Mais voilà deux de mes affaires qui tournent mal, il y a de quoi être déprimé. As-tu découvert quelque chose concernant Miss Gellert ?

Je hoche la tête :

— Rien de solide. Tu savais qu'elle avait une sœur jumelle ?

— Non. Quel rapport ?

— Je n'en sais rien. Sa sœur est mariée à un certain Jack Bonn. Il m'a eu l'air d'un salaud.

Goodyear fait claquer ses doigts d'un geste impatient.

— J'y suis pour rien, moi !

Je lui souris.

— Ne te fais pas de bile, Alan. Je connais maintenant Susan Gellert et Denny, et si j'avais été à ta place, j'aurais établi la police, comme toi. Ils sont gentils, tous les deux.

— Je savais que tu me donnerais raison.

Sa figure pâle s'éclaire.

— C'est un couple sympathique. Je serais content s'ils

réussissaient.

— Tu as vu leur numéro ?

— Je voulais y aller, mais je suis arrivé trop tard. C'était bien ?

— C'est sensationnel, pour un certain public. Mais, pour New York, ça ne vaut rien. Elle se dandine toute nue avec un serpent.

— Denny compte faire un boum à New York.

— Oui, c'est ce qu'il espère, mais je ne pense pas qu'ils aient une chance !

— Paraît qu'Helen travaille avec toi ?

— C'est exact. Faut pas que le fric sorte de la famille. Elle a obtenu un job d'Andrews. Je l'ai laissée à Springville, où habitent les Bonn. Elle les garde à l'œil.

— Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, Bonn ?

— Je voudrais bien le savoir. Helen pense qu'il est dans la combine jusqu'au cou. Intuition féminine, comme on dit... Elle a l'impression qu'il y a quelque chose qui se trame...

— L'ennui, avec Helen, c'est qu'elle en a trop, d'intuition, dit-il en riant. Eh bien ! je ferais mieux de me remettre au travail.

J'ai soudain une idée :

— Tu ne connaîtrais pas un nommé Bernard Hoffman, par hasard ?

— J'en ai entendu parler, mais je ne le connais pas. Pourquoi ?

— Il travaille sur l'affaire Gellert. Je l'ai cuisiné, mais il a refusé de me dire pour qui il travaillait. Qu'est-ce que tu sais sur son compte ?

— Je sais qu'il est détective privé, c'est tout... et pas particulièrement honnête. Tu dis qu'il travaille sur l'affaire Gellert ? Tu en es sûr ?

— Je sais qu'il s'intéresse aux polices d'assurances. Il a pénétré par effraction dans le bureau de Denny, l'autre nuit, et il a examiné les documents.

— Pourquoi ?

— Ça me dépasse. Il n'a pas voulu le dire. Quand j'aurai le temps, j'essaierai de tirer quelque chose de lui. Il finira, peut-être, par se mettre à table.

Goodyear consulte sa montre-bracelet.

— Faut que je file. Je serai en retard à mon rendez-vous. Si tu arrives à extorquer un tuyau à Hoffman, fais-le-moi savoir, tu veux ?

— Entendu. Où se trouve la maison de Miss Sherman ?

— Dans Beverley Glen Boulevard. C'est une grande maison avec un toit rouge. Tu ne peux pas te tromper.

— Merci. Alors, à bientôt.

Je le quitte, extirpe ma voiture du parc de stationnement et me mets en route pour le Beverley Glen Boulevard.

II

Je suis la longue route sinueuse qui mène à la résidence Sherman. La maison est bien telle que je l'avais imaginée. Elle comporte toutes les fioritures habituelles, exigées par les stars de cinéma soucieuses d'accumuler les signes extérieurs de leur succès et de leur standing financier.

Je reconnais l'inévitable piscine illuminée, les vastes jardins soigneusement entretenus, la grande véranda, les chaises longues, les hamacs et les parasols multicolores. La grande maison, à la longue façade, comporte au moins une vingtaine de chambres à coucher.

La police garde la grille principale. Je montre ma carte et on me laisse entrer. D'autres agents sont postés devant la porte de la maison – des hommes désœuvrés et un peu dépaysés dans ce décor somptueux.

Un maître d'hôtel, au visage blafard, m'introduit dans un salon, où trois hommes et une jeune fille discutent à voix basse, debout devant la baie vitrée. L'un des hommes s'avance à ma rencontre. Il est grand, dégingandé, avec une figure mince, hâlée, un menton aigu, une fine moustache, des yeux clairs et insolents. Il porte une chemise de soie jaune, ouverte, un pantalon de whipcord vert bouteille et des chaussures de cuir brun. Son poignet mince et velu s'orne d'un bracelet d'or. Il n'a pas besoin de se présenter. Je reconnais Perry Rice. J'ai vu des photos plusieurs fois, où il figurait aux côtés de Joyce Sherman. Sa physionomie me plaît beaucoup moins au naturel que dans les journaux. Je lui dis :

— Je m'appelle Harmas, et je représente la National Fidelity. Je viens de la part de Maddux, le chef du contentieux.

— Vous avez mis du temps, dit Rice d'une voix traînante. Nous n'espérions plus vous voir. Eh bien, puisque vous êtes enfin arrivé, autant que vous fassiez connaissance avec les autres. Miss Myra Lantis, la secrétaire de ma femme...

Il désigne une jeune fille qui se retourne et me dévisage d'un air indifférent. Elle est petite et très brune. Ses yeux sont sombres, largement fendus et brillants. Elle a un joli corps, un peu potelé, et

porte une robe de toile blanche, fraîche et élégante. Un gardénia, piqué dans ses cheveux, complète sa toilette. Je marmonne les salutations d'usage, mais elle ne prend pas la peine de me répondre.

— M. Howard Lloyd, continue Rice, en désignant un homme de grande taille, aux cheveux blancs, qui s'avance pour me serrer la main.

Je le regarde avec intérêt. Son nom est aussi connu que celui de Sam Goldwyn. C'est le directeur des Pacific Pictures, et, paraît-il, l'un des hommes les plus riches du monde. Il est pâle et semble fatigué. Ses yeux, profondément enfoncés, scrutent mon visage avec une intensité gênante.

— Heureux de vous voir, monsieur Harmas, dit-il d'une voix lente et profonde. On dirait que votre compagnie a fait, pour une fois, une mauvaise affaire ?

— Oui. Mais ce sont les risques du métier.

— Et voici M. Micklin, du Bureau fédéral, ajoute Rice en désignant un personnage courtaud qui lève le menton, mais ne me tend pas la main.

Je demande :

— Il y a du nouveau ?

— Non. Nous pensons recevoir les instructions pour la rançon d'un moment à l'autre. En attendant, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

— Puisque votre compagnie s'est engagée à verser la somme, dit Rice en prenant une cigarette dans un étui d'or, peut-être pourriez-vous me dire combien de temps il lui faudra pour réaliser l'argent ?

— Cela dépend du montant. Les kidnappers, généralement, exigent d'être payés en petites coupures, et ils laissent un délai.

Il alluma sa cigarette en me toisant de ses yeux pâles.

— Je vois. Pendant ce temps la pauvre Joyce restera entre leurs mains. Plus tôt vous réunirez une somme importante, et mieux ça vaudra.

— Vous avez une idée du montant de la rançon ?

Il me jette un regard brûlant :

— Comment voulez-vous que j'aie une idée ?

— Après tout, vous avez peut-être le don de double vue.

Myra Lantis, qui nous écoute, laisse entendre un petit gloussement discret qui met Rice hors de lui.

— J'ai bonne envie de vous casser la figure, me dit-il.

Sa voix traînante a viré au grognement.

Je souris :

— Ce serait fâcheux, car je vous rendrais la pareille.

— Ne perdons pas notre temps, intervient Lloyd avec impatience. Nous estimons, monsieur Harmas, qu'il vaudrait mieux, à tous points de vue, que vous ayez la somme prête dès que les instructions nous seront données.

— Tiens ? Vous êtes vraiment très prévoyants. Ainsi, vous avez décidé de payer ?

— Évidemment, nous allons payer, fait Rice avec colère. Je veux qu'on me rende ma femme.

Je regarde Micklin.

— Et vous ? Vous êtes d'accord pour qu'on paye la rançon ?

Il hausse les épaules :

— J'aimerais mieux retrouver Miss Sherman avant, mais je n'ai pas de pouvoirs officiels, je n'ai pas voix au chapitre.

— Les kidnappers ont spécifié que la police ne doit pas intervenir, dit Lloyd. M. Micklin n'est ici qu'en qualité d'observateur. Quand l'argent sera versé et Miss Sherman revenue, il pourra prendre l'affaire en main.

— Ce sera, sans doute, un peu tard. Qu'est-ce qui vous fait croire, d'abord, que Miss Sherman vous sera rendue ?

— Je passe mon temps à le leur dire, remarque Micklin. Mais ils ne veulent rien entendre.

— Elle nous sera rendue, ça ne fait pas de doute, dit

Rice en écrasant le mégot de sa cigarette et en en allumant immédiatement une autre. Pourquoi pas ? Les kidnappers n'auront plus besoin d'elle, une fois qu'ils auront l'argent.

Je regarde Micklin qui hoche la tête imperceptiblement. Inutile, en effet, d'expliquer au mari que les kidnappers ont coutume de tuer leur victime pour plus de sûreté.

— Puisque nous payons la rançon, nous avons droit à quelques renseignements, dis-je. Vous ne saviez vraiment pas où se rendait Miss Sherman quand elle est sortie en voiture avant-hier soir ? Je parle pour vous et pour Miss Lantis.

— J'ai répondu à toutes les questions auxquelles j'avais l'intention de répondre, aboie Rice en se détournant. La police m'a assez emmerdé, et je vous fous mon billet que je ne me laisserai pas emmerder davantage.

— Nous ne savons rien à ce sujet, intervient Lloyd. Mais Joyce sortait souvent seule en voiture, après son travail au studio. Ça lui calmait sans doute les nerfs, de rouler la nuit.

— Elle a emporté des bagages ?

Rice se retourne pour me dévisager.

— Vous insinuez, en somme, que ma femme était en train de m'abandonner ?

— Un demi-million de dollars, c'est une somme coquette. Il faut que je sois sûr qu'elle a bien été enlevée.

Rice et Myra Lantis se figent tous les deux. Lloyd fait un geste d'impatience. Micklin, seul, demeure impassible. Rice s'avance d'un pas et me fait face. Ses yeux pâles lancent des éclairs.

— Ce qui veut dire ?

— Je veux m'assurer qu'elle n'est pas partie de son plein gré, en vous laissant la lettre pour vous donner le change, dis-je en soutenant son regard. Je veux m'assurer qu'elle n'a pas été assassinée par un ou plusieurs individus qui avaient eu vent de la police d'assurance et qui, maintenant, essayent de récupérer le demi-million. Miss Sherman n'est pas assurée contre le meurtre : seulement contre le kidnapping. Je

veux également établir que vous ne vous êtes pas mis d'accord, elle et vous, pour gagner sans fatigue un peu d'argent de poche. Voilà ce que je veux dire.

— Ah ! ça...

Rice se contient avec peine. La rage qui faisait briller ses yeux disparaît soudain, il semble avoir compris qu'il s'est fourvoyé dans un terrain très dangereux.

— En d'autres termes, vous et votre compagnie à la gomme, vous allez faire votre possible pour éviter de payer la rançon, dit-il d'une voix mal assurée.

— Oui, en gros, c'est ça, dis-je gaiement. Nous ne payons jamais, à moins d'y être obligés, et rien n'indique que nous le serons. Je voudrais visiter la chambre de Miss Sherman.

— Un instant, coupe Lloyd. Je puis déjà vous rassurer sur un des points que vous avez soulevés. Il est fort peu vraisemblable que Joyce se soit enfuie. Elle est au beau milieu d'un film, et c'est une artiste trop consciencieuse pour abandonner le meilleur rôle de sa carrière. Non, elle n'a pas pu s'enfuir. J'en mettrais ma main au feu.

— Vous risquez de perdre de l'argent, si le film est arrêté ?

— Des milliers de dollars. C'est plus grave que vous ne pouvez l'imaginer. Nous avons déjà dépensé trois quarts de million, et si Joyce n'est pas retrouvée, nous perdons tout. Il faut la retrouver, coûte que coûte !

— Je voudrais visiter la chambre de Miss Sherman.

— Et pourquoi foutre ? insiste Rice.

— Comme nous payons la rançon, je désire qu'on me facilite le travail. Je veux voir sa chambre.

Il hésite, puis hausse les épaules.

— Faites-lui voir la chambre, dit-il à Myra Lantis. Voulez-vous le conduire ?

A la suite de Myra Lantis, je monte au premier et nous longeons un couloir jusqu'à une grande pièce claire, aux murs recouverts de laque verte, aux tentures brunes, aux glaces lumineuses, avec un lit

capitoné brun et vert. Une jolie chambre pour star de cinéma. Je m'y sens un peu perdu. Myra allume les lampes. Je lui demande :

— Elle a emporté des bagages ?

— Non.

Elle fait mine de se retirer, mais je lui barre le passage.

— Vous ne savez pas non plus pourquoi elle est sortie toute seule, ce soir-là ?

Les yeux sombres et brillants rencontrent les miens. Elle s'approche.

— Elle buvait comme un trou. La moitié du temps, elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Ce soir-là, elle était ivre, comme tous les autres soirs. Vous ne voyez pas qu'ils essaient de le cacher ? Elle avait l'habitude de sortir en voiture et de conduire comme une folle. Eux, ils ne s'intéressent qu'au film. Mais elle aurait été mieux à sa place dans une maison de santé.

Je me frotte la nuque et baisse les yeux vers Myra. J'ai idée que je ne me ferais pas griffer la figure si je l'embrassais.

— Voilà donc le secret honteux. Ça dure depuis combien de temps ?

— Depuis des mois. Ce film est peut-être son dernier. La plupart du temps, il faut qu'on la guide sur le plateau.

— Ainsi, le kidnapping est arrivé à point ?

Elle ne répond pas.

— Croyez-vous qu'elle ait été enlevée ?

— Pourquoi pas ? Elle était trop abrutée pour écrire un billet pareil.

— A moins que les apparences ne me trompent, j'ai dans l'idée que vous ne l'aimez pas beaucoup.

— Je l'adore. Tout le monde l'adore.

— Rice compris ?

— Il n'en a pas besoin. Elle lui est attachée par contrat.

— En effet.

Elle s'avance encore et tripote ma cravate. Son visage est maintenant tout près du mien. Je la repousse de quelques centimètres pour m'assurer une sécurité relative. Elle donne une chiquenaude à la cravate et s'éloigne. Son visage est inexpressif, mais il y a dans ses yeux une lueur moqueuse.

— Je savais bien que les détectives entreprenants n'existent que dans les romans ! fait-elle.

Elle passe rapidement devant moi, gagne le couloir et redescend.

J'allume une cigarette parce que j'en ai besoin, et je reste un moment à réfléchir. Puis je ferme la porte et commence à fouiller la chambre méthodiquement, sans savoir au juste ce que je cherche, mais en essayant de me pénétrer de l'atmosphère de la pièce, d'imaginer ce qu'elle était le soir où Joyce Sherman est sortie pour faire, j'en suis sûr, sa dernière randonnée.

Elle a une quantité de vêtements, comme on pouvait s'y attendre. Je découvre également de nombreuses bouteilles de cognac. Elles sont dissimulées derrière des robes, dans le placard à chaussures et sous des piles de lingerie soyeuse : je songe aux écureuils entassant leurs noisettes en prévision des mauvais jours.

Dans un tiroir, je découvre un petit revolver. Il est chargé, mais n'a pas servi, du moins depuis longtemps. Dans le même tiroir, je trouve trois flacons bouchés du parfum « Joie », et cette découverte me laisse rêveur. Je fais sauter le bouchon d'un des flacons et renifle le parfum. Il évoque pour moi, je ne sais trop pourquoi, cette scène dont, tout récemment, j'ai été le témoin : une femme se hâte, dans une ruelle sombre, puis une grosse voiture démarre... C'est complètement absurde, évidemment. La moitié des vedettes d'Hollywood doivent se parfumer à « Joie ». Je remets le bouchon et continue mon exploration. Caché dans un carton à chapeau, je découvre un poignard d'aspect redoutable. Il est en forme de pic à glace, et la pointe en est effilée comme une aiguille. Cette trouvaille, de même que le parfum « Joie », me stimule. Je m'attaque au bureau, qui se trouve près de la baie, donnant sur les jardins. L'un des tiroirs est plein de papiers : lettres, anciens contrats, photos et coupures de presse. Sous un paquet de lettres, je découvre une carte professionnelle un peu sale, aux angles écornés. Je la ramasse ; elle est établie au nom de Bernard

Hoffman.

Tandis que je l'examine, un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Quelque part, en bas, un téléphone se met à sonner.

III

Je suis surpris de trouver de la lumière dans le bureau de Fanshaw. Il est huit heures moins le quart. Je ne croyais pas qu'il travaillait si tard. Au fait, il ne travaille pas. Il lit un roman broché, les pieds posés sur le bureau, une bouteille de scotch à portée de la main et un plein cendrier de mégots devant lui.

— Vous voilà, dit-il en remettant ses pieds à terre. J'ai pensé que je ferais mieux de vous attendre, pour le cas où vous auriez besoin de moi. Est-ce que la rançon a été demandée ?

— Ouais, il y a un peu moins d'une heure, dis-je, attirant un fauteuil. Si vous voulez m'offrir un peu de ce scotch, je lui ferai honneur.

Il verse deux verres et en pousse un vers moi.

— J'ose à peine vous poser la question... Combien ?

— Maddux aura sans doute une attaque. Ils n'essaient même pas de feinter. Je parie qu'ils connaissent le montant de l'assurance. Ils exigent toute la somme. Un demi-million de dollars.

— Crénom ! grogne Fanshaw. Pour quand ?

— Il la leur faut dans quatre jours. Le fric doit être remis en billets de cinq, dix et vingt dollars. Pas de coupures plus importantes.

— Je doute qu'en trois jours nous arrivions à réunir une somme pareille, sans parler de relever les numéros.

— On n'a pas le choix, et je ne vois pas l'utilité de relever les numéros.

— Vous devez avoir raison. Ça s'est fait dans quelles conditions ?

— Par téléphone. J'ai moi-même parlé au type. Il avait l'air mauvais. Dans quatre jours, il téléphonera pour donner les instructions concernant les modalités de paiement. On n'aura pas le temps de lui tendre un piège.

— Eh bien ! c'est rigolo, pas vrai ? dit Fanshaw en bâillant. Maddux ne voudra pas payer, peut-être...

— Il paiera. Rice a téléphoné aux journaux. Il leur a raconté le coup de l'assurance. Nous serons obligés de cracher.

— C'est bon. Autant lui annoncer la nouvelle tout de suite. Ça va être un boulot de réunir ces billets. Rien au-dessus de vingt dollars ?

— C'est ça. Le mec semble connaître la musique.

Je bois une gorgée et reprends :

— Vous saviez que Miss Sherman se saoulait ?

— Non.

— D'après ce que j'ai entendu, c'est peut-être le dernier film qu'elle tournait. Sa secrétaire m'a dit qu'on était obligé de l'amener sur le plateau.

Fanshaw fixe sur moi un regard pensif.

— J'ai entendu des ragots, bien sûr, mais je ne pensais pas qu'elle en était là. Comment avez-vous trouvé Rice ?

— Adorable. Nous nous sommes très bien entendus. Il a proposé de me casser la gueule.

— Vous vous êtes fait une opinion ?

— Oui, la plus évidente. Une star bien payée boit tellement qu'elle va perdre son standing. Son mari décide d'en tirer profit avant qu'il soit trop tard. Il s'arrange pour qu'elle soit enlevée et empoche la rançon.

Fanshaw acquiesce.

— Ouais, ça se pourrait. L'ennui, c'est qu'il ne connaissait pas l'existence de la police d'assurance.

— Ce n'est pas prouvé. Elle a pu lui en parler. Ça me paraît même vraisemblable.

— Alors, que faisons-nous ?

— Rien, tant que nous n'avons pas payé. Ensuite il nous faudra

surveiller Rice. Si c'est lui qui a palpé, nous finirons par le coincer, à condition d'être patients.

— Et Joyce Sherman ?

— Je crains qu'elle ne revienne pas !

— Moi aussi. Eh bien ! il est temps que j'appelle Maddux. Je lui communiquerai vos déductions.

— Il en sera ravi. Une théorie comme ça, il n'a pas besoin de moi pour l'inventer.

Je me lève.

— J'ai à faire avant de rentrer. S'il a besoin de moi, je serai au Culver Hôtel d'ici une heure.

— Okay. A demain matin.

Je gagne la porte tandis qu'il demande la communication pour San Francisco. Dans la rue, un taxi passe et le chauffeur se penche à la portière, l'air interrogateur. Je lui fais signe.

— 55, Wiltshire Road, lui dis-je en montant.

Wiltshire Road est à l'est de South Boulevard. C'est une petite rue bordée de bungalows et faiblement éclairée. Le numéro 55 est isolé et sombre, avec un jardinnet non entretenu et une porte délabrée.

Je dis au chauffeur de m'attendre, remonte l'allée et frappe à l'huis.

Il me faut frapper une seconde fois, avant de percevoir le moindre bruit. Enfin la porte s'ouvre et une femme me dévisage.

— Qui êtes-vous ?

— M. Hoffman est là ?

— Non.

La porte d'entrée commence à se refermer.

— Vous êtes M^{me} Hoffman ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire qui je suis ?

— J'ai une affaire urgente qui concerne M. Hoffman. Où peut-on le joindre ?

— Je ne sais pas.

— Peut-être pourriez-vous me donner une indication ?

Je glisse mon pied pour empêcher la femme de me fermer la porte au nez. J'ajoute :

— Je vous dédommagerai pour le temps perdu.

Elle hésite, puis se décide et s'efface.

— Bon, vous pouvez entrer...

Je la suis dans une petite pièce en désordre, meublée misérablement et pleine de poussière.

A la lumière crue de l'ampoule électrique, je constate que la femme est âgée d'environ trente-cinq ans, qu'elle est brune, mal soignée et maussade. Néanmoins, elle garde encore une sorte de charme vulgaire, et serait presque agréable à regarder si elle s'était pomponnée un peu. Elle a mis à l'envers son vieux sweater mité et je vois une grosse tache de graisse au beau milieu de sa jupe chiffonnée.

— Vous êtes bien M^{me} Hoffman ?

— Et après ? Il n'y a pas de quoi être fière. Que voulez-vous ?

Je lui offre une cigarette. Elle la prend, accepte du feu et va s'asseoir sur le divan défoncé.

— Allez, déballez votre baratin, et faites vite. Faut que je sorte tout à l'heure.

— Vous ne savez pas où se trouve votre mari ?

— Je vous ai déjà dit que non. Vous voulez le voir pourquoi ?

— Pour affaires. J'ai fait sa connaissance à Springville, hier soir. Je pourrais lui faire gagner de l'argent, si je le trouvais.

Elle me regarde attentivement, une lueur soudaine dans les yeux.

— Vous êtes le mec des assurances ?

— C'est ça. Il vous a parlé de moi ?

— Lui ? (Elle a un rire méprisant.) Il ne me dit jamais rien. Je l'ai entendu téléphoner à quelqu'un. Il disait qu'il vous avait rencontré. Vous vous appelez bien Harmas ?

J'acquiesce et je m'assois prudemment dans un des fauteuils. Il ne s'écroule pas, mais c'est tout juste.

— Quand ça s'est passé ?

— Avant-hier soir.

— Vous savez à qui il parlait ?

— J'ai mon idée.

— A qui il téléphonait ?

Elle m'adresse un petit sourire rusé :

— Je ne cause pas des affaires de mon mari. Il serait pas d'accord.

— Il se trouve qu'on a les mêmes intérêts. Est-ce qu'un billet de vingt dollars vous rendrait service ?

Elle passe sa langue sur ses lèvres pâles et se tortille :

— Peut-être bien...

Je sors une coupure de mon portefeuille.

— Qui c'était ?

— Cette rouquine qu'il fréquentait.

— Écoutez, c'est important. Allez-y de votre histoire. Ne m'obligez pas à vous l'arracher. Ça vaut quarante dollars. Vingt maintenant et vingt quand vous aurez fini.

Je pose le billet sur le bras du canapé. Elle le prend et le glisse dans son corsage.

— Vous ne lui direz pas que je vous ai parlé au moins ?

Je ne l'aurais pas fait en temps ordinaire, mais maintenant je suis

tout à fait sûre qu'il ne reviendra pas.

— Pourquoi le croyez-vous ?

— Il a fait ses valises. Quelqu'un a dû lui faire peur. Il s'est taillé pendant que j'étais à la cuisine. Non, il ne reviendra pas et c'est un bon débarras.

— Qui c'est, cette rouquine ?

— Je ne sais pas. Elle est venue il y a à peu près une semaine. Je l'ai fait entrer, mais je n'ai pas vu grand-chose de sa figure. Elle avait des lunettes noires et un grand chapeau. Je ne la reconnaîtrais pas.

— Elle est revenue depuis ?

La femme hoche la tête :

— Non. Mais je sais que Bernard l'a revue plusieurs fois, rapport au fric que ça lui ramenait. Il la retrouvait tard le soir.

— Vous êtes sûre que c'est elle qu'il va voir ?

— Il se met sur son trente et un pour sortir. D'habitude, il n'est pas si soigneux.

— Vous savez pourquoi elle l'a engagé ?

Elle secoue la tête de nouveau.

— Vous dites qu'il lui a téléphoné avant-hier soir ?

— C'est ça. J'étais à la cuisine. Je l'ai entendu téléphoner. Je voulais savoir ce qu'il trafiquait, alors j'ai écouté à la porte. Il était question d'un assassinat et je suis sûre que c'est à la rouquine qu'il parlait.

— Vous pouvez me répéter ce qu'il a-dit ?

Elle réfléchit un instant :

— Je ne me souviens pas de tous les mots. Mais il a dû dire quelque chose comme ça : « Le mec, il me suivait. » Il s'appelle Harmas, c'est un enquêteur des assurances. » Il sait que j'étais dans l'immeuble, il peut pas le prouver, » mais il le sait. Il va essayer de me coller le meurtre » sur le dos. Eh bien ! je n'ai pas envie de courir ce » risque pour rien. Faut que je vous voie. Oui, tout de » suite. Amenez le

fric. Dans une demi-heure », et il a raccroché.

— Qu'est-ce qui s'est passé alors ?

— Il est sorti, vers minuit moins le quart. Il est revenu à minuit et demie et il est allé tout droit à sa chambre.

Il croyait que j'étais couchée. Parce que nous, on fait chambre à part, maintenant. Vingt minutes après, il est descendu avec ses valises. Je le guettais derrière la porte de la cuisine. Il a foutu les valises dans la voiture et il a filé.

— Vous avez dit qu'il avait peur. Vous en êtes sûre ?

— Un peu ! Il était blanc comme un linge, il transpirait et il marmonnait tout le temps. Je ne l'avais jamais vu comme ça auparavant. Il les avait à zéro, oui. Il a dû se fourrer dans une sale histoire. Moi, j'ai été contente de le voir filer. Je ne veux pas d'emmerdements chez moi.

Elle regarde la pendule sur la cheminée :

— Je vais au cinéma ce soir, et je veux pas me mettre en retard...

— Une seule question encore. Il travaillait, pour quelqu'un d'autre, en dehors de la rouquine ?

— J'en suis pas absolument sûre. Il faisait quelques affaires par-ci par-là. Y avait toujours des gens qui lui téléphonaient.

Elle se lève et demande :

— Qu'est-ce que c'est que ce meurtre dont il parlait ?

— J'en sais rien, dis-je. A votre place, je chercherais pas à savoir. Vous n'avez pas idée de l'endroit où il a pu aller ?

Elle secoue la tête.

— Vous dites que vous l'avez vu à Springville, l'autre soir. Je ne savais même pas qu'il y allait. Pourquoi vous lui avez pas parlé ?

— J'ai pas trouvé l'occasion.

Elle me lance un regard soupçonneux :

— Il a tué quelqu'un ?

— Non. Je ne suis pas du tout au courant.

Je lui donne vingt autres dollars :

— Ne vous éloignez pas trop de chez vous pendant quelques jours. La police aura peut-être quelques questions à vous poser.

Elle a l'air effrayée.

— La police, pourquoi ?

— Ça dépend si je retrouve votre mari. En tout cas, ne vous éloignez pas trop...

— Vous n'allez pas répéter à la police ce que je vous ai raconté ?

— J'y serai peut-être obligé. Mais si c'est possible, je ne citerai pas votre nom.

— Après tout, je m'en fiche ! dit-elle en haussant les épaules. J'ai rien fait de mal, moi.

Elle me reconduit à la porte et l'ouvre.

— Si votre mari vous fait signe entre-temps, vous pourriez gagner cent dollars en me communiquant son adresse, dis-je. (Puis je descends les deux marches menant à l'allée.) Vous pouvez me joindre au Culver Hôtel.

Tout en parlant, je cherche mon taxi du regard. De l'autre côté de la rue, il y a une grosse conduite intérieure. Je ne l'avais pas vue en arrivant. Ça me paraît étrange. Elle est rangée dans l'ombre et je ne peux distinguer s'il y a quelqu'un à l'intérieur. Puis, soudain, je vois quelque chose bouger derrière la vitre avant : quelque chose qui luit dans le faible halo d'un réverbère.

Mon chauffeur de taxi lance un cri rauque pour m'avertir. Il est beaucoup plus près de la voiture et il a dû voir ce qui bougeait.

Je hurle : « Attention ! » et me jette dans la haie qui borde l'allée.

La nuit sombre est illuminée par un éclair jaunâtre. J'entends le crépitement d'une mitraillette et l'air se remplit de sifflements. Une douleur aiguë me transperce le bras droit. A travers un brouillard, je vois la voiture s'éloigner. Je me tourne vers M^{me} Hoffman. Elle a reçu toute la giclée.

Elle a été rejetée à l'intérieur de la maison. Ses mains s'accrochent faiblement à sa poitrine, ses genoux plient et elle s'affale, le visage contre le tapis usé du vestibule. Le temps que je me sorte de la haie et que j'arrive auprès d'elle, elle est morte.

CHAPITRE VII

I

La pièce n'est éclairée que par la lampe de bureau qui fait une flaque lumineuse sur la table et le tapis.

Le commissaire de police, Ed Hackett, roule inlassablement son crayon le long du buvard. Dans l'ombre, Micklin mâchonne un cigare éteint et regarde le plafond d'un air maussade, tandis que Fanshaw se frotte les yeux en bâillant. Il était couché lorsque je lui ai téléphoné du commissariat central. Je suis assis près du bureau et berce mon bras douloureux. On m'a sorti quatre bouts de plomb du biceps gauche et je me sens un peu abattu.

— Vous ne savez absolument pas qui a tiré ? demande Hackett de but en blanc, sans lever les yeux.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Le chauffeur de taxi lui-même se demande si c'est un homme ou une femme, et il a eu trop peur pour relever le numéro. Quant à moi, j'ai eu trop peur pour même y songer.

— C'est sur vous qu'on a tiré ou sur M^{me} Hoffman ?

— J'ai idée que c'était sur moi.

— Bon, dit Hackett en levant sur moi un regard pénétrant. On va tâcher de mettre ça au clair. Commençons par le commencement. Pourquoi êtes-vous allé chez Hoffman ?

— J'ai découvert qu'il avait été engagé par Joyce Sherman. Je pensais pouvoir le persuader de se mettre à table. Je voulais savoir quelle était exactement sa mission.

J'explique au policier que j'ai trouvé la carte professionnelle d'Hoffman dans un tiroir de Joyce. Je lui répète les confidences de M^{me} Hoffman.

— Je parie que Joyce allait voir Hoffman le soir de sa disparition.

— Vous pensez qu'il l'a enlevée ? demande Fanshaw.

Je hoche la tête.

— Je commence à croire qu'elle n'a pas été enlevée. Hoffman et elle ont pu avoir simulé le kidnapping pour toucher le montant de la rançon.

— Merde alors ! s'écrie Fanshaw. Comment arrivez-vous à de telles conclusions ?

— C'est M^{me} Hoffman qui m'a mis dans la voie. Elle a entendu Hoffman demander de l'argent à Joyce. Il avait un argument pour la faire chanter. Ils étaient compromis tous deux dans le meurtre du concierge d'un immeuble commercial de la Quatrième Rue.

— Vous parlez de Joe Mason ? demande vivement Hackett. Le bonhomme qui a été poignardé mardi soir ?

— Ouais. C'était d'ailleurs le soir de l'enlèvement. Par pur hasard je me trouvais dans le quartier ce soir-là, et j'ai vu une femme sortir de l'allée qui mène à la porte de Mason. Elle sentait un parfum qui s'appelle « Joie ». Un peu plus tard je suis tombé sur Hoffman dans un restaurant chinois voisin. Pour des raisons que j'ignore, Joyce s'intéressait à certaines polices d'assurances contractées par une nommée Susan Gellert. Joyce a engagé Hoffman pour découvrir où étaient déposées ces polices. Il les a retrouvées dans le bureau de l'agent de la jeune personne et Joyce est montée avec lui pour les examiner. Mason les a probablement entendus entrer. Il a été poignardé pendant que Hoffman simulait un cambriolage dans un autre bureau, afin de cacher le but réel de leurs recherches.

— Ça serait donc Hoffman, le meurtrier de Mason ? demande Hackett.

Je hoche la tête.

— Je suis convaincu qu'il ignorait tout de la mort de Mason jusqu'à l'arrivée de la police.

— Alors qui l'a tué ?

— Avez-vous fait examiner ce poignard que je vous ai remis ?

Hackett hésite, puis décroche le téléphone. Il parle, écoute, répond : « Bon, continuez, Jack », et raccroche. Son regard dur et gris se pose sur moi.

— Où avez-vous trouvé ce poignard, Harmas ?

— C'est avec ça que Mason a été tué, n'est-ce pas ?

— C'en a l'air. La forme de la blessure corrobore cette hypothèse et le sang que l'on a trouvé sur le manche est du même groupe que celui de Mason.

— J'ai trouvé le poignard dans la chambre de Joyce. C'est sans doute elle qui a assassiné le concierge.

Un silence tendu s'établit.

— Joyce Sherman ? Je ne puis le croire ! s'écrie enfin Fanshaw en se redressant d'une secousse dans son fauteuil.

Hackett et Micklin ne relèvent pas cette protestation. Ils me dévisagent.

— Pouvez-vous le prouver ? me demande Hackett d'une voix douce.

— J'en doute, mais Hoffman pourrait le faire. La secrétaire de Joyce Sherman m'a déclaré que sa patronne buvait beaucoup. Quand j'ai fouillé sa chambre, j'ai trouvé pas mal d'alcool dans ses tiroirs. Si Mason a surpris Miss Sherman dans un bureau, elle a très bien pu le poignarder dans un accès de terreur alcoolique.

Hackett frotte son menton bleuâtre. Il ne paraît pas convaincu.

— Laissons ça pour le moment. Qui est cette fille Gellert que vous venez de citer ?

— C'est une longue histoire, mais elle se raccorde à l'affaire Sherman, je ne sais trop comment...

Je lui parle des polices d'accidents. Je lui déballe tous les faits y compris notre visite au lac Mort, mais sans spécifier que nous avons également visité le bureau de Denny.

— Mais pourquoi Joyce Sherman s'intéressait-elle à cette femme ? demande Micklin. Ça paraît peu vraisemblable.

— Je voudrais bien pouvoir vous répondre. Si je découvre le fin mot de l'histoire, je saurai sans doute du même coup pourquoi ces polices extravagantes ont été contractées.

— Nous allons chercher Hoffman, dit Hackett. C'est la première chose à faire.

— Je continue à ne pas comprendre pourquoi vous ne croyez plus au kidnapping de Miss Sherman, remarque Fanshaw.

— Je vais vous expliquer. Supposez que Hoffman ait voulu faire chanter Joyce pour le meurtre de Mason. Joyce se rend compte qu'il peut la saigner à blanc. Elle accepte de le rencontrer, lui donne tout le fric qu'elle peut réunir, puis disparaît. Je ne connais pas le montant de son compte en banque, mais à en juger par son train de vie, je doute qu'elle ait mis beaucoup d'argent de côté. En disparaissant, elle perd les énormes revenus qu'elle avait l'habitude de toucher. Elle décide donc de récupérer le plus de fric possible et se rappelle fort à propos la police d'assurance qui la couvre contre les enlèvements. Un demi-million de dollars, c'est la somme qu'il lui faut. Mais elle se rend compte qu'elle ne peut pas manœuvrer seule. Elle décide de se mettre en cheville avec Hoffman. Ils ont une nouvelle entrevue et elle lui soumet son plan. Il rédige la lettre de rançon. Ils abandonnent sa voiture sur le Foothill Boulevard et partent dans celle d'Hoffman. Il ne leur reste plus maintenant qu'à toucher la rançon, partager l'argent et disparaître. Que pensez-vous de cette théorie ?

— Vous êtes farci d'idées, dit Hackett d'un ton las. Mais c'est du travail d'imagination. Nous n'avons aucune preuve. Je ne dis pas que les choses ne se soient pas passées ainsi, mais je n'en suis pas convaincu. Je vais faire rechercher Hoffman. Il est à la clef de toute l'affaire.

— Très juste, dit Fanshaw. J'ai envie d'en parler à Maddux tout de suite. Il n'y a pas de raison que nous payions la rançon, maintenant. Si Lloyd a besoin de Miss Sherman, qu'il fasse l'avance de l'argent, et si l'enlèvement a vraiment eu lieu, nous le rembourserons.

— Je crains qu'on ne soit obligé de cracher. Rice a communiqué l'histoire à la presse. Ça va faire du bruit et on ne peut pas se permettre de flancher. On est donc bons pour casquer la rançon, à moins qu'on n'arrive à prouver que Joyce a tué Mason, et il ne nous reste que trois jours pour le faire.

— Mais la chose est abondamment prouvée : il y a le parfum, la car te que vous avez trouvée dans son tiroir, le poignard dans son carton à chapeau. Que vous faut-il de plus ?

— Il y a des milliers de femmes qui emploient le parfum « Joie », et la carte, aussi bien que le poignard, auraient pu être planqués dans sa chambre pour la compromettre. Ce ne sont pas des preuves.

Fanshaw se rabat sur Hackett.

— Il faudra combien de temps, à votre avis, pour retrouver Hoffman ?

— On l'aura peut-être demain, ou dans un mois, ou l'année prochaine. C'est une question de chance.

— Charmant ! fait Fanshaw avec amertume. Vous vous rendez compte que si vous ne le retrouvez pas d'ici trois jours, nous perdons un demi-million ?

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler, dit Hackett, en repoussant son siège. Je vais me mettre au travail immédiatement.

Il jette un coup d'œil vers Micklin.

— Compte tenu de la tournure imprévue de l'affaire, peut-être pourrions-nous commencer notre enquête sur Miss Sherman.

— Ouais, fait Micklin. Mais vaut mieux procéder avec discrétion. Si Rice s'aperçoit que nous soupçonnons sa femme de meurtre, il portera plainte pour diffamation.

— On vous laisse à vos occupations, dit Fanshaw. Venez, Steve. On va dormir un peu.

En descendant dans la rue, je lui dis :

— Il va quand même falloir songer à la rançon. Si Hackett ne remet pas la main sur Miss Sherman et Hoffman, nous sommes foutus.

— J'en parlerai à Maddux. Et dites donc, Steve, faites attention ! Ils vous ont tiré dessus une fois, il se peut qu'ils remettent ça.

En rentrant à l'hôtel, je ferme ma porte à clef pour plus de prudence et cache mon revolver sous mon oreiller.

Vers une heure, le téléphone sonne. Je m'éveille en sursaut et manque tomber du lit. Je m'apprête à décrocher l'écouteur, lorsque l'idée me vient que l'appel est de Maddux, d'un Maddux complètement déchaîné après sa conversation avec Fanshaw. Mes propres théories m'absorbent suffisamment, sans avoir à écouter les siennes. Je tire donc les couvertures par-dessus ma tête et laisse sonner.

II

Comme prévu, les journaux du matin racontent l'histoire de l'assurance et de la rançon. Ils en font tout un plat ! Les journalistes ont interviewé Maddux. Pressé de questions, celui-ci a fini par déclarer que la compagnie paierait la rançon, si Joyce Sherman n'est pas retrouvée avant l'expiration du délai accordé par les kidnappers.

En attendant, je n'ai rien à faire et comme mon bras est légèrement enflammé et ankylosé, je décide de me tenir peinard jusqu'à nouvel ordre.

J'appelle Pete Eagan au téléphone pour avoir des nouvelles d'Helen. Il m'annonce qu'elle est allée au bord du lac, et qu'il l'y a accompagnée plusieurs fois pour monter la garde. Je me rends compte qu'Helen prend son job au sérieux et qu'Eagan s'amuse prodigieusement.

— Elle m'a demandé de vous dire qu'elle allait bien, que vous ne vous inquiétiez pas. Elle vous appellera ce soir, si vous êtes là.

Quand Helen obtient la communication, je ne lui parle pas de ma blessure. Si elle suspectait que je risque d'être victime d'une nouvelle agression, elle reviendrait à toute allure. Étant donné les circonstances, je me félicite qu'elle soit restée sur les rives du lac Mort. Elle n'a rien de nouveau à me communiquer, mais elle est toujours convaincue qu'il se trame quelque chose de louche dans l'île. Elle veut se trouver dans les parages quand éclatera la coup de théâtre.

Je lui annonce que Hoffman a disparu et que j'ai des preuves formelles de la culpabilité de Joyce Sherman dans le meurtre de Mason. Elle s'en montre très émue :

— C'est effarant ! dit sa voix lointaine au bout du fil. Pourquoi veux-tu qu'une célèbre star de cinéma s'intéresse aux polices d'assurances d'une danseuse inconnue ? Quelle relation y a-t-il entre elles ?

— Je me perds en conjectures, moi aussi. Cette affaire me dépasse.

C'est vrai d'ailleurs. Plus j'y pense, moins j'y trouve de sens.

Pendant que je suis là à ne rien faire, la police se démène pour dénicher Hoffman. Mais en dépit des recherches intensives elle ne retrouve trace ni de Hoffman, ni de Joyce Sherman. Il devient de plus en plus évident, d'heure en heure, que nous allons être contraints de payer la rançon.

Si la presse n'avait pas mis en lumière les obligations de la compagnie, je suis sûr que Maddux aurait trouvé un moyen de se défilier. Ma théorie, selon laquelle le meurtre du concierge par Joyce Sherman expliquerait sa disparition, lui paraît convaincante et il enrage d'être obligé de casquer.

Fanshaw a réuni le montant de la rançon, qui est surveillée par une garde armée. Je n'ai jamais vu une pareille montagne d'argent. On l'a empilée dans deux grandes valises pour plus de maniabilité.

C'est l'après-midi du troisième jour – aujourd'hui nous devons recevoir les instructions des kidnappeurs. Maddux, Fanshaw, Micklin et moi, tenons conseil dans le bureau de Fanshaw.

Micklin n'a rien à nous annoncer, et lorsque le commissaire de police Hackett arrive à son tour, il nous suffit de voir son air sombre pour comprendre qu'il n'apporte pas, lui non plus, la bonne nouvelle.

— Cet individu doit bien se cacher quelque part ! s'emporte Maddux, qui marche de long en large. On fout un demi-million par les fenêtres parce qu'on a affaire à une bande d'incapables !

— Il peut avoir quitté le pays, pour ce qu'on en sait, grogne Hackett. Si vous avez une idée, expliquez-vous, au lieu de m'engueuler !

— Je n'ai pas l'intention de vous apprendre votre métier ! aboie Maddux. J'ai déjà assez d'emmerdements avec les polices imbéciles que ma compagnie accepte.

J'en ai marre d'écouter ces vociférations :

— J'ai envie d'aller chez les Sherman, dis-je. Dès que j'aurai reçu les instructions, je vous téléphonerai. Avec de la chance, nous pouvons encore leur tendre un piège.

— N'y comptez pas, dit Hackett. On vous fera traverser la moitié du pays avant de vous préciser le lieu et les conditions du versement. Je connais les kidnappeurs. Ils savent éventer un piège.

— Il pourrait partir dans une voiture-radio, propose Micklin. Comme ça, il restera en contact avec nous. Nous le suivrons à un kilomètre de distance, avec toute une caravane de bagnoles et personne ne pourra nous repérer.

— L'idée est excellente, fait Maddux. C'est la première suggestion intéressante que j'entends. Qu'en dites-vous, Hackett ?

— En effet. Je vais organiser l'expédition tout de suite. Surtout gardez ça pour vous, Harmas. Micklin amènera la rançon et vous prendrez une voiture de la police, la meilleure et la mieux équipée. Je ferai enlever l'antenne, pour que ça ne se remarque pas.

— D'accord. Eh bien ! si c'est tout, je vais filer.

Hackett m'accompagne à la porte.

— Je ne veux pas vous affoler, me dit-il à voix basse, mais ce boulot est dangereux. Vous avez un revolver ?

— Oui. Au besoin je m'en servirai.

En traversant le trottoir pour monter en voiture, je tombe sur Alan Goodyear qui se rend au bureau de Fanshaw.

— Salut, dis-je en m'arrêtant. Souhaite-moi bonne chance. Je vais chez les Sherman. Nous attendons les instructions pour la rançon.

— Alors, ils ne l'ont pas retrouvée ?

— Non, pas plus que Hoffman, d'ailleurs.

— La compagnie est donc obligée de casquer ? (Il a l'air pâle et inquiet.) Je voudrais n'avoir jamais vendu cette police !

— Te casse pas la tête et, si tu veux un conseil, ne monte pas chez Fanshaw à moins d'y être obligé. Maddux est là-haut, plus taureau furieux que jamais !

Goodyear fait la grimace.

— Alors j'y renonce. J'en ai plein le dos. Est-ce qu'on a une chance de récupérer le fric, Steve ?

— Faut d'abord que je l'aie versé ! Mais quand il aura changé de main, on pourra en faire notre deuil. Ce sont de petites coupures. Fanshaw n'a même pas eu le temps de relever les numéros.

— Alors si les kidnappers ne sont pas arrêtés, nous paumons tout ?

— J'en ai bien l'impression. Ça nous aura valu, au moins, pas mal de publicité gratuite.

— la police ne pourrait pas tendre un piège à ces salauds ? Il y a sûrement quelque chose à faire !

— On me donne une voiture-radio. Mais garde ça pour toi. Avec un peu de chance, nous pouvons les coincer. Je pourrai rester en contact avec les flics qui me suivront à un kilomètre de distance.

Le visage de Goodyear s'illumine :

— C'est épatant ; mais sois prudent, Steve. Ça m'a l'air risqué.

— Faut bien que je gagne mon fric d'une façon ou d'une autre. Au fait, j'ai quelque chose à te demander : quand tu as parlé avec Miss Sherman, elle t'a fait quelle impression ?

— A quel point de vue ?

— On m'a dit que c'est une drôle de pocharde. Tu l'as remarqué ?

Il secoue la tête :

— Je n'ai rien remarqué de semblable. Elle était parfaitement normale, lorsque nous avons discuté de l'affaire.

— Tu connais sa secrétaire ? C'est une fille brune avec une silhouette en forme de sablier et un petit air exotique.

— Euh... oui. C'est elle qui m'a introduit auprès de Miss Sherman.

— Alors elle savait que Miss Sherman avait contracté une police ?

Goodyear hoche la tête à nouveau.

— Elle croyait que je venais pour le renouvellement de la police « Vol et Incendie ». Elle n'était pas au courant des nouveaux projets.

Je gonfle mes joues.

— C'est le dernier des métiers, d'être enquêteur d'assurances. Je me casse le nez dix fois par jour. Allons, au revoir, faut que je file.

— Bonne chance, Steve. Je voudrais bien venir avec toi. Quand je pense que je suis responsable de tout ce micmac !

— N’y pense plus, dis-je en lui tapant dans le dos. Là-dessus, je monte en voiture.

III

Il me faut près de dix minutes pour arriver à la résidence Sherman. Il est six heures et quart. Deux flics à la mine rébarbative gardent l'entrée principale. Ils me laissent cependant passer après avoir vu mes papiers.

Perry Rice, en pantalon de flanelle blanche et maillot sans manches, marche de long en large, sur la terrasse.

— Amenez-vous, crie-t-il en se penchant par-dessus la balustrade. Vous avez du nouveau ?

— Rien du tout. Ils ont téléphoné ?

— Non.

Il y a une lueur de fièvre dans ses yeux, ses doigts sont crispés.

— Vous avez l'argent ?

— Tout est prêt. Pour l'instant, il est déposé dans un bureau de notre succursale. Dès que nous aurons des nouvelles des kidnappers, Micklin l'apportera.

— En petites coupures, comme ils l'ont dit ?

— Ouais.

Il sort son mouchoir et s'essuie la figure.

— C'est bon. Je ne veux pas qu'il y ait de contretemps. Je tiens à revoir ma femme.

Je pousse un grognement et regarde avec espoir une table chargée de boissons variées. Il suit mon regard.

— Servez-vous, dit-il brusquement. Il faut d'ailleurs que vous m'excusiez. J'ai une quantité de choses à faire.

Il longe la terrasse et rentre dans la maison par une porte-fenêtre. Je me sers un confortable whisky-soda et m'assois. Il fait très calme et très chaud sur la terrasse. La vue du jardin aurait occupé mon

attention, si je n'avais pas eu tant de choses en tête. Je me demande si Joyce Sherman a tué Mason, je me demande si elle a eu du regret en abandonnant cette luxueuse demeure. Je me demande enfin où elle se cache. Je reste seul environ une demi-heure, puis, me rendant compte soudain que le temps passe et que j'ai trop chaud, je décide de trouver quelqu'un à qui parler – Myra Lantis, de préférence. Mais cette attente solitaire est si démoralisante qu'à son défaut je me contenterai de n'importe qui.

J'avance sur la terrasse, je jette un coup d'œil à travers la porte-fenêtre et constate que la pièce est vide. Je vais jusqu'au bout de la terrasse. Des marches descendent vers la roseraie. Je me propose d'aller admirer les roses, mais au même moment des voix éclatent. Je me rends compte qu'elles me parviennent d'une fenêtre proche. Je me dirige tranquillement dans cette direction, espérant toujours trouver de la compagnie. Mais la voix que j'entends coupe mon élan : c'est celle de Myra Lantis.

— Comment peux-tu parler ainsi ? Elle va sans doute revenir. Tu n'es pas absolument sûr !

Je me déplace rapidement en silence et m'approche de la fenêtre en m'aplatissant contre le mur.

— Allons, allons, dit Rice, elle ne reviendra pas. Je ne puis te dire comment je le sais, mais je le sais. Dès qu'ils auront payé la rançon, nous pourrons filer. T'es toujours décidée à partir avec moi, n'est-ce pas ?

— Oui, je le désire plus que tout au monde, mais je ne bougerai pas d'ici tant qu'il reste une chance qu'elle revienne.

— Elle ne reviendra pas, je te l'ai dit ! aboie Rice. Même s'ils ne l'ont pas tuée à l'heure qu'il est, elle n'aura pas pu survivre si longtemps sans alcool. Rappelle-toi dans quel état elle est partie ce soir-là.

— Tu n'aurais pas dû la laisser faire, Perry. Je n'ai pas d'affection pour elle, mais ça m'a fait mal au cœur de la savoir au volant dans un tel état. Tu aurais dû l'empêcher !

— Qu'elle aille se faire foutre ! fait Rice d'une voix haineuse. Je suis heureux qu'elle soit partie. Si elle s'était tuée ce soir-là, c'aurait mieux valu que le kidnapping.

— Perry, il faut que je sache ! Elle a réellement été enlevée ?

Il y a un brusque silence, puis il reprend d'une voix grinçante :

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Perry ! Ne me regarde pas comme ça, tu me fais peur ! (Sa voix est pleine de crainte.) Pourquoi es-tu si sûr qu'elle ne reviendra pas ? On dirait que tu sais qu'elle est morte. Ça me glace !

— La ferme, petite gourde ! Si quelqu'un t'entendait...

— Mais pourquoi es-tu si sûr qu'elle ne reviendra pas ? Et puis, si nous partons pour Paris, avec quoi veux-tu payer le voyage ? Chéri, je t'en prie, dis-moi la vérité. Je sais qu'il n'y a pas d'argent dans la maison. Je ne suis pas aveugle !

— Ta gueule, enfin ! gronde Rice. J'en ai plein le dos de tout ça. Si tu ne veux pas partager mon sort, t'as qu'à le dire : je partirai seul.

— Oh ! Perry, je t'en supplie, ne dis pas ça ! Tu sais que je veux partir avec toi. Je t'aime... Je t'en prie...

— Alors boucle-la et ne me pose pas de questions. Fiche-moi la paix. J'ai des choses à faire, le départ est pour bientôt. Occupe-toi, en attendant.

Je quitte doucement la fenêtre et dès que je suis assez loin, je me mets à courir vers la terrasse. J'atteins mon fauteuil, mais je n'ai pas le temps de m'asseoir, car la sonnerie stridente du téléphone éclate dans le silence brûlant et lourd.

IV

Comme je me dirige vers la porte-fenêtre, Rice apparaît. Sa figure est livide, et il a une expression dure et cruelle qui me frappe.

— Ce sont peut-être les kidnappers. Vous feriez mieux de répondre. Dépêchez-vous !

Il me fait signe d'entrer. Je m'approche du téléphone en trois enjambées et décroche.

— Ici la résidence Sherman, dis-je.

La ligne est d'abord silencieuse, puis une voix étouffée demande :

— Qui est à l'appareil ?

— Harmas, de la National Fidelity.

J'ai reconnu la voix du correspondant qui m'a donné les premières instructions.

— Vous avez le fric ?

— Il est prêt.

— En petites coupures ?

— Elles sont toutes inférieures à vingt dollars.

— Bon. Maintenant, écoutez. Vous connaissez Elmo Spring ?

Je réponds affirmativement. Elmo Spring est une toute petite bourgade à cent soixante kilomètres environ au Nord de Los Angeles, dans la montagne.

— Vous avez trois heures pour vous y rendre, alors vous feriez bien de vous grouiller. Vous trouverez des renseignements complémentaires au poste d'essence du Triangle Bleu. Et si vous essayez de nous feinter, ça sera tant pis pour la même Sherman.

— Vous emballez pas. Tout ce que nous voulons, c'est la récupérer. Vous aurez votre fric, mais quelle garantie avons-nous

qu'elle nous sera rendue ?

— Vous croyez que je veux la mettre en conserve ? Elle me ruine cette garce. Avec tout l'alcool qu'elle a entonné, il y aurait de quoi faire flotter un paquebot.

— Amenez-la au téléphone. Je veux lui parler.

— Elle n'est pas là, mon pote, et même si elle était là, elle serait trop saoule pour se tenir sur ses jambes.

— Vous allez nous la rendre comment ?

— Aboulez toujours le fric et je vous le dirai. Maintenant, filez. Je veux la somme dans trois heures.

Il y a un brusque déclic et la communication est coupée.

Je compose le numéro de Fanshaw, tout en disant à Rice :

— Je dois être à Elmo Spring dans trois heures. Je vais trouver d'autres instructions, là-bas.

— Qu'est-ce qu'il a dit sur Joyce ? demande Rice d'une voix étranglée.

— Dès qu'il aura l'argent, il nous dira où la trouver.

Hackett répond à mon appel. Je lui communique mon itinéraire.

— Okay, fait-il. Je vais envoyer la voiture tout de suite. Nous en aurons dix autour d'Elmo Spring avant que vous y arriviez. Restez en contact, et bonne chance.

Je le remercie et raccroche.

Rice s'avance vers moi.

— Ils ne préparent pas une entourloupette, au moins ?

Je secoue la tête.

— C'est impossible. D'ailleurs, nous sommes aussi intéressés que vous dans le retour de votre femme.

Il me regarde fixement, grommelle quelque chose d'incompréhensible et s'en va.

Je sors sur la terrasse. Après dix minutes d'attente, je vois une voiture monter rapidement la côte. Je cours à sa rencontre.

Micklin et Maddux en descendent. Sur le siège arrière, j'aperçois les deux valises contenant la rançon.

— Okay, dit Micklin. Allez-y. Restez en contact avec nous. Nous serons derrière vous, mais hors de vue. Avec un peu de chance, nous l'attraperons.

Je m'installe au volant.

— Je vous appellerai d'Elmo Spring... commencé-je, lorsque Rice surgit soudain.

Avant que Micklin ait pu l'en empêcher, il ouvre brusquement la portière et découvre l'installation radio.

— C'est donc ça que vous mijotiez ? gronde-t-il. Bon sang ! Je vous ai pourtant dit de ne pas faire les marioles ! Descendez de cette voiture !

— Restez où vous êtes ! rugit Maddux en repoussant Rice. C'est moi qui commande. C'est l'argent de notre compagnie et...

— Il ne prendra pas cette voiture ! écume Rice en se débattant pour l'atteindre. S'il arrive quelque chose à Joyce...

Je mets le moteur en marche, prends un virage en épingle à cheveux et file à toute allure, laissant Maddux et Micklin se débrouiller avec Rice. Il est près de sept heures. Je suis pris dans le flot de la circulation en traversant Los Angeles, ce qui me retarde un peu, mais une fois hors de la ville, je reprends de la vitesse.

La route de montagne, longue et sinueuse, rend la conduite difficile, mais je conserve une bonne moyenne et, parvenu à mi-chemin, j'ai dix minutes d'avance.

Je m'arrête dans un endroit désert pour me familiariser avec l'installation radio. Après avoir relevé le petit mât d'acier, je fais un appel. Presque immédiatement, Hackett répond.

— Je viens de quitter le croisement du Canada, dis-je dans le, micro. Je veux seulement vérifier si je sais faire marcher l'appareil.

— Je vous entends très bien. Continuez. Nous sommes à huit

cents mètres derrière vous.

— Je vous rappelle à Elmo Spring.

Je coupe, abaisse l'antenne et file sur la grand-route qui relie Los Angeles Crest à Cajon. La route est plus facile, et je suis à l'heure en arrivant à Elmo Spring. Je suis même en avance de cinq minutes. Au bout de la rue principale, je repère une enseigne triangulaire au néon bleu.

Je remonte la courte allée qui conduit au poste à essence, mal éclairé. C'est un coin solitaire. Je remarque trois pompes et une baraque qui tient lieu de bureau.

Un employé en blouse blanche en sort.

— Faites le plein, lui dis-je en descendant de voiture pour me dégourdir les jambes, je m'appelle Harmas. Un type m'a dit qu'il déposerait chez vous un message. Vous avez reçu quelque chose ?

— Mais oui. J'ai une lettre pour vous. Un instant...

Il entre dans la baraque et revient immédiatement avec une enveloppe à mon adresse, écrite en majuscules. Je la prends et m'éloigne de la voiture pour lire à la lueur de l'unique ampoule qui éclaire l'entrée de la baraque.

Le message est bref :

Vous allez d'ici à Canyon Pass. D'autres instructions sont déposées sous une pierre, au pied du poteau indicateur de la route nationale.

Je mets le billet dans ma poche-revolver et reviens vers l'employé qui revisse le bouchon du réservoir.

— Il était comment, le type qui vous a laissé ce billet ?

— Je ne l'ai pas vu. J'ai eu un coup de téléphone, il y a une demi-heure, on m'a dit qu'on laisserait une lettre pour vous. J'ai trouvé le billet dix minutes plus tard, avec deux dollars, sur mon bureau. C'est plutôt mystérieux, pas vrai ?

— Ouais. Vous êtes bien sûr que vous n'avez pas vu le bonhomme ? Vous pourriez gagner dix dollars, le cas échéant.

Le visage de l'employé s'allonge.

— Parole d'homme, m'sieur, je l'ai pas vu. Mince ! Dix dollars ! J'aurais bien voulu le voir. Ça c'est passé comme je vous l'ai dit.

Je lui glisse cinq dollars.

— Ça va, merci. Comment va-t-on à Canyon Pass ?

Il me donne les indications.

— C'est à combien d'ici ?

— Environ cinquante kilomètres. Une fois que vous avez quitté la route nationale, vous ne pouvez pas vous tromper. Il n'y a qu'une route qui y aille.

Je le remercie encore et me remets au volant. Au bout d'un kilomètre, je m'arrête, descends, installe l'antenne de radio et appelle Hackett.

— Je vais à Canyon Pass. J'ai des instructions écrites, mais l'employé n'a pas vu le mec qui a laissé une lettre. Vous savez où c'est, Canyon Pass ?

Hackett jure doucement.

— Oui, il n'y a qu'une route qui y monte, une route toute découverte. Il est malin, le copain. Nous ne pourrons pas vous suivre, Harms, sans attirer l'attention. Il va nous repérer.

— Il fera nuit quand j'y arriverai. Déjà maintenant, il fait sombre. Vous ne pourriez pas y aller tous phares éteints ?

— Pas question. Attendez d'avoir vu la route ! Elle est difficile, même avec des phares. Si on monte à l'aveuglette, on est sûr de se casser la gueule.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— On va vous attendre en bas. J'enverrai trois voitures pour encercler la montagne, mais c'est drôlement long, et j'ai bien peur qu'on soit en retard.

— Autrement dit, je suis tout seul à partir de maintenant, c'est bien ça ?

— J'en ai bien peur. Tout ce que nous pouvons faire, c'est bloquer la route quand il descendra. Du moins, s'il n'y a pas d'autre

chemin.

— C'est parfait en ce qui concerne la rançon, mais pour moi, c'est foutrement risqué. Et si ce type avait l'intention de me buter ?

— Je n'ai pas fait faute de vous en avertir. Si vous vous dégonflez, restez où vous êtes, nous vous rejoindrons dans un moment, et Micklin vous remplacera.

— Ça ira. Je me payais simplement le luxe de m'apitoyer sur moi-même ! A bientôt. Je vous appellerai quand j'arriverai à Canyon Pass.

— Parfait. Je vais faire partir les voitures tout de suite. Roulez lentement. J'ai besoin de temps pour bloquer l'autre route !

Je pose l'écouteur et remets la voiture en marche. Au même moment, quelque chose de froid et de dur s'enfonce dans ma nuque. Je crois mourir d'émotion. L'objet froid, je le sais, est un revolver. Je reste figé, les mains cramponnées au volant, attendant que ma tête vole en éclats.

— Ne bouge pas et ne te retourne pas, gronde dans mon oreille une voix étouffée, ou je te fais tomber ta saloperie de cervelle sur les genoux.

J'ai peur, c'est un fait. Inutile de le nier. Je suis raide de peur. J'ai reconnu la voix étouffée. C'est celle du kidnapper.

Il a dû monter derrière, pendant que le pompiste remplissait le réservoir. Ce qui veut dire que l'employé est son complice, ce qui veut dire aussi que je ne vais pas sortir vivant de cette histoire, et que l'employé ne sera pas livré à la police.

— Continue ! reprend la voix. Et tâche d'obéir à la lettre, je te laisserai pas une autre occasion de faire le con.

Le canon glacé du revolver s'enfonce dans ma nuque et des frissons me parcourent l'échine.

J'accélère. Au bout d'un kilomètre environ, la voix s'élève de nouveau :

— Tourne à gauche et continue tout droit.

Donc, au lieu d'aller vers Canyon Pass, je m'en éloigne et j'abandonne du même coup tout espoir de secours possible. La sueur

coule le long de mon nez et me tombe sur les mains. Je suis heureux qu'Helen ne soit pas là pour me voir. Je n'ai rien de fringant, ni de désinvolte, pour le moment.

— Alors, t'as cru que tu pouvais te payer ma gueule, hein ? Eh bien ! on va voir qui sera le plus malin. Moi, je te donne pas gagnant.

— Je ne fais pas de paris avec les inconnus, dis-je, tout en me désolant que ma voix résonne comme un coassement de grenouille. Où allons-nous ?

— Conduis ; ne parle pas ou je te fais ton affaire !

Nous suivons des routes écartées, tournons à gauche, puis à droite, puis encore à gauche. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Je conduis encore pendant vingt bonnes minutes, puis la voix fait :

— Bon, ça ira. Arrête-toi là.

Nous sommes sur une route étroite et déserte, bordée d'un côté par des broussailles, et de l'autre par un précipice obscur. Le coin est sombre et silencieux, comme un cercueil. Dans le lointain, à mes pieds, j'aperçois quelques lueurs disséminées : ce sont des voitures qui escaladent la montagne. Un air glacé me souffle au visage, et je ne sais pas si c'est l'altitude ou la peur qui rend ma respiration difficile.

Je demande en arrêtant le moteur :

— Qu'est-il arrivé à Joyce Sherman ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Elle est morte de langueur. Maintenant, ferme ta gueule et fais ce que je te dis. Appelle les flics et explique-leur que t'es à Canyon Pass. Arrange-toi pour que ça ait l'air naturel, ou bien je te crève.

— Morte ? Vous l'avez donc tuée ?

Je reçois sur la tête un coup de crosse qui me fait voir des étoiles.

— Ta gueule ! gronde la voix. Appelle les flics !

Je contacte Hackett.

— Je suis arrivé à Canyon Pass, lui dis-je.

La sueur ruisselle le long de mon corps. Le revolver est

maintenant enfoncé dans mon oreille droite et je sais que, dès que j'aurai fini de parler à Hackett, je serai descendu.

— Dis-lui que tu laisses le fric près du poteau indicateur, souffle la voix.

— C'est ici qu'on paie, Hackett, dis-je dans le micro (Ma main droite se déplace lentement et prudemment vers la poignée de la portière.) Je dépose le fric au pied du poteau.

— Vous ne voyez personne ? demande Hackett.

— Non.

Je n'en ai plus pour longtemps. Dans un instant, la voix de Hackett va se perdre dans les nuées. Nous devons être à des kilomètres de Canyon Pass. La brute n'a plus qu'à me supprimer et à disparaître avec l'argent.

— Bon, ça va, dit Hackett. Laissez l'argent et revenez. Quand vous verrez un feu rouge, éteignez trois fois vos phares, sinon on vous tirera dessus. A bientôt !

J'abaisse la poignée de la portière qui s'ouvre sous ma poussée. A l'instant où la communication est coupée, je lance mon poing vers le haut, détourne le revolver et me jette hors de la voiture. Je roule vers le bord de la route, tandis que le revolver crache un éclair. Une balle me fait sauter la poussière au visage. Je me rue aveuglément sur le garde-fou. Je vois maintenant le kidnapper. Il est descendu de voiture et s'élance vers moi. Il est petit et trapu. Je n'ai pas le temps de sortir mon revolver. Il m'a vu et n'a manifestement aucune envie de me rater une troisième fois. Comme il arrive, le revolver braqué, je fais un « terrible effort et me lance de l'autre côté du garde-fou, dans l'espace vide et obscur.

CHAPITRE VIII

I

Hackett jette son mégot dans la corbeille à papier et respire bruyamment.

— Alors, vous êtes sûr que ce gars n'était pas Hoffman ?

— Non, ce n'était pas Hoffman, dis-je en détendant mes jambes endolories.

Il est deux heures vingt du matin. J'ai l'impression qu'un train m'est passé dessus. Si ces excursionnistes rentrant à Los Angeles n'avaient pas entendu mes hurlements, je ne serais pas dans ce bureau. La dégringolade le long du flanc de la montagne hantera mes rêves pendant de nombreuses nuits à venir.

— Hoffman est grand et gros. Ce type-là était petit et trapu. Avez-vous pu épingler l'employé du poste d'essence ?

— Quand nous y sommes arrivés, il ne pouvait plus nous servir à rien. Votre copain lui a logé une balle dans la tête.

— Merde, alors ! J'espérais tirer quelque chose de lui. Eh bien ! on a tout l'air de s'être fait couillonner. Comment Rice prend-il la chose ?

— Il parle de quitter le pays. Maintenant, il semble convaincu que sa femme est morte.

— Il en était convaincu avant ma rencontre avec le kidnapper !

Je lui raconte la conversation que j'ai surprise entre Rice et Myra Lantis.

— Ça la fout mal, pour lui, dit Hackett pensivement.

— Nous avons deux théories qu'il s'agit d'examiner.

Selon la première, c'est Joyce Sherman qui a tué Mason. Hoffman la fait chanter, elle décide de disparaître et combine un pseudo-enlèvement pour toucher la rançon. Selon l'autre théorie, c'est Rice qui, sachant Joyce sur le déclin, et voulant se débarrasser d'elle pour

épouser la petite Lantis, a machiné l'enlèvement. Les deux théories se tiennent. Il semblerait même qu'elles sont toutes deux valables en partie. Si Rice tire les ficelles, il sera contacté tôt ou tard par mon kidnapper. Le mec tient la rançon, et Rice voudra en toucher une part. Ça serait peut-être une idée de faire filer Rice par deux de vos meilleurs limiers, qui l'auraient à l'œil nuit et jour... Ne lui laissez aucune chance de mettre la main sur la rançon. Il se peut qu'il perde la tête et se trahisse.

— Ouais. Je vais m'en occuper.

— Eh bien ! je crois que c'est tout. Si vous n'avez rien à ajouter, j'irais bien me coucher. J'ai eu assez de distractions pour la soirée ! Qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Nous avons tout organisé. Nous allons nous consacrer entièrement au kidnapper et tâcher de retrouver Miss Sherman.

— Je vous souhaite bonne chance, dis-je en me levant avec peine. Si je peux vous être utile à quoi que ce soit...

— Pas question. Vous avez fait votre boulot. Nous reprenons l'affaire en main.

Je suis heureux de la leur abandonner. C'est un travail qui réclame des recherches patientes et systématiques. Un mec isolé ne peut pas faire grand-chose. Seule, la police est assez puissante pour mener à bien une telle entreprise. Je sens que je peux m'en aller la conscience tranquille.

Je prends un taxi pour revenir au Culver Hôtel. Comme je traverse le vestibule, j'entends appeler mon nom. C'est Alan Goodyear. Il s'avance vers moi.

— Bon Dieu ! Steve. Tu es blessé ? interroge-t-il anxieusement en contemplant mon costume poussiéreux et déchiré.

— Je vais très bien. J'ai juste besoin d'un peu de sommeil. Qu'est-ce que tu fiches là ?

— J'ai pensé tout le temps à toi, je me suis demandé comment tu t'en sortirais. Je ne voulais pas déranger Fanshaw, alors je suis resté ici à t'attendre.

— C'est bien généreux à toi, mais tu te fais trop de mauvais sang pour cette histoire. Tâche de penser à autre chose.

— Que s'est-il passé ?

— Le mec m'a doublé. On m'avait fait aller à Elmo Spring, où je devais trouver d'autres instructions. Le kidnapper est monté à l'arrière de ma voiture sans que je le voie, et il s'est amusé avec un revolver. Puis il a fichu le camp avec le fric et la bagnole.

— Il ne t'a pas blessé ?

Je souris :

— Il a bien essayé, mais j'ai eu de la veine. J'ai dévalé la montagne. Je me demande comment je ne me suis pas cassé le cou. Mais j'ai eu chaud, pendant la descente. Goodyear aspire une longue bouffée d'air :

— Merde ! Eh bien ! je suis heureux que tu t'en sois tiré comme ça. Je redoutais le pire. Alors, il a filé ?

— Oui. Mais avant de me donner le grand jeu, il m'a dit que Joyce Sherman était morte. Les flics pensent que c'est exact, mais ça ne les empêche pas de la rechercher.

— Tu veux dire qu'il l'a assassinée ?

— J'en ai l'impression.

— Est-ce que la police garde l'espoir de la retrouver ?

— Tu sais comment ils sont, les flics. Optimistes malgré tout ! Je parie que Rice est dans le coup. La police le fait filer jour et nuit et surveille son téléphone.

— Rice ?

Goodyear a l'air stupéfait.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est dans la combine ?

— Un truc que j'ai surpris. Il a l'intention de se faire la paire avec la même Lantis. Dis donc, Alan, je ne tiens plus debout. Tu m'excuseras... je vais me pieuter.

— Bien sûr. Désolé de t'avoir dérangé, mon vieux, mais je me faisais de la bile pour toi.

Le veilleur de nuit s'approche :

— Ah ! Monsieur Harmas !...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un monsieur vous a téléphoné, il y a deux heures. Il a dit que c'est urgent.

— Qui c'est ?

— Il n'a pas voulu dire son nom.

Le veilleur de nuit prend un air chagrin :

— Il prétend que vous vous souviendriez de lui, qu'il vous a donné un direct à la mâchoire.

J'en oublie ma fatigue.

J'explique fiévreusement à Goodyear :

— C'est Hoffman !

Puis je me tourne vers le veilleur :

— Il a laissé un message ?

— Il vous demande d'aller au Black Hôtel immédiatement.

— Où c'est ?

L'employé louche vers son nez aristocratique. De toute évidence, il n'a que mépris pour le Black Hôtel.

— C'est au bord de la mer, près d'Océan Park. Un endroit pas très bien famé, monsieur Harmas.

— Tant pis, je m'en accommoderai.

Je poursuis à l'adresse de Goodyear :

— Il faut que je lui parle, à ce mec. Ça pourrait être un filon.

— Ce n'est pas urgent à ce point ! proteste Goodyear, en me suivant à travers le hall. T'as qu'à aller le voir demain matin. C'est bien tôt, trois heures du matin. Tu devrais te coucher.

— Couche-toi si tu veux, dis-je avec un sourire. Mais, pour moi, c'est important.

Je le quitte, descends les marches en courant et cherche un taxi... Il s'en amène un et, au même moment, Goodyear me rejoint sur le trottoir.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Vaut mieux pas. J'imagine mal Hoffman parlant devant témoin. T'en fais pas pour moi. Tout va bien. Au revoir, Alan, je te tiendrai au courant.

J'ouvre d'une secousse la portière du taxi.

— Black Hôtel, près d'Océan Park, dis-je au chauffeur en montant d'un bond.

Il nous faut vingt bonnes minutes pour arriver à destination.

— Fais gaffe, coco, dit le chauffeur, tandis que je le paie. C'est pas un coin bien peinarde, à cette heure-ci. Tu veux que je t'attende ?

— Non, merci. Je me tiendrai à carreau.

Je reste sur le trottoir, suivant des yeux le feu rouge du taxi qui finit par disparaître. Tout est calme et désert. Au loin, sur la mer, les feux errants des navires luisent sur le fond sombre du ciel.

L'odeur de l'océan, de vagues relents de poisson, de vapeurs de mazout et de goudron me font faire la grimace. Les appointements obscurs s'enfoncent dans l'eau huileuse. Un léger brouillard flotte en lambeaux traînants, masquant et découvrant tour à tour les feux des bateaux.

Je me retourne pour inspecter le Black Hôtel. C'est un bâtiment étroit et haut, surmonté d'une enseigne lumineuse. La lumière de la porte d'entrée forme une flaque sur le trottoir sale.

Je monte quatre marches, pousse la porte, gravis six autres marches et débouche dans le hall de réception.

L'endroit n'est pas très luxueux. Une banquette de bois longe le mur. Un bureau, avec un tableau à clefs, un téléphone et une ampoule sans abat-jour, occupe le mur du fond, près de l'escalier. Un tapis de fibre, assez sale et usé, recouvre le plancher. Dans un pot de cuivre, un palmier rachitique s'efforce de survivre.

Un petit homme maigre est assis derrière le bureau, un journal

étalé devant lui, des lunettes d'écaillé sur le bout du nez. Il me regarde avancer. Son visage est inexpressif comme celui d'une chèvre pendant la traite.

— Vous m'avez l'air bien seul, dis-je en m'accoudant au bureau. A moins que vos souvenirs ne vous tiennent compagnie ?

Il rabat le journal vers lui et sa main droite disparaît. Je sais qu'il tâtonne à la recherche d'un revolver, dans un tiroir du meuble. A voir ses petits yeux durs, je sais qu'il n'hésitera pas à tirer.

— Qu'est-ce que c'est encore ? demande-t-il dans un rauque murmure, sans me quitter des yeux.

— Laissez votre artillerie où elle est, dis-je en m'appliquant à ne pas bouger mes mains. J'ai voulu être aimable, c'est tout. Je vois que j'ai fait erreur. Je m'appelle Harmas. Un ami m'a téléphoné de chez vous. Il m'attend.

Le bonhomme me dévisage toujours. Sa main est invisible.

— Comment qu'il s'appelle ?

— Il a ses idées sur la question. Je ne pense pas qu'il se soit inscrit sous son vrai nom. Ça ne doit pas vous gêner ?

Il agite son dentier de droite à gauche, tout en réfléchissant.

— Z'avez une carte ? demande-t-il, après un silence impressionnant.

— Bien sûr, mais ne me tirez pas dessus pendant que je la sors. Mon revolver est dans ma poche arrière, si ça peut vous intéresser.

— Vous vous croyez au cinéma, ma parole ? dit-il en ramenant sa main sur le bureau. Le quartier est mal fréquenté, et vous me rendez nerveux.

— Désolé, dis-je en me détendant. Je m'y suis mal pris, faut croire.

Je tire une carte de mon portefeuille et la lui tends. Il l'examine, hoche la tête et me la rend.

— Chambre 3, au troisième étage. Frappez quatre coups, sinon vous risquez de prendre une charge de plomb dans le ventre.

— Il faudra que je loue une chambre dans votre établissement, un de ces jours. Il est temps que je renonce à cette vie de mollesse.

Il repousse ses lunettes sur son nez et se replonge dans son journal. Pour lui, j'ai cessé d'exister.

Je monte sans me presser, évitant la rampe qui est couverte de poussière.

Sur le palier du premier, je manque buter dans un homme étendu de tout son long devant une porte. Sa tête repose sur un vieux chapeau melon. Son souffle bruyant et saccadé pue l'alcool. On dirait que le personnage a mariné dans le whisky pendant au moins dix ans. Je poursuis mon chemin le long d'un corridor mal éclairé qui conduit à un autre escalier. Sur le deuxième palier, tout est désert. Une voix de femme lance une obscénité derrière une porte close, et un homme éclate d'un rire strident comme si la chose l'amusait prodigieusement.

Sur le palier du troisième, je croise une fille en kimono bleu et jaune, qui porte un broc d'eau. Ses pieds sont nus et sales. Ses cheveux tombent sur ses épaules et, rien qu'à les voir, j'éprouve une envie folle de me gratter. Elle m'adresse un sourire effronté et entrouvre son kimono de façon à me faire constater la légèreté de ses dessous.

— Salut, beau blond, dit-elle en s'arrêtant. Tu t'es perdu ?

— Je fais la tournée des bas-fonds, dis-je en l'écartant du coude. Je m'intéresse à la couleur locale, si on peut appeler ça de la couleur.

Son sourire disparaît :

— Encore un corniaud qui se prend pour un malin.

Elle s'en va et je poursuis mon chemin. Devant le numéro 3, je m'arrête pour essuyer la sueur de ma figure. Cet endroit ne me plaît guère, et ses habitants moins encore. Je frappe quatre coups lentement, mais pas trop fort. Je redoute plus que tout de réveiller les occupants des chambres voisines. Rien ne bouge. J'attends, l'oreille tendue, mais aucun bruit ne me parvient.

En face, derrière une porte, j'entends un ronflement régulier, aussi rauque que celui d'une scie électrique coupant un tronc d'arbre plein de nœuds. Je frappe de nouveau, un peu plus fort. Je regarde furtivement à droite et à gauche, m'attendant à tout instant à recevoir quelque projectile, ou au moins quelque injure.

La fille en kimono sort de la salle de bains sans le broc. Elle s'avance vers moi.

— Pourquoi que t'enfonces pas cette sacrée porte ? Ça ferait moins de bruit.

Je la regarde gagner en se tortillant le bout du couloir, ouvrir une porte. Elle se retourne, fait un geste obscène, puis disparaît en refermant la porte derrière elle. Je me gratte la nuque, non parce que je suis perplexe, mais parce que j'ai l'impression d'avoir des poux.

Enfin, je me décide à tourner très doucement la poignée de la porte. Elle ne bouge pas. De nouveau, je scrute le corridor, puis je me baisse pour regarder par le trou de la serrure. La clef est à l'intérieur et la chambre est éclairée. Je ne puis rien voir de plus. Je respire un bon coup et frappe encore, plus fort cette fois. Si fort que le monsieur qui ronfle comme une scie s'arrête soudain. Mais il ne se passe rien d'autre.

Je redescends les trois étages. L'employé fronce les sourcils en me voyant, et repousse ses lunettes vers le bout de son nez.

— Il est sorti ce soir, ou quoi ? demandé-je, un peu hors d'haleine en m'arrêtant devant son bureau.

— Pourquoi voulez-vous qu'il sorte ? Il vous attend.

— En tout cas, il ne répond pas. Il y a de la lumière chez lui, et la porte est fermée de l'intérieur. Vous vous décidez à bouger ou faut-il que j'appelle les flics ?

L'employé bondit comme s'il était piqué au bas des reins.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne veux pas de flics ici ! Il doit roupiller !

— Impossible. Vous avez un passe, ou préférez-vous que je tire dans la serrure ?

— Si vous le prenez comme ça, j'aime autant monter. Vous croyez qu'il y a quelque chose de louche ?

— On verra bien.

Je le fais passer devant moi, et lui emboîte le pas. Nous montons rapidement. Parvenus au palier du troisième, nous soufflons comme

des phoques. La fille au kimono fait un autre voyage à la salle de bains.

— Dis donc, frisé, dit-elle au veilleur de nuit. Pourquoi tout ce chahut ?

— Va te coucher, morue, ou je te fiche mon pied quelque part, répond le veilleur sans élever la voix.

Je m'attends à une explosion, mais elle se contente de lui adresse ! " un sourire nerveux et suppliant, et s'en va précipitamment.

— Ils sont chouettes, vos locataires, dis-je en m'approchant du numéro 3.

— On vous demande pas quelle heure il est. Ils sont très bien, quand on sait les prendre...

Il donne de grands coups dans la porte, attend un instant, puis prenant du recul, l'ébranlé d'un terrible coup de pied. Il semble heureux de s'adonner à cet exercice.

Un homme maigre et brun, au torse nu, vêtu seulement d'un pantalon de pyjama qui doit avoir connu des jours meilleurs, apparaît soudain sur le seuil de la chambre voisine. Sa figure longue exprime une rage haineuse.

— Ça fait une heure que j'essaie de dormir, dit-il d'une voix étranglée. Foutez le camp d'ici, ou je me fâche.

Le veilleur de nuit retire ses lunettes et les met dans sa poche. Puis il sourit à l'homme maigre. Son sourire n'a rien de charmant.

— Vous allez vous fâcher ? demande-t-il doucement. Sans blague ?

— Je vais te faire ravalier tes saloperies de fausses dents, ricane l'homme maigre, qui se met en garde et envoie un direct à la mâchoire du veilleur.

Du moins c'est son intention ; mais le bonhomme baisse la tête et esquive le coup. Avant que l'homme maigre ait pu recouvrer son équilibre, le veilleur prend son élan et le frappe au menton d'un swing formidable. L'homme maigre est projeté dans sa chambre, où il atterrit avec un fracas qui ébranle toute la maison.

Le veilleur s'avance, ferme la porte, dégage ses doigts d'un coup-de-poing américain en cuivre, à l'aspect meurtrier, et remet ses lunettes. Il a l'air aussi calme qu'une vieille dame dégustant une tasse de thé.

— Faut savoir leur causer, dit-il en extirpant une clef de sa poche. C'est pas compliqué.

— Vous allez vous décider à ouvrir cette porte, maintenant que vous avez fait votre numéro de James Cagney ?

Il s'affaire autour de la serrure, et au bout d'un instant, réussit à faire tomber la clef qui y était engagée. Puis il introduit sa propre clef et la tourne doucement.

— Vaut mieux s'écarter, des fois qu'il serait de mauvais poil, dit-il en s'effaçant.

Il tourne la poignée et ouvre le battant. Rien ne se produit. Personne ne lâche de coup de feu. Nous restons prudemment sur le seuil de la pièce mal éclairée.

Hoffman est assis dans un fauteuil, les mains pendantes, la tête inclinée sur la poitrine. Il y a du sang sur son veston et sur le plancher.

— Il pouvait pas se faire descendre ailleurs, ce salaud ? dit le veilleur, en entrant dans la chambre.

Je me penche sur Hoffman, lui soulève la tête, puis la laisse doucement retomber. Je lui touche la main. Elle est encore tiède. Il n'est pas mort depuis bien longtemps.

— Crénom ! dit le veilleur. Et tous les clients qui craignent le soleil ! Restez là pendant que je fais filer quelques locataires. Faut que je sois en règle lorsque les bourres arriveront.

Il sort en hâte et je l'entends courir le long du couloir. J'examine la sordide petite pièce. La fenêtre est ouverte et l'air frais de la mer pénètre en même temps que le brouillard. En m'approchant, je vois une échelle d'incendie. L'assassin a dû arriver par là. Un jeu d'enfant ! Je retourne près de Hoffman, ouvre son veston, écarte la chemise et regarde la blessure. Il a été poignardé avec une lame aiguisée – peut-être un coutelas de boucher. Le coup a été porté avec une extrême violence. La chair autour de la plaie est profondément meurtrie.

Ne voyant l'arme nulle part, je me mets en devoir d'explorer les poches du mort, mais n'y trouve rien d'intéressant. Il y a deux valises sous le lit, mais elles ne contiennent que des vêtements.

Je me sens soudain las et découragé. Aucune chance de dormir cette nuit ! Il faut que j'attende l'arrivée de Hackett, pour passer ensuite le reste de la nuit à le regarder travailler. Je grogne dans ma barbe et regrette qu'il n'y ait pas d'alcool dans la turne.

Dans le couloir règne une activité de ruche. Trois costauds, portant leurs valises, passent devant moi en coup de vent, leurs vêtements sont enfilés par-dessus leurs pyjamas. Ils dévalent l'escalier quatre à quatre. Au second, deux filles, également chargées de valises, leurs chemises de nuit à peine dissimulées sous des imperméables, me bousculent pour gagner l'escalier.

En bas, le veilleur de nuit monte la garde près du téléphone.

— Trois minutes, mon pote, dit-il tristement. Faut être correct avec les clients...

Le dernier fuyard est un homme gras, à la figure lunaire, au regard traqué. Il agite une main épaisse et maladroite à l'adresse du veilleur et pousse la porte.

— C'est tout, dit l'employé en soufflant bruyamment. Je les appelle ou bien vous vous en chargez ?

— Je m'en charge, dis-je en décrochant le téléphone.

II

Des coups répétés à ma porte me tirent d'un sommeil pesant.

Je lance un regard torve à la pendulette sur la table de chevet. Elle m'apprend qu'il est dix heures dix et le soleil qui s'efforce de percer les stores baissés me fait comprendre que ce n'est pas dix heures du soir.

Je me sens comme une loque humide et j'en ai, sans doute, l'apparence. J'enfile à grand-peine ma robe de chambre, gagne la porte en titubant et l'ouvre.

Le chasseur me remet un télégramme en me demandant d'une voix forte et perçante s'il y a une réponse. Debout depuis des heures déjà, il n'éprouve pas le besoin de ménager les nerfs des lève-tard. Je lui dis que je téléphonerai au bureau le cas échéant, lui fais signe de partir et referme la porte. Il descend le couloir d'un pas pesant de scaphandrier, en émettant un sifflement strident qui me transperce le crâne.

J'ouvre le télégramme à tâtons. Il est d'Helen.

Bonn ont quitte île avec bagages hier soir

serai aeroport midi.

La pensée de la revoir me donne la force de ramper sous une douche froide. Trois tasses de café noir me rafraîchissent un peu l'esprit, mais je me sens encore bien faible en quittant ma chambre pour descendre dans le hall. Je ne me suis couché qu'à cinq heures du matin.

La mort de Hoffman a achevé de me décourager. J'espérais fermement qu'il se déciderait à parler. Il aurait pu me dire pourquoi Joyce Sherman était intéressée aux polices d'assurances de Susan Gellert ; et ce renseignement était la clef du problème qui m'occupe. La police n'avait trouvé aucun indice. Le meurtrier avait fait son boulot proprement. Personne ne l'avait vu. Il était monté par l'échelle d'incendie, avait liquidé Hoffman et s'était volatilisé avec la même discrétion.

Je me rends au commissariat central et passe une heure en tête à tête avec Hackett sans aboutir à rien. Le premier suspect pour le meurtre de Hoffman, c'est évidemment Rice. Si c'est Rice qui a eu l'idée du kidnapping, il aurait fait tout pour empêcher Hoffman de parler ; mais les deux détectives qui le filent assurent que Rice n'est pas sorti de chez lui, la veille. La recherche de Joyce Sherman et celle du kidnapper se poursuivent sans résultat et Hackett devient à la fois inquiet et grognon.

— Calmez-vous, lui dis-je après avoir écouté ses doléances avec une patience méritoire. Quelqu'un fera sûrement une fausse manœuvre d'ici peu. il y a trop longtemps qu'ils ont le vent en poupe. Nous aurons notre tour de veine.

Hackett grogne. Il ne paraît pas convaincu.

Je descends à l'aéroport à midi moins dix pour apprendre que l'avion d'Helen a un léger retard et que je dois attendre vingt minutes. Je me sens à nouveau déprimé, j'entre au buffet prendre une tasse de café. Je demande au barman d'y verser une rasade de whisky. Il a dû remarquer les cernes de mes yeux, car il saisit la bouteille avec un claquement de langue plein de commisération.

Après la seconde tasse, ma colonne vertébrale me paraît un peu plus ferme. Je me redresse et, au même moment, j'entends une voix près de moi :

— Vous êtes bien M. Harmas ?

Je lève les yeux. Une jeune femme brune, élégante, se tient debout près de moi. Elle sourit. Un instant, je la regarde sans la reconnaître, puis je me lève d'un bond.

— Mais c'est M^{me} Bonn ! Je ne vous reconnaissais pas en tenue de ville. Comment allez-vous ?

C'est la dernière personne que je m'attendais à voir et je me demande si la rencontre est fortuite ou préméditée.

Elle m'adresse un charmant sourire et se glisse sur le tabouret voisin.

— Je vais très bien. Vous êtes étonné de me voir, je parie ? Moi-même, je n'étais pas très sûre que ce soit vous. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Mais non, je suis très heureux de vous revoir. Qu'est-ce qui vous amène à Los Angeles ?

— Je suis en route pour Buenos Aires.

— Tiens ? Votre mari vous accompagne ?

Elle fait une petite grimace et hoche la tête :

— Je l'ai quitté.

— Vraiment ? Et depuis quand ?

— Depuis hier soir.

Elle s'interrompt pour commander un café et reprend :

— Je ne pouvais plus supporter cette île. C'est drôle, mais votre visite a précipité les choses. C'était en quelque sorte la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Ça paraît invraisemblable, mais vous étiez les premiers visiteurs que je voyais depuis des mois. J'ai commencé à réfléchir et j'ai décidé que si Jack ne voulait pas partir, je partirais seule. Nous avons discuté, et je crois qu'en fin de compte, il est heureux d'être débarrassé de moi.

Elle éclate de rire.

— Il ne pense plus qu'à ses serpents chéris. Ce n'est pas très flatteur d'avoir un serpent pour rival, n'est-ce pas ?

Je l'approuve.

— Vous l'avez laissé dans l'île ?

— Oh ! non. Il m'a accompagnée, mais il n'a pas pu attendre l'heure du départ. D'ailleurs, il emmène Susan. Elle a besoin de vacances, et lui a besoin d'une cuisinière. Elle va passer deux semaines sur l'île.

— Si elle met une perruque brune, il aura l'impression que vous êtes toujours là, dis-je en l'observant attentivement.

Le temps d'un éclair, ses yeux se dérobent, puis elle se met à rire.

— Excellente idée ! Eh bien ! qu'il fasse ce qu'il veut. Moi, j'en avais plein le dos de Jack Bonn, et il en avait soupé de moi. Je crois que cette île est trop isolée pour qu'un ménage y soit heureux. Nous

nous portions sur les nerfs.

— Comment va votre sœur ?

— Oh ! très bien. Elle espère que Brad lui décrochera un engagement à New York.

— Il est à New York actuellement ?

Corrine acquiesce :

— Je me demande s'il réussira. De toute façon, il faut bien tenter sa chance.

Elle achève son café et accepte une cigarette.

— En un sens, je ne tiens pas tellement à aller à Buenos Aires. J'aimerais mieux rester avec Susie, mais mon ancien patron m'a câblé que ma place était toujours libre. Je travaillais chez lui avant de me marier. Alors, j'ai décidé de reprendre le collier.

Elle se penche vers moi, tandis que j'allume mon briquet :

— Vous avez bien pris part à l'enquête sur le kidnapping Sherman ? J'ai vu votre nom dans les journaux.

— Oui, dis-je, soudain sur mes gardes. Un drôle de merdier !

— C'est affreux. Évidemment, Susie se passionne pour cette histoire plus que moi, mais j'ai eu quand même un choc. Vous croyez qu'elle est morte ?

Je m'efforce de répondre avec calme :

— C'est bien possible. Pourquoi votre sœur s'y intéresse-t-elle, à cette histoire ?

— Eh bien ! autrefois, elles étaient amies, avec Joyce.

— Ah ! oui, c'est curieux...

— C'était avant que Joyce soit vedette. A l'époque, il y a environ quatre ans, elles partageaient la même chambre. Joyce était à la réception d'un hôtel à ce moment-là et Susie faisait un numéro avec moi. Joyce disait toujours qu'elle battrait Susie sur son propre terrain, et elle ne croyait pas si bien dire.

— C'était à San Bernardino, n'est-ce pas ?

De nouveau ses yeux se dérobent, mais elle opine de la tête et son sourire est assez persuasif :

— Oui, je crois bien. Je ne m'en souviens pas exactement. Pauvre Joyce. Alors, vous croyez qu'elle est morte ?

— C'est très probable. Est-ce que votre sœur était restée en relation avec elle ? Se sont-elles vues récemment ?

— Oh non ! Quand Joyce a commencé à faire du cinéma, Susie espérait qu'elle la pistonnerait, mais ça n'a pas marché. Joyce est devenue fière : vous savez comment ça se passe ? Et elle a laissé tomber Susie. Elles se sont même un peu disputées. Joyce a laissé tomber tous ses anciens copains. Je crois que la célébrité lui est montée à la tête.

— Ça arrive souvent, dis-je, tout en me demandant pourquoi elle me raconte ces choses.

Je suis convaincu que ses paroles ne sont pas fortuites. Elle raconte tout ça dans un but bien déterminé.

— Vous avez laissé votre femme à Springville, monsieur Harmas ? demande-t-elle négligemment.

Je manque de me faire prendre au piège, mais je me reprends à temps :

— Ma femme ? Grands dieux non ! Pourquoi cette question ?

Elle me regarde attentivement, mais son sourire est toujours radieux.

— J'ai cru l'apercevoir. Il y a une jeune femme qui s'est promenée dans le voisinage. Elle ressemblait à votre épouse. Quand je n'ai rien à faire, je m'amuse avec une paire de jumelles. J'observe les oiseaux, c'est ma passion. Eh bien, j'ai cru reconnaître M^{me} Harmas.

— Impossible, fais-je avec assurance, tout en me laissant glisser de mon tabouret. Elle ne m'a, pour ainsi dire, pas quitté. A l'exception de ce voyage à San Francisco. Elle est partie pour deux jours et je viens la chercher. C'est son avion qu'on vient d'annoncer. Il faut que je me sauve. Envoyez-moi une carte quand vous serez arrivée à Buenos Aires. Je compte y aller un de ces jours, moi aussi.

En me serrant la main, elle ajoute :

— Si jamais Susie passe à New York, tâchez d'aller la voir avec votre femme ! Elle aura besoin d'encouragements !

— Sans faute. A bientôt et bonne chance !

Quand j'arrive sur le terrain, l'avion roule déjà sur l'aire d'atterrissage. Helen est une des premières à descendre.

Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Après des embrassades passionnées et fougueuses, que les autres passagers observent avec un mélange d'envie et d'amusement, je la repousse et la tiens à bout de bras, pour mieux la voir.

— Mon trésor, tu es adorable ! Est-ce que je t'ai manqué ?

— Tu m'as vraiment manqué, dit-elle en levant vers moi son visage souriant. Mais ce n'est pas une raison pour me mettre en pièces.

Plutôt essoufflée, elle rajuste son ravissant petit chapeau et écarte mes mains avec fermeté.

— Je te rappelle que je t'appartiens pour bien des années encore, alors inutile de tout investir dans une seule étreinte frénétique.

— Attends un peu qu'on soit rentrés à l'hôtel, dis-je en saisissant sa valise. Maintenant ce n'était qu'une répétition générale. Tu ne perds rien pour attendre.

— J'y compte bien, dit-elle en riant. Que s'est-il passé, chéri ?

— Beaucoup de choses, dis-je. Mais ne parlons pas affaires avant d'être rentrés à l'hôtel. J'ai des faits très précis à te communiquer, entre autres, que tu es absolument ravissante. J'ai compté les heures depuis notre séparation, et je suis très fier que tu sois ma femme.

Helen pousse un soupir.

— C'est bon de t'entendre, Steve. Moi aussi, j'ai compté les heures.

Une fois rentrés à l'hôtel, je lui démontre, avec preuves à l'appui, qu'elle m'avait manqué terriblement et elle semble convaincue.

— Bon, je pense que cela ira comme ça, pour l'instant, dis-je, légèrement essoufflé. Maintenant, viens t'asseoir sur mes genoux et

raconte-moi tes aventures.

— Je préfère prendre un fauteuil, dit Helen avec fermeté. Je sais ce qui arrivera, si je m'assieds sur tes genoux.

— T'as peut-être raison. Va pour le fauteuil.

Je me laisse choir dans un autre.

— Voyons, que s'est-il passé au lac Mort ?

— J'avoue que ma patience a été mal récompensée. Pete et moi, nous avons monté la garde ensemble. Nous avons surveillé l'île tout le temps, mais nous n'avons rien vu d'intéressant. Bonn partait tous les matins à la chasse aux serpents. De temps en temps, nous apercevions Corrine et c'est tout. Personne ne leur a rendu visite comme je l'espérais. Hier après-midi, ils sont descendus au débarcadère avec leurs bagages. Ils ont traversé et sont montés dans une voiture de louage qui les attendait. Quand ils sont partis, j'ai pensé jeter un coup d'œil à la baraque pendant leur absence et puis je me suis souvenue des serpents et je m'en suis retournée.

Elle me jette un regard inquiet.

— Tu oses rire ! J'ai été froussarde, je le sais, mais à l'idée de remonter le sentier en m'attendant à tout instant à voir apparaître un serpent, je me suis dégonflée.

— Je ne ris pas, dis-je en lui caressant la main. Je n'y serais pas allé moi-même.

— J'ai pourtant découvert quelque chose. Pete et moi, nous avons passé des heures à discuter en surveillant l'île. Je l'ai fait bavarder sur les Bonn, dans l'espoir qu'il se souviendrait d'un détail important. Eh bien ! mes espoirs n'ont pas été déçus. La chose est d'importance, Steve. Lorsque Susan est venue à Springville pour monter au lac Mort, Bonn et elle s'étaient arrêtés chez Pete pour boire un verre. Susan a fait honneur au whisky, pendant que Bonn arrangeait quelque chose à la voiture, dehors. Il y avait un client au bar qui s'est mis à parler cinéma avec Susan. Pete qui était derrière le comptoir, prenait part à la conversation. Le client prétendait que Joyce Sherman était la meilleure actrice du monde. Là-dessus, Susan, qui était un peu grise, a fait des réflexions terriblement désobligeantes au sujet de Joyce Sherman. Elle l'a traitée de cabotine, puis elle a raconté qu'elle avait vécu avec la comédienne, avant qu'elle fasse du cinéma. C'était, a-t-elle déclaré, une sale petite grue. Le bonhomme

n'était pas de son avis et Susan s'est mise dans une vraie rage. Elle a dit que sans un bon metteur en scène, Joyce Sherman serait incapable de faire trois pas. Quand Bonn est revenu, Susan s'est tue brusquement, et ils sont partis. Pete prétend qu'il a vu Bonn lui parler dehors. Elle avait l'air pâle et terrifiée.

Je souris à Helen. Maintenant je comprends pourquoi Corrine Bonn a cru devoir m'informer de l'amitié qui avait existé autrefois entre Susan et Joyce.

— Je suis tombé sur Corrine Bonn juste avant ton arrivée. Elle m'a raconté que Susan avait jadis habité avec Joyce Sherman, mais que Joyce l'avait laissée tomber, dès qu'elle est devenue vedette. Elle m'a demandé aussi si tu étais restée sur les rives du lac Mort. Elle prétendait t'avoir aperçue.

— Pourtant j'ai été très prudente, dit Helen contrariée.

— Elle surveillait le rivage avec des jumelles. C'est probablement comme ça qu'elle t'a repérée. A propos, je crois que j'ai du travail pour toi, chérie. Ça t'ennuierait d'aller seule à San Bernardino ? J'irais bien avec toi, mais je suis obligé de rester dans le coin, des fois qu'il y aurait du nouveau dans cette maudite affaire d'enlèvement.

— Je ne demande pas mieux que d'y aller. Qu'est-ce que je dois faire là-bas ?

— Pendant ma conversation avec la nommée Corrine, j'avais tout le temps l'impression que cette rencontre n'était pas un effet du hasard. Elle avait été organisée. Ça s'est passé trop simplement, trop aisément. La façon dont elle a mis la conversation sur les relations de Susan et de Joyce était un rien trop adroite. Elle a deviné que Pete avait bavardé et elle s'est empressée de me servir sa petite histoire. Maintenant, je veux que tu ailles à San Bernardino pour y faire certaines recherches. D'abord, il faut que nous sachions dans quel hôtel travaillait Joyce lorsque Rice l'a découverte. Tu trouveras bien des témoins qui l'ont connue. Je veux en apprendre le plus possible sur son passé. Vois aussi si tu peux recueillir des renseignements sur Susan, vieux d'environ quatre ans. Si tu peux découvrir où vivaient ces deux filles et faire parler la propriétaire qui leur avait loué leur chambre, tu auras sûrement fait avancer l'enquête. Fais aussi le tour des petits théâtres et des agences. Fouille dans les archives de la presse locale.

— Qu'est-ce que tu cherches exactement, Steve ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas au juste, mais je veux être sûr que Joyce et Susan vivaient bien ensemble. Dans une affaire pareille, il faut faire une enquête excessivement minutieuse, c'est la seule chance qu'on a de déguster des éléments intéressants.

— Tu peux compter sur moi. Je partirai demain à la première heure. Maintenant, je veux savoir ce qui t'est arrivé. Nous avons tout l'après-midi, alors ne m'épargne pas les détails.

— Installe-toi confortablement, lui dis-je en prenant une cigarette. On en a pour un bout de temps.

Et je me lance dans l'histoire de la rançon, je parle de ma chute, du meurtre de M^{me} Hoffman, de la preuve que j'avais découverte et qui désignait Joyce Sherman comme étant la meurtrière de Mason, et finalement de Hoffman. Mon récit est long et la discussion qui s'ensuit, plus longue encore.

III

Le lendemain matin, Helen part pour San Bernardino. Je brûle d'envie d'y aller avec elle, mais Fanshaw insiste pour que je reste à Los Angeles, car la police peut découvrir d'un instant à l'autre un fait nouveau. Je n'ai donc plus qu'à attendre, et je trouve cette occupation ennuyeuse et exaspérante.

Malgré tous leurs efforts, les flics piétinent dans leur enquête sur le kidnapping. D'ordinaire, ils obtiennent des tuyaux par leurs indics, mais cette fois les indics ne peuvent pas les dépanner, car seul le monde de la pègre leur est familier. Les soupçons se portent sur Rice, mais on ne peut rien lui reprocher de précis.

Il n'a fait aucune tentative pour contacter le kidnapper. Il est filé jour et nuit et nous savons qu'il n'a fait aucune démarche suspecte. La seule chose qui nous donne de l'espoir, c'est qu'il semble avoir renoncé à son voyage à Paris. Cela prouve qu'il n'a pas réussi à joindre l'autre type pour toucher sa part de la rançon. Cette idée – la mienne – n'est pas mauvaise, mais nous n'avons pas de preuves.

Myra Lantis continue à vivre sous son toit et se fait passer pour sa secrétaire, mais nous savons à quoi nous en tenir, même si ça ne nous avance pas à grand-chose.

Chaque matin je me rends au commissariat central, puis je vais voir Fanshaw. Les jours se suivent et se ressemblent. Helen téléphone tous les soirs. Pour le moment, elle n'a rien trouvé de sensationnel. Elle recherche toujours l'hôtel où travaillait Joyce Sherman et où Rice l'a découverte. C'est une besogne fastidieuse, et à sa grande surprise comme à la mienne, personne ne semble savoir que la célèbre star avait jadis travaillé à San Bernardino comme réceptionniste.

Le troisième jour enfin, il y a du nouveau. J'avais commencé la journée comme à l'ordinaire, je me suis levé vers huit heures, j'ai fait traîner mon petit déjeuner et je suis descendu enfin dans le hall presque désert pour parcourir les journaux.

Je lis les titres depuis une demi-heure, lorsque soudain je tombe sur un petit entrefilet relégué au bas d'une page. Je regarde l'article d'un œil distrait, passe à un autre, mais mon attention se réveille et je

reviens au premier.

A la seconde lecture, j'ai l'impression d'avoir reçu un direct au menton.

fin tragique df. i. a danseuse au serpent elle meurt d'hé. morragik sur une ile isolée.

Deux secondes plus tard, je me rue comme un fou vers ma voiture.

CHAPITRE IX

I

L'atmosphère du bureau de Fanshaw est chargée d'électricité, lorsque j'y pénètre. Maddux a pris la place de Fanshaw derrière la grande table et par extraordinaire ne rugit pas. Pourtant son regard ne fait présager rien de bon.

Fanshaw est debout près de la fenêtre, secouant nerveusement une cigarette et éparpillant sa cendre sur le tapis. Il paraît soulagé, en m'apercevant.

— Vous avez vu ça ? fait Maddux en lançant le journal sur le bureau.

— Ouais, dis-je, en attirant un fauteuil du pied et en m'y laissant tomber : c'est assez peu explicite, mais il semblerait que nos polices commencent à nous revenir un peu cher.

— Vous croyez donc qu'on peut réclamer l'indemnité ?

— Je ne sais pas, mais la mort par hémorragie ne figure pas parmi les causes mentionnées dans les polices. En attendant d'avoir de plus amples détails, j'essaie d'envisager toutes les possibilités.

— J'ai tous les détails de l'affaire. On vient de me les communiquer. C'est la Press Association qui les envoie. Le décès a eu lieu hier après-midi. Apparemment, cette fille s'était installée dans l'île avec Bonn, en attendant un contrat pour New York. Bonn prétend qu'il a quitté l'île un peu après dix heures du matin. Susan avait l'intention de faire le ménage pendant son absence. Elle voulait notamment laver les vitres et lui a demandé un escabeau. Il lui en a indiqué un, en lui faisant remarquer, toutefois, qu'il était bancal. Mais comme les fenêtres n'avaient pas plus de deux mètres de haut, elle l'a rassuré en disant qu'elle ne tomberait pas de bien haut. Bonn n'a pas insisté.

Maddux s'interrompt pour couper d'un coup de dent l'extrémité de son cigare. Il l'allume, chasse la fumée du revers de la main et poursuit :

— Elle n'a entrepris le nettoyage des carreaux qu'après le déjeuner. Tandis qu'elle travaillait, le pied de l'escabeau s'est brisé et elle est tombée en avant. Instinctivement elle a tendu les bras vers la

fenêtre, la vitre s'est cassée et Susan s'est entaillé profondément les deux poignets. Les artères ont été sectionnées.

» C'aurait pu être un incident mineur. En fait, ça s'est transformé en accident mortel. Avec les artères des poignets sectionnées, on ne peut faire grand-chose quand on est seul. De toute évidence, elle a perdu beaucoup de sang et elle a été prise de panique. Il y a du sang dans toutes les pièces de la baraque, ce qui prouve qu'elle a dû courir à droite et à gauche, sans doute pour chercher des pansements, ou peut-être simplement sous l'effet de l'affolement. On a retrouvé des serviettes ensanglantées. Elle avait aussi noué au-dessus de ses poignets des bandes de toile, mais elle n'a pas réussi à faire des ligatures assez serrées pour arrêter l'hémorragie artérielle. Rien d'étonnant à ça. Quand on a les mains gluantes de sang, c'est pratiquement impossible de se bander les poignets. Elle a dû renoncer à arrêter le sang, et elle est descendue au débarcadère pour essayer d'atteindre l'autre rive et chercher du secours. Mais c'était trop tard. D'après les traces qu'on a relevées, elle a dû tomber plusieurs fois en chemin. Quand Bonn est revenu, il l'a trouvée près du ponton. Elle avait cessé de vivre depuis deux heures.

— C'est plutôt horrible.

Maddux hausse les épaules.

— L'enquête a lieu demain. On peut, d'ores et déjà, prévoir le verdict : mort accidentelle. Il n'y a aucune preuve de manœuvre criminelle. A l'heure où Susan se vidait de son sang, Bonn était à l'hôtel de Springville, en train de prendre son courrier. Sa femme naviguait vers Buenos Aires. Denny, lui, était à New York. Pour ce qui est de Rice, enfin, nous avons un rapport complet sur ses faits et gestes. Tous les intéressés ont des alibis parfaits. D'ailleurs, il est probable que le shérif n'y verra que du feu.

— A moins qu'il n'apprenne qu'elle est assurée pour un million de dollars, dis-je.

— Il n'est pas au courant, dit Maddux en soufflant la fumée au plafond.

Il médite un instant :

— Voilà du boulot cousu main, Harmas. Je me doutais bien qu'ils nous réservaient une surprise. Eh bien ! ça y est ! Aucun jury ne rendra un verdict de meurtre après avoir vu toute la mise en scène de l'île. Il est certain qu'ils concluront à un accident. Et pourtant c'est un

meurtre. Ne vous y trompez pas ! Dès l'instant où Denny a persuadé cet abruti de Goodyear d'établir la maudite police que vous savez, l'assassinat était inévitable. Maintenant, on verra bien s'ils auront le culot de réclamer l'indemnité.

— C'est à prévoir. Ils ne vont pas se gêner !

— A la réflexion, l'idée de saigner la victime à blanc n'est pas mauvaise. D'abord, ça ne fait pas de bruit, et puis la victime ne meurt pas tout de suite, ce qui permet au meurtrier de quitter les lieux. Et ça a toutes les apparences d'un accident.

— Rien ne prouve que c'est un assassinat, dit Fanshaw en quittant la fenêtre. D'ailleurs si elle a été assassinée, qui est le meurtrier ? Les seuls suspects que nous connaissons ont des alibis irréfutables. Vous voyez quelqu'un d'autre ?

Maddux (ait un geste d'impatience.

— Cela ne me regarde pas. Je ne suis pas de la police. Ce n'est pas à moi de découvrir les meurtriers, mais c'est à moi de piger quand une affaire est véreuse ! Il se trouve que c'est le cas ! Quand on prend une police d'accidents d'un million de dollars et qu'on meurt accidentellement moins d'un mois après, dans des circonstances bizarres, moi je dis : c'est louche ! Minute, faut pas m'en raconter ! La fille a été assassinée !

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien. On ne bouge pas. C'est à eux de jouer – nous on reste sur l'expectative.

— On n'aura pas à attendre longtemps.

— A leur aise ! Nous, pour le moment, on n'est pas au courant de l'histoire. (Il tape sur le journal.) Personne ici ne l'a lu, cet article. S'agit de leur mener la vie dure. Quand ils feront leur réclamation, nous leur rirons au nez. Nous leur expliquerons que les polices n'avaient qu'un but publicitaire, ce qui, d'ailleurs, est confirmé par la modicité même des primes. Nous leur rappellerons que Susan aussi bien que Denny ont déclaré qu'ils n'avaient pas l'intention d'exiger la moindre indemnité. Nous leur demanderons de justifier leur réclamation et prendrons par écrit devant témoin chaque mot qu'ils prononceront. Là-dessus, nous, leur proposerons de porter l'affaire devant un tribunal et nous exposerons toute l'affaire pour l'édification du jury. Ce sera à lui de décider si leur revendication est sujette à

caution, ou non. Nous prendrons Bergman pour avocat et s'il n'emporte pas le morceau, c'est que c'est impossible !

Il se penche vers moi le regard flamboyant :

— Faut leur loutre la frousse pour les empêcher de réclamer. S'ils l'ont déjà lait, ils n'ont qu'à retirer leur demande d'indemnité. Faut qu'ils comprennent qu'en cas d'échec, ils risquent d'être inculpés non seulement d'escroquerie, mais aussi d'assassinat !

— Voulez-vous que j'assiste à l'enquête ?

— A l'enquête ? aboie Maddux en se levant d'un bond. Vous n'écoutez pas quand je vous parle ? Je viens de vous dire que nous ignorons tout de cette histoire. Si nous nous présentons à l'enquête, les jurés en déduiront immanquablement que nous sommes intéressés à l'affaire. Or, comme je vous l'ai dit, nous n'avons pas lu cet article. Nous ne savons pas que la fille est morte ! Si vous allez à l'enquête et que Bonn vous repère, il saura mettre la chose à profit. Quand l'affaire viendra en jugement, le jury voudra savoir pourquoi nous avons assisté à l'enquête, alors que nous étions libres de tout engagement envers les héritiers de la victime. Nous n'allons pas nous mêler de cette histoire, nous ne bougeons pas, vous m'entendez ?

— Si on ne bouge pas, on laisse échapper certains arguments précieux. Je voudrais examiner la baraque. J'aimerais identifier le corps et vérifier les empreintes digitales.

— On ne bouge pas, répète Maddux en devenant tout rouge. C'est un ordre ! Tant pis pour les arguments secondaires ! Si nous nous montrons à l'instruction, ou même si nous demandons des passe-droits pour mener notre enquête, nous affaiblissons notre position pour le jour du procès proprement dit. Il nous faut donc rester en dehors.

Je peux comprendre ses bonnes raisons, mais je ne les accepte pas complètement :

— Je me permets de vous rappeler que ces deux filles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Si nous n'identifions pas le corps, nous ne pourrons pas établir s'il y a eu ou non substitution. Si c'est Susan qui a machiné cette escroquerie, le corps serait celui de Corrine.

Maddux grogne.

— Vous m'avez dit vous-même que Corrine est en route pour

Buenos Aires.

— C'est ce qu'elle m'a dit. Reste encore à prouver qu'elle est à bord du paquebot. Autre chose : la passagère en question est, peut-être, Susan qui s'est mis une perruque brune après s'être assuré son propre alibi. Je peux toujours vérifier si elle a bien pris le bateau d'Argentine. J'en ai juste pour un moment.

Maddux hausse les épaules.

— Si vous voulez, mais c'est une perte de temps. Si M^{me} Bonn vous a dit qu'elle s'embarquait pour Buenos Aires, vous pouvez être sûr qu'elle est partie. Il y a un million de dollars en jeu, et ils ne vont pas se laisser épingler pour un détail secondaire.

— Je crois que vous avez raison. Tout de même, je vais vérifier. Ils commettront bien une erreur, tôt ou tard. Mais tâchez de comprendre que l'identification du corps est d'une importance primordiale !

— Tant pis ! répète Maddux en abattant son poing sur le bureau. Si nous pouvons affirmer devant la cour que cette identification a été faite sans nous, que nous n'avons pas été invités à assister à cette formalité, nous avons une chance de jeter le doute dans les esprits, pour ce qui est de la véritable identité de la victime. Ça ne nous avancera peut-être pas beaucoup, mais ça nous donnera un délai, et si Bergman sait y faire, l'opinion sera peut-être ébranlée.

— Je persiste à croire que nous devrions identifier le corps, dis-je avec entêtement.

Maddux est sur le point d'éclater, lorsqu'on frappe à la porte. Miss Faversham, la secrétaire de Fanshaw, apparaît.

— M. Brad Denny demande M. Harmas.

Maddux a un sourire de fauve.

— Nous y voilà, dit-il en se redressant. Il n'a pas perdu de temps, hein ?

Il se tourne vers Fanshaw :

— Vous feriez mieux de rester. Moi, je vais me retirer. Restez aussi, Miss Faversham, et prenez note de tout ce qu'il dira. (Il se tourne vers moi.) Attention à vous, Harmas. Il est bien entendu que

nous ne nous reconnaissons aucune obligation. Dites-lui de faire sa réclamation d'indemnité par écrit. S'il insiste, refusez de discuter avec lui. Dites-lui de porter l'affaire en justice, s'il tient vraiment à toucher son fric. Compris ?

— D'accord.

Il quitte le bureau et Fanshaw dit aussitôt :

— Faites entrer M. Denny.

II

Fanshaw me désigne son fauteuil derrière le bureau et va se poster dans l'embrasure de la fenêtre.

— C'est vous qui parlez, me souffle-t-il. Je viendrai à la rescousse si c'est nécessaire.

La porte s'ouvre et Denny fait son entrée. Il est pâle et hagard. Comme il s'avance pour me tendre la main, Miss Faversham s'installe sans bruit à un autre bureau et sort discrètement son bloc.

— Vous connaissez la nouvelle ? me demande Denny, en me serrant la main.

— Quel plaisir de vous revoir ! dis-je en lui offrant un fauteuil. Comment ça a marché à New York ?

Il m'interrompt :

— Ne parlons pas de ça. Avez-vous appris ce qui est arrivé à Susan ? Elle est morte !

— Morte ? Mais comment ?

Fanshaw s'approche sans bruit du bureau et ramasse le journal que nous avons tous deux oublié. Il le plie et le dépose dans la corbeille à papier.

— C'est affreux, dit Denny en s'asseyant.

Je ne puis croire que le désespoir peint sur son visage soit simulé. Il a vraiment l'air bouleversé.

— La pauvre gosse s'est tranché une artère. Elle était dans cette maudite île. Il n'y avait personne pour la secourir. Elle a perdu tout son sang !

— Mon Dieu ! m'écriai-je. Je ne puis dire à quel point je suis navré. C'est arrivé quand ?

— Hier. Je reviens juste de New York. J'ai lu le compte rendu

dans le journal. J'ai téléphoné à Pete Eagan, à l'hôtel de Springville, et il m'a donné les détails. Bonn n'a même pas pris la peine de me prévenir et Corrine est partie pour Buenos Aires. Je m'en vais à Springville tout à l'heure...

— Puis-je vous être utile ?

Il secoue la tête.

— Non, merci. Je suis venu vous voir au sujet de cette police d'assurance.

Je songe : « Nous y voilà ! » et je jette un coup d'œil à Fanshaw.

— Au fait, laissez-moi vous présenter Fanshaw, c'est le directeur de notre succursale.

Fanshaw s'approche pour lui serrer la main. Je reprends :

— De quoi s'agit-il au juste ?

— Eh bien ! maintenant que Susan est morte, ces documents ne peuvent plus servir à rien ! Moi, je ne suis pas bien au courant pour ce qui est des primes... Est-ce qu'il me faudra payer jusqu'à la fin de l'année ?

Je n'en puis croire mes oreilles, mais Fanshaw s'est redressé si vivement, que je comprends qu'il partage mon émotion. Le visage inexpressif, je réponds :

— Mais non. Le paiement des primes s'arrête automatiquement à la mort du contractant.

Denny paraît soulagé :

— Ah ! ça m'enlève un poids. Je suis un peu gêné en ce moment et j'aurais eu du mal à faire face aux échéances.

Nous attendons, figés comme deux statues de cire, que Denny aborde la question de nos obligations, mais il n'en fait rien. Il se contente de poursuivre :

— Vous savez, monsieur Harmas, je voudrais qu'elle n'ait jamais eu l'idée de cette maudite assurance. Sans ces polices, elle serait encore vivante.

Cette déclaration est si inattendue que j'en reste bouche bée.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! s'il n'y avait pas eu cette histoire d'assurances, elle ne se serait pas disputée avec moi et elle ne serait pas partie au lac Mort.

— Elle s'est disputée avec vous ?

— Oui. Vous vous souvenez comme elle tenait à contracter ces polices pour des raisons publicitaires ?

— Oui, bien sûr.

— Il s'agissait surtout de faire un certain battage autour de sa personne pour faire connaître son nom aux managers new-yorkais. Eh bien ! quand je me suis rendu compte que son numéro était suffisamment rodé, je lui ai proposé de lâcher notre histoire à la presse. A ma grande surprise elle m'a répondu que, réflexion faite, son numéro avait assez de classe, pour qu'elle n'ait pas besoin de s'encanailler en utilisant des méthodes aussi vulgaires. Ce sont ses propres termes : « s'encanailler ! » Elle contracte une assurance d'un million de dollars, et elle appelle ça « s'encanailler ! »

— Oh ! vous savez, les femmes sont capricieuses, dis-je prudemment. Elle a eu beaucoup de succès, quand j'ai été voir le spectacle. Elle a dû se faire des idées, quant à la qualité de son numéro.

Denny acquiesce.

— C'est exact. Et j'ai été assez idiot pour le lui dire. Ah ! misère ! Qu'est-ce qu'elle m'a passé ! Elle m'a déclaré que si je n'étais pas capable de lui décrocher un engagement à New York en faisant valoir uniquement la qualité de son numéro, je n'étais qu'un agent à la noix. J'ai dû perdre mon sang-froid, moi aussi. Nous avons dépensé pas mal d'argent pour ces polices et nous n'avions pas les moyens de le gaspiller. Quand je lui en ai fait la remarque, elle m'a répondu qu'elle utiliserait la chose pour son lancement à New York.

Il me regarde d'un air malheureux.

— J'ai été assez bête pour discuter et elle s'est fâchée pour de bon. C'est drôle, mais depuis que je la connais, je ne m'étais jamais douté qu'elle avait ce caractère ! Elle m'a laissé tomber, en me déclarant qu'elle allait vivre chez Bonn et qu'il était inutile de chercher à la revoir, tant que je ne lui aurais pas décroché un

engagement pour New York.

— C'est désolant. Je ne savais rien de tout ça. Somme toute, vous n'avez pas utilisé les polices ?

Il hoche la tête.

— Non. C'était vraiment de l'argent jeté par les fenêtres. Je suis d'ailleurs venu vous voir pour ça. Je n'ai pas les moyens de continuer ces dépenses.

— Il n'en est pas question. Les primes seront automatiquement annulées maintenant.

Je pousse mon paquet de cigarettes vers lui. Il en allume une.

— Vous avez dit, tout à l'heure, que l'idée de contracter ces assurances était de Miss Gellert. J'avais cru, moi, que l'initiative venait de vous ?

Il lève sur moi un regard cillant :

— Mais non. C'était l'idée de Susie. Je n'étais pas très chaud, d'abord. Et ensuite, quand je me suis décidé, c'est elle qui s'est désintéressée de la chose.

— C'est pourtant vous qui avez discuté avec Goodyear ?

— Oh oui ! J'étais l'agent de Susie et je m'occupais de ses affaires, mais c'est elle qui a pris toutes les dispositions.

— Lesquelles ?

— Elle a fixé rendez-vous à M. Goodyear. C'est elle aussi qui a choisi votre compagnie.

— J'ai dû me tromper. J'avais cru que vous aviez fait la connaissance de M. Goodyear par hasard ?

Il paraît étonné.

— Oh non ! C'est Susie qui a arrangé notre rendez-vous.

— Vous savez comment elle l'a connu ?

— Non, pas du tout.

— Enfin, ça n'a pas d'importance. Je suis désolé que ça se soit terminé si mal.

— Oui. Eh bien ! je ne veux pas vous retenir davantage. Je voulais être rassuré pour ces primes. En somme, je n'ai pas à m'en occuper ?

— Non. Il n'en est pas question. Nous vous demanderons simplement une copie de l'acte de décès. Dès que nous l'aurons, la prime sera annulée automatiquement. Si vous voulez, je ferai le nécessaire à l'égard des autres compagnies.

— Je vous en serais reconnaissant, dit-il.

Il produit au jour sa serviette usée et en tire les dix polices, soigneusement attachées par une ficelle rouge.

— Je pense que vous en aurez besoin, dit-il en les posant sur le bureau.

Je manque de tomber à la renverse. S'il se dessaisit de ces polices, il n'aura plus la possibilité d'exiger l'indemnité. Je suis tellement bouleversé que ça doit transparaître sur mon visage.

— Elles ne vous paraissent pas en règle ?

— Si, si. Je ne pensais plus aux polices...

Je regarde Fanshaw, qui contemple les documents avec des yeux dilatés.

Denny les pousse vers moi.

— Vous m'écrierez, quand elles seront annulées, n'est-ce pas ?

— Mais, bien entendu, dis-je, sentant la sueur couler le long de mon front.

Si je prends les polices et que je les détruise, aucune revendication irrégulière ne pourra plus être faite. Il faut produire les documents, pour appuyer une réclamation. Mais, d'autre part, les polices font partie de la succession Susan Gellert et moi, en ma qualité de représentant de la National Fidelity, je n'ai pas le droit de les garder. Elles représentent un million de dollars, même si le seul fait d'exiger cette somme équivaut à une escroquerie. Je pose la main sur le paquet de papiers, puis lentement, à contrecœur, la retire. Si je les

prends, je me rends coupable d'abus de confiance. De plus, si une compagnie s'approprie et détruit les documents pouvant justifier une réclamation d'indemnité, elle risque de se couler complètement, en admettant que la chose se sache. Je ne veux pas me rendre responsable d'un tel acte.

Sans regarder Fanshaw, je repousse les polices vers Denny.

— Il faut que vous les gardiez jusqu'à l'ouverture de l'enquête. De toute façon, vous devez les joindre aux papiers de Miss Gellert et les remettre à son avocat.

— Ah bon ? (Il prend un air étonné.) Mais elles n'ont aucune valeur. Est-ce bien nécessaire ?

Je scrute son visage, cherchant à déceler s'il joue la comédie. Je me demande s'il ne veut pas m'amener à reconnaître que les polices ont une valeur, mais son regard stupéfait et sincère me rassure.

— Vous ne devez détruire aucun papier personnel appartenant à une personne décédée, sans le consentement des exécuteurs, dis-je lentement. Est-ce qu'elle avait un avocat ?

— Je ne sais pas. J'en doute. Vaut mieux que je demande à Bonn.

— Oui, c'est préférable.

Il remet les polices dans sa serviette et se lève.

— Faut que je me mette en route si je veux être à Springville aujourd'hui. Merci pour tout, monsieur Harmas.

— Je suis navré de ce qui vous arrive. Venez me voir en rentrant, ça m'intéresserait de savoir comment s'est passée l'enquête.

A peine est-il sorti que j'écrase ma cigarette et aspire une longue bouffée d'air. Je n'ose pas regarder Fanshaw :

— Allez-y, si vous n'êtes pas d'accord, dites-le.

— J'aurais agi exactement comme vous, dit tristement Fanshaw, mais je suis content que ce soit vous qui ayez fait le geste et pas moi. On n'avait pas le choix. Vous croyez qu'il était sincère ?

— Il était parfaitement sincère, dit Maddux en apparaissant sur le seuil. J'écoutais à la porte.

Il me lance un regard flamboyant :

— Vous auriez pu me consulter avant de lui rendre gracieusement ses polices.

— Pourquoi tergiverser ? Vous croyez qu'à ma place vous auriez agi avec plus d'élégance ? Vous auriez eu une attaque, c'est tout !

Il veut répondre, mais se ravise et sourit :

— Je le crois, en effet.

III

Je suis sûr que le fric nous sera réclamé dès que Denny aura remis les polices à Bonn. Le temps presse.

Je suis également certain que Maddux se trompe en m'empêchant d'identifier le corps de la prétendue Susan Gellert. S'il y a eu substitution, si la victime est Corrine et que j'arrive à le prouver, toute la machination s'effondrera. En dépit des ordres de Maddux, je décide donc de monter à Springville, de pénétrer dans la morgue et de m'assurer que la fille est bien Susan. Si j'y vais assez tard, je risque moins d'être repéré.

Je déclare à Maddux que je vais contrôler le départ de Corrine à la compagnie de navigation et je retourne à l'hôtel.

Je monte dans ma chambre et décroche le téléphone. Une conversation de cinq minutes avec un employé de la compagnie me convainc qu'une femme se faisant appeler Corrine Bonn s'est embarquée à la fin de l'après-midi au cours de laquelle avait eu lieu notre rencontre. Rien ne prouve que cette passagère est vraiment Corrine Bonn et l'employé de la compagnie ne peut me fournir d'argument probant. N'empêche que, dans un procès, son témoignage ne manquerait pas de faire pencher la balance.

Ensuite j'appelle l'hôtel d'Helen à San Bernadino. On me répond qu'elle est sortie, mais qu'elle a essayé de me joindre. Je laisse un long message où je l'informe de la mort de Susan, ce qui ne manque pas d'intriguer la standardiste à l'autre bout du fil. Seule sa discrétion professionnelle la retient de me poser des questions.

Je raccroche et tire de ma valise la bouteille de scotch, que j'emporte avec moi, dans les cas urgents. Aujourd'hui, il est vrai, il n'y a pas d'urgence, mais j'ai en perspective une longue randonnée en voiture et j'estime que j'ai besoin de prendre des forces.

J'avale une rasade et m'apprête à m'en offrir une autre, lorsque le téléphone sonne.

Je me dis que c'est Helen, j'empoigne l'écouteur et prononce d'une voix forte : « Steve Harmas à l'appareil », pour impressionner

ma femme. Mais ce n'est pas elle. C'est Alan Goodyear.

— Tu as vu le journal ? me demande-t-il d'une voix aiguë. Cette vache de Susan Gellert qui s'est fait buter !

— Oui, je suis au courant. J'allais justement t'appeler.

C'est un mensonge. J'avais complètement oublié le pauvre Goodyear. Je reprends :

— Je suis allé au bureau. Maddux a tout de la poule qui aurait trouvé un couteau.

— Dis donc, fais pas le mariole, dit-il d'une voix précipitée. Qu'est-ce qu'on a décidé ? Qu'est-ce qu'il dit, Maddux ?

— Pas si fort, Alan. Tu me crèves les tympans.

— Tu t'en fous, toi ! Mais moi, ça me touche drôlement ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Rien. Pourquoi veux-tu qu'on fasse quelque chose ?

— C'est Maddux qui l'a décrété ?

Sa voix est plus basse maintenant.

— Ouais.

— Ce qui veut dire qu'on ne paie pas l'indemnité ?

— Ils ne l'ont pas encore demandée. Rien ne dit qu'ils s'y décideront.

— Ils la demanderont sans aucun doute ! Elle est morte d'hémorragie. C'est une cause de décès qui ne figure pas dans la police. Quand un avocat un peu à la coule verra le document, il se rendra compte tout de suite que nous sommes bons pour casquer.

— Oh ! ce n'est pas sûr. Denny sait bien que les polices n'ont été prises que pour des fins publicitaires. Si Bonn se décide à réclamer l'indemnité, il commettra une escroquerie.

Il y a une pause. J'entends, au bout du fil, le souffle haletant de Goodyear.

— Tu ne blagues pas au moins ? Vous aviez raison, Maddux et

toi, et c'est moi qui avais tort. Cette histoire est sûrement suspecte. La fille ne serait pas morte dans de pareilles conditions... On a dû lui donner un coup de main !

— Tu crois qu'elle a été assassinée ? demandé-je en regardant, sans le voir, le mur d'en face.

— J'en suis certain ! C'est épouvantable ! Qu'est-ce que Maddux a dit de moi ?

— Il n'a même pas prononcé ton nom.

— C'est encore pire. J'ai déjà coûté à la compagnie un demi-million. Et maintenant, cette nouvelle catastrophe ! Je n'aurais jamais dû accepter cette sacrée police. Je vais démissionner avant que Maddux me fiche à la porte. Je ne replacerai plus jamais une police de ma vie !

— Nom d'un chien ! dis-je impatientement. Reprends-toi, Alan. Maddux ne te mettra pas à la porte. Tu es notre meilleur courtier. Tu n'es pas le premier qui se fasse avoir. D'ailleurs la demande d'indemnité n'a pas encore été faite, il n'y a donc pas de quoi se casser la tête. Bois un bon coup, ça te remettra le moral.

— Je ne veux pas boire ! (Sa voix prend une intonation hystérique.) Je suis cuit, foutu ! Je vais rendre mon tablier, pour ne pas donner à Maddux le plaisir de me vider !

Je comprends qu'il est sur la mauvaise pente et proteste :

— Tu es dingue, si tu te fais des idées pareilles, va donc discuter le coup avec Maddux. Tu verras que tu te goures. Si tu lui parles de démission, il aura une attaque. T'as qu'à aller le voir.

— J'y vais de ce pas, avec ma démission. Où pourrais-je te joindre, Steve ? Une fois que j'aurai enlevé ce poids de ma poitrine, je voudrais te parler. Je serai, sans doute, obligé de lâcher les assurances définitivement.

— Oh ! tu dérailles ! Maddux ne te laissera pas partir.

— Où puis-je te voir ?

— Pour le moment, ce ne sera pas pratique. Il faut que je parte. On se retrouvera demain matin.

— Il n'y a pas moyen de te voir ce soir ?

— Je regrette, Alan, mais il faut que je sorte. Je ne compte pas être de retour avant demain matin. T'as qu'à passer ici après onze heures.

— Bon, ça va. Je vais aller voir Maddux maintenant.

— C'est ça et ne t'emballe pas. A bientôt, dis-je en raccrochant.

Je reprends mon verre, le vide et reste un moment à me demander si ça vaut la peine de téléphoner à Maddux pour lui parler de Goodyear et de son désarroi. Je décide de les laisser se débrouiller. Je veux partir pour Springville. Si je téléphone à Maddux, il est capable de me donner un boulot qui m'empêchera de quitter la ville.

Je descends et sors la Buick du garage. Dix minutes après, ayant fait le plein, je sors de Los Angeles et prends la route de Springville.

IV

La route poussiéreuse qui mène à Springville est blanche sous la lumière crue de la lune.

Lorsque je parviens à quelques kilomètres de la ville, je quitte la route et range ma voiture dans un fourré.

Il faut que je fasse gaffe. Si on me voit et si Maddux vient à savoir que j'ai passé outre à ses ordres, je n'aurai plus qu'à me chercher une autre situation. Je ferme la voiture et me dirige vers la ville, cheminant dans l'ombre sur le talus herbeux.

La plupart des maisons sont obscures. Seuls, l'hôtel, le bar et deux baraques sont éclairés. Le bureau du shérif et la morgue se trouvent au bout de la rue principale. J'avais repéré la bâtisse au cours d'une promenade avec Helen, pendant notre dernier séjour.

La forêt commence à s'éclaircir. Je m'arrête derrière un arbre et examine la rue. Une demi-douzaine de clients sont encore installés sur les marches du bar, profitant de la tiédeur de la nuit pour bavarder. Il n'y a pas moyen de passer devant eux sans être vu, aussi je ne me risque pas hors de ma cachette.

J'attends « longtemps. Ce n'est que bien après onze heures que le dernier traînard se décide à rentrer chez lui. Je patiente encore. Les lumières du bar finissent par s'éteindre et je m'aventure enfin dans l'espace découvert. La longue rue est maintenant déserte et j'ai l'impression que je ne risque pas grand-chose. Je marche doucement, rasant les murs, attentif au moindre mouvement, au moindre bruit.

Vers le milieu de la rue, un chien se met brusquement à aboyer. En toute hâte, je plonge dans l'entrée sombre du bar. Le chien continue à aboyer et je l'entends tirer sur sa chaîne. Il a l'air féroce et je ne puis qu'espérer que la chaîne résistera. Un homme apparaît à une fenêtre et appelle le chien. Les aboiements s'arrêtent comme par enchantement. Il y a des gens qui savent y faire avec les bêtes, mais moi, je ne suis sûrement pas doué.

Pour éviter de passer près du chien, je me faufile derrière le bar où je trouve une étroite ruelle parallèle, semble-t-il, à la grande rue.

Deux ou trois minutes de marche rapide m'amènent devant la maison du shérif. Une lumière solitaire brille à l'une des fenêtres. Je m'approche silencieusement et jette un coup d'œil à l'intérieur.

Le shérif, un véritable géant, est assis à son bureau. La fumée bleue de sa pipe forme des cercles au-dessus de sa tête. Des formulaires sont étalés devant lui. On dirait que sa veille sera longue.

Je m'avance encore. La maison voisine est la prison municipale et au-delà, je distingue une baraque basse en bois. Le mot *Morgue* est peint en lettres blanches au-dessus de la porte.

Je fais le tour de la baraque. L'unique fenêtre est obstruée par des volets épais. Je n'aperçois pas de lumière et, après avoir écoulé, l'oreille collée au volet, je suis rassuré : il n'y a personne à l'intérieur. Je reviens à la porte et examine la serrure. Elle n'a pas l'air compliquée et je me mets à l'ouvrage avec un crochet que j'ai apporté à cet effet. Après quelques tâtonnements, la serrure cède. Je tire de ma poche la torche électrique, et pousse la porte très doucement. Elle s'ouvre en grinçant et je me retourne vivement pour regarder, par-dessus mon épaule, la fenêtre éclairée. Je m'attends à voir apparaître la tête du shérif. Mais rien ne se produit. Je pénètre à l'intérieur et promène ma lampe sur les murs de la première pièce. Ce doit être le bureau de réception. Un brancard à roulettes est dressé dans un coin. Le mobilier est composé d'une table, d'une chaise et d'un téléphone. En face de moi il y a une porte, et, sur la porte, il y a une plaque émaillée où je lis : *Dépôt mortuaire*. Je tourne la poignée de la porte qui s'ouvre sans difficulté. De nouveau j'inspecte les lieux à l'aide de ma torche. L'obscurité est chaude, étouffante. Je respire une odeur de désinfectant et de formol. Le faisceau de ma lampe découvre un évier profond, entouré de carrelage blanc, une table d'examen sous une batterie de lampes, et deux tables à tréteaux. Sur l'une d'elles est allongé un corps, recouvert d'un drap. Je m'en approche.

Mon souffle est précipité. Je suis nerveux comme une vieille dame qui entend bouger sous son lit. D'une main incertaine, je soulève un coin du drap et abaisse ma lampe.

Susan Gellert est étendue devant moi ; son visage figé, triste et cireux, a la blancheur de la neige nouvelle. C'est bien Susan. Je reconnais ses traits et ses cheveux blonds ondulés. J'abaisse encore le drap : sous son sein droit, il y a une petite tâche de naissance, en forme de croissant, d'un rouge foncé. Je l'examine un instant, essayant de me rappeler si je l'avais déjà aperçue. J'avais vu Corrine de très près, et je n'aurais certainement pas manqué de remarqué cette tâche.

Elle ne pouvait la dissimuler sous son soutien-gorge. Évidemment, j'ai vu Susan de plus loin, puisqu'elle dansait sur scène. Un petit défaut de la peau peut facilement être masqué sous une couche de fard. La tâche de naissance me fait croire que la morte est bien Susan.

J'ai apporté mon matériel anthropométrique. En hâte, je prends les empreintes des doigts froids et inertes. Un rapide examen me fait constater que celle du pouce correspond à la marque du doigt apposé sur les polices.

Tout en rangeant mon matériel, je constate que mes espoirs ont été déçus. J'avais espéré pouvoir démontrer que la morte n'était pas Susan. Maintenant, je suis bien obligé de me rendre à l'évidence. Je rabats le drap sur la figure de la morte et gagne silencieusement la porte. Comme je tourne la poignée, j'entends un craquement léger de l'autre côté de l'huis.

Je me raidis, aux aguets, et mon cœur se met à battre la chamade. Je n'entends plus rien, mais j'ai développé depuis quelque temps un sixième sens qui m'avertit du danger. Je suis certain que je ne suis plus seul dans le bâtiment.

J'éteins ma lampe et la glisse dans ma poche. Puis j'ouvre lentement la porte et reste immobile, l'oreille tendue.

Il ne se passe rien. Une muraille d'obscurité compacte me barre le chemin. J'essaye de me persuader que j'ai été victime d'une hallucination, mais la sensation de danger persiste. Je pense au cadavre de Susan Gellert, sur la table, derrière moi. Un frisson glacé me parcourt l'échine. Avec une prudence infinie, je m'avance de quelques pas.

C'est alors que la chose se produit. J'entends bouger sur ma droite et je me jette de côté. Une lame d'acier froid effleure mon bras, déchire mon veston. Je perçois un faible grognement, et une sueur glacée ruisselle le long de mon corps. Des doigts frôlent mon visage. Je plonge, les mains en avant.

Un corps lourd et musclé s'écrase contre le mien. La lame perce mon veston, effleurant mes côtes. Avant de tomber, je frappe sauvagement et mon poing rencontre un visage. Mon adversaire pousse un juron. Le couteau tombe sur le plancher. Mais déjà des mains remontent le long de ma poitrine et m'étreignent la gorge. Je lance des ruades, mais les doigts d'acier s'incrustent dans ma chair. Mon pied ne rencontre pas d'obstacles et je m'aplatis sur le dos. Un

genou s'enfonce dans ma poitrine, chassant l'air de mes poumons. Je saisis les poignets puissants et velus et tente désespérément de briser l'étreinte qui enserre ma gorge, mais je suis pris comme dans un étau. Je suis incapable de me dégager. Le sang bourdonne dans mes oreilles. Je suis sur le point de perdre connaissance. Le poids sur ma gorge est terrible. Mon étrangleur est fort comme un taureau.

Je lance mon poing. Mais quand il touche la figure de l'inconnu, c'est avec la douceur d'un flocon de neige. L'obscurité se change en une sphère rouge et mugissante. J'essaye de lever mon bras pour frapper à nouveau, mais il est devenu lourd comme du plomb. Je m'efforce de crier, mais, au même instant, la sphère rouge éclate à l'intérieur de ma tête et mon univers devient sombre et silencieux.

V

Le shérif pousse la bouteille de whisky vers moi. Ses yeux bleus et doux ne quittent pas mon visage.

— Buvez un coup. Vous avez l'air d'en avoir besoin.

Je bois un coup. C'est un vrai baume.

— Une veine que je sois arrivé à temps. Ce surin m'a l'air inquiétant.

Il désigne d'un signe de tête le couteau à lame mince posé sur son bureau.

— Plutôt, dis-je d'une voix croassante en caressant ma gorge tuméfiée. Vous avez vu qui c'était ?

— Il m'a entendu venir et il a filé. Je suis sorti si vite que j'ai oublié mon revolver.

Je me verse une autre rasade. Je sais que d'ici peu les questions vont pleuvoir. Je suis encore trop secoué pour inventer une histoire plausible. Je me rends compte que je me suis mis dans le pétrin et que j'ai entraîné Maddux à ma suite. Ce shérif au » yeux doux ne va pas me laisser repartir sans avoir obtenu une explication satisfaisante, et il ne se contentera pas d'à peu près. Il a fouillé dans mes poches pendant que j'étais évanoui. Mon portefeuille, mes papiers et mes cartes professionnelles sont étalés sur le bureau devant lui. Il sait qui je suis et qui je représente.

— Dites donc, mon petit, fait-il avec douceur, vous êtes passible d'une peine de prison pour violation d'un local public, mais je pense que vous aviez une raison pour le faire. Vous êtes venu pour identifier la fille ?

— Ouais.

— Elle était assurée par votre compagnie ?

— Écoutez, shérif, je suis dans de mauvais draps. Elle est assurée chez nous, mais nous craignons une tentative d'escroquerie. Elle a,

sans doute, été assassinée. Je suis venu pour m'assurer que la morte est bien Susan Gellert et non pas sa sœur jumelle, Corrine Bonn. Si on découvre ce que j'ai fait, ça va coûter cher à ma maison et à neuf autres compagnies d'assurances. Un million de dollars.

Il arrondit les lèvres et émet un léger sifflement.

— Vous feriez mieux de me déballer l'histoire, mon petit, dit-il en s'installant dans son fauteuil. Peut-être pourrai-je vous dépanner.

Sa courtoisie ne m'abuse pas. Il faut que je vide mon sac pour éviter des ennuis plus graves. Je lui déballe mon histoire. Cela prend pas mal de temps, mais je ne lui épargne aucun détail et lui conte même l'enlèvement de Joyce Sherman.

— Ouais, je reconnais que c'est plutôt louche. Mais vous êtes sur une mauvaise piste. Cette fille est morte accidentellement. Elle n'est pas la victime d'un assassin. J'ai fait des vérifications minutieuses. Quand Bonn est venu m'annoncer qu'il l'avait trouvée morte, j'ai eu d'abord des soupçons. Je n'aime pas ce gars-là. Il a une sale tête ; et en débarquant dans l'île, j'étais très méfiant. J'ai fait une enquête serrée. L'escabeau était vermoulu comme il l'avait dit, et un de ses pieds avait réellement cédé. J'ai vu la vitre cassée, et les débris de verre tachés de sang. Les seules empreintes de pas relevées dans la poussière, autour de la baraque, étaient celles de Bonn et de sa belle-sœur. Mais il y a d'autres arguments en faveur de l'accident : la jeune femme était seule dans l'île au moment de sa mort. Le toubib affirme qu'elle est morte vers trois heures de l'après-midi. Laissons-lui une marge d'erreur de trois heures... Il n'en reste pas moins que Bonn a quitté l'île de bonne heure et qu'il est arrivé à l'hôtel à dix heures du matin. Je connais un nommé Jack Oakley, qui braconne un peu du côté du lac Mort, lorsque Bonn est absent. Il était caché sur le rivage attendant le départ de Bonn. Il l'a vu filer. Il est resté à pêcher dans les parages jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Personne ne s'est rendu dans l'île entre dix heures et quatre heures et demie, heure du retour de Bonn. Oakley s'est caché lorsqu'il a entendu le moteur du bateau. Il a vu Bonn accoster. Deux minutes après, il l'a vu revenir en courant, remonter dans son bateau et gagner la rive opposée. Bonn avait découvert le corps de la fille et il est allé me chercher. Oakley était toujours à l'affût quand Bonn est revenu avec moi et mes hommes. Il nous a observés tandis que nous commencions nos recherches dans l'île. En arrivant, j'ai constaté d'ailleurs qu'à part la morte, il n'y avait personne dans les parages. J'ai passé la baraque et l'île tout entière au peigne fin. Je peux jurer qu'il n'y avait personne. Il s'agit d'un accident. Vous pouvez éliminer d'ores et déjà l'hypothèse du meurtre.

— Désolé, mais je ne suis pas convaincu. C'était un meurtre, mais je ne sais toujours pas comment il a été perpétré.

Il hausse les épaules :

— Eh bien ! mon petit, si vous arrivez à le prouver, tant mieux pour vous, mais quand Oakley aura fait sa déposition, les jurés seront bien obligés de conclure à la mort accidentelle.

— Et si Bonn a obligé Oakley à donner une version inexacte ?

Le shérif sourit.

— Impossible. J'ai connu Oakley tout gosse. Il ne peut pas sentir Bonn, et il est franc comme l'or. Je regrette, mais votre théorie ne tient pas.

— Est-ce que vous serez obligé de parler de ma visite ? Vous voyez dans quel pétrin je suis ? La compagnie veut contraindre Bonn à porter l'affaire devant un tribunal. S'il peut prouver que je suis venu ici identifier la fille, nous sommes foutus.

Le shérif me sourit avec sympathie.

— Je sais être discret, mais si je suis assigné et que l'on m'interroge sous la foi du serment, il faudra que je leur dise ce que je sais.

J'acquiesce. Je suis persuadé que mon agresseur n'était autre que Bonn. Il a dû me reconnaître, et il ne manquera pas d'en appeler au témoignage du shérif pour prouver que j'étais venu à la morgue. Je suis définitivement compromis et je n'ai aucun moyen de m'en tirer.

— Eh bien ! il ne me reste plus qu'à toucher du bois et à vivre d'espoir. Je pense qu'il vaut mieux que je rentre à Los Angeles, sinon je suis capable de faire une autre bêtise. Je regrette de m'être engagé dans cette aventure.

— Ne recommencez pas, mon petit, sans ça vous êtes bon pour un séjour forcé et prolongé à Springville. Vous voulez revoir le corps ?

Je hoche la tête.

— Non, ça ne vaut pas la peine. Vous avez une photo de Susan Gellert ?

— J'en aurai une demain matin. Je vous l'enverrai.

— Je voudrais une photo où l'on voit la tâche de naissance sous son sein. Pourriez-vous me trouver ça ?

— Bien sûr.

Je lui donne mon adresse.

— Vous voulez que je vous raccompagne jusqu'à la voiture ? demande-t-il après avoir griffonné l'adresse sur son bloc. Il traîne peut-être encore dans le voisinage, votre agresseur...

— J'ouvrirai l'œil. Merci quand même.

Je remonte la grand-rue, espérant rencontrer Bonn. Je suis furieux contre moi-même et une bagarre ne serait pas pour me déplaire.

Mais personne ne me prête la moindre attention.

VI

Le lendemain matin vers onze heures, j'arrive au bureau de Fanshaw. Maddux et Fanshaw discutent sur le kidnapping Sherman. Maddux fronce les sourcils en me voyant entrer.

— Où avez-vous été ? aboie-t-il. J'ai essayé de vous joindre. Qu'est-ce que vous avez foutu hier soir ?

— Je m'excuse. Je suis monté à Springville. J'espérais y trouver quelque indice susceptible de faire avancer notre enquête, mais je n'ai rien trouvé. Et, ce qui est plus grave, j'ai vendu la mèche.

Je m'attends à une explosion, mais il reste parfaitement calme. Ses yeux sont devenus durs comme du granit, son visage est légèrement coloré. Mais il garde son sang-froid.

— Les dégâts sont d'importance ? demande-t-il d'une voix un peu râpeuse.

— Plus que vous ne pouvez le croire.

— Asseyez-vous et racontez-moi l'affaire en détail.

J'obtempère.

— Eh bien ! j'espère que vous êtes content de vous, dit-il, lorsque je termine mon récit. On dirait qu'un piège vous a été tendu et que vous vous êtes laissé prendre comme un môme. Crénom ! Vous avez joué dans leur manche !

— J'en ai bien peur, dis-je, la sueur au front.

Je sais que ça ne sert à rien de m'excuser. Maddux s'en fout, des excuses, il n'a rien d'un sentimental. Il prend un cigare, en coupe le bout et reprend :

— Vous savez que Goodyear a donné sa démission ?

— Il m'avait dit qu'il en avait l'intention.

— Franchement, je ne suis pas fâché qu'il s'en aille. Il était bon

vendeur, mais il se laissait influencer, ce qui faussait son jugement. Avec vous, c'est la même chose.

— Dans ces conditions, je ferais mieux de démissionner, moi aussi.

J'attends une protestation, mais il ne dit rien. Il allume son cigare et s'absorbe dans ses méditations pendant deux bonnes minutes, les plus longues que j'ai jamais vécues.

— Vos actes inconsidérés, dit-il enfin, pourraient bien nous coûter cent mille dollars, et autant aux neuf autres compagnies. Je ne considère pas cela comme une erreur justifiable. Vous vous êtes entêté stupidement et vous avez saboté le travail. On vous a donné l'ordre de ne pas intervenir. On vous a dit et répété de rester tranquille, ce qui ne vous a pas empêché de filer à Springville, pour tomber dans le panneau sans rien découvrir qui puisse compenser votre gaffe. Je serais en droit de vous licencier immédiatement. En tout cas, je dois rendre compte de la chose aux autres compagnies, puisque j'ai pris la responsabilité de cette enquête. Je parie qu'elles exigeront votre licenciement immédiat. Quand un de mes agents cesse d'obéir à mes ordres, il sait ce qu'il risque. Qu'est-ce que vous comptez faire, Harmas ?

— Je vais démissionner, dis-je, assez dégoûté de moi-même. Je n'ai pas le choix.

Il m'observe.

— Etes-vous certain qu'il n'y ait pas d'autre solution ?

me demande-t-il posément. Vous nous avez foutus dans le pétrin, vous pourriez au moins essayer de nous en sortir ?

— Si je voyais la moindre possibilité, je n'hésiterais pas. Ils n'ont pas encore exigé le paiement de leur indemnité. Mais chaque démarche que je tente me ramène dans une impasse. Je pense qu'il vous faudrait quelqu'un de bien plus malin que moi pour tirer l'affaire au clair.

— Ça fait sept ans que vous travaillez pour moi, Harmas. Jusqu'à ce jour, vous n'avez jamais échoué. Je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais vous donner un mois d'appointments et un mois de vacances. Je ne veux pas savoir où vous irez, ni ce que vous ferez. Mais si vous revenez avec la solution de l'affaire, vous reprendrez votre travail comme si de rien n'était. Si vous n'arrivez à rien, ce ne

sera pas la peine de revenir.

Il griffonne quelque chose sur un bout de papier et me le lance.

— Donnez ça au caissier et prenez votre fric. Pendant ce temps, je vais mettre Olley Jackson sur l'affaire, des fois qu'il pourrait la mener à bien.

Olley Jackson est un autre enquêteur de chez nous ; un type qui se croit beaucoup plus malin que moi, mais j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre du contraire.

— En somme, vous me remplacez par Jackson ?

— Jackson a l'habitude de se conformer à mes instructions, Harmas. C'est lui qui prendra l'affaire en main. Si vous éclairez le mystère par vos propres moyens, tant mieux pour vous ! Moi, j'ai besoin d'un enquêteur sur qui je puisse compter, et je peux compter sur Jackson.

Je lance le bout de papier sur le bureau.

— Faites-en une cocotte et soufflez dessus ! dis-je en m'efforçant de contrôler ma voix. J'ai démissionné !

Je sors du bureau en claquant la porte derrière moi.

CHAPITRE X

I

J'arrive à San Bernardino à l'heure du déjeuner. Je trouve Helen attablée devant un lunch solitaire et me glisse sans bruit derrière elle.

— Profite, lui dis-je à l'oreille. Ça pourrait bien être ton dernier repas de luxe.

Elle sursaute comme si j'avais fait partir un pétard sous sa chaise et me jette vivement les bras autour du cou. Les autres convives nous regardent avec amusement.

— Hé ! calme-toi, ou on va mettre en doute la respectabilité de cet hôtel.

— Steve ! D'où sors-tu ?

— Je viens d'arriver, dis-je, en me dégageant et en m'asseyant en face d'elle. Tu n'as pas trop entamé tes frais de déplacement ? Tu crois pouvoir me faire vivre ?

Elle me lance un regard pénétrant :

— Qu'est-ce qui se passe, chéri ?

— Laisse-moi seulement me sustenter, et je te raconterai tout la triste histoire.

Je commande le plat le plus cher de la carte et, une fois le garçon reparti, je poursuis :

— J'ai fait la gaffe de ma vie, et Maddux a mis un autre type sur l'affaire. Il m'a donné un mois de salaire et un mois de vacances. Si je n'ai pas tiré les choses au clair une fois ce délai expiré, ça ne vaut pas la peine de revenir. Gest Olley Jackson qui me remplace.

Les yeux d'Helen lancent des éclairs.

— Comment a-t-il osé ? Il ne peut pas faire ça à mon mari ! Je vais lui téléphoner.

— Merci, chérie, mais ce n'est pas la peine. J'ai démissionné. Tu

te crois capable de gagner assez de fric pour nous faire vivre confortablement, tous les deux ?

— Tu as vraiment démissionné ? dit Helen en ouvrant de grands yeux.

— C'était plus fort que moi. L'orgueil de la famille Harmas a été piétiné. J'ai même fait mieux, je lui ai jeté son chèque à la figure, et je lui ai dit d'en faire des cocottes.

— Était-ce bien raisonnable, chéri ?

Je hoche la tête :

— Je crains que non. Une fois rentré à l'hôtel, j'ai fait mes comptes et j'ai découvert qu'il me restait exactement trente-cinq dollars, et pas un *cent* de plus. Je dois dire que cela m'a fait plaisir.

— Oui, dit Helen pensivement. Enfin, nous nous débrouillerons. Raconte-moi tout, Steve. Quelle est cette bêtise sensationnelle que tu as faite ?

— Elle est de taille. Je n'ai rien à reprocher à Maddux. Je l'ai cherché. S'il n'avait pas désigné Jackson pour me remplacer, j'aurais avalé ma pilule sans murmure, mais quand il m'a déclaré qu'on pouvait compter sur ce crétin de Jackson et pas sur moi, j'ai vu rouge !

Le garçon me sert et, tout en mangeant, je raconte à Helen ce qui s'est passé.

Elle en oublie son propre repas, et m'écoute, le visage attentif.

— J'aurais agi exactement comme toi, dit-elle enfin. Il fallait absolument s'assurer qu'il s'agissait bien de Susan. Maddux aurait dû comprendre !

— Tu sais comment il est. Il ne pense plus qu'à stopper la demande d'indemnité et à porter l'affaire en justice. Plus j'y pense, et plus j'admire l'astuce de ces escrocs. Mais je n'arrive pas à comprendre comment ils ont tué cette fille. Le shérif jure qu'il n'y avait personne dans l'île, lorsqu'elle est morte. Son témoignage leur sera très précieux. Si nous n'arrivons pas à prouver qu'elle a été assassinée, nous sommes fichus. Maddux a beau espérer que le jury conclura en notre faveur, la combine est si bien montée, qu'il n'a aucune chance de s'en tirer.

— Et si c'était un accident provoqué ? je veux dire, serait-il possible que Bonn lui ait prêté un tabouret vermoulu dans l'espoir qu'elle tomberait et se blesserait ?

Je hoche la tête.

— Non. Elle aurait pu faire une chute sans gravité. Elle aurait pu ne pas casser le carreau. Je suis certain que quelqu'un lui a ouvert les poignets, après avoir arrangé cette mise en scène. Mais comment le meurtrier a quitté l'île avant l'arrivée du shérif, ça me dépasse.

— Il n'aurait pas pu traverser à la nage ?

— La nuit, peut-être, mais pas en plein jour. Le nommé Oakley prétend qu'il est resté sur la rive tout le temps ; il aurait repéré un nageur. Le lac a près de quatre cents mètres de large et il n'y a pas le moindre abri.

— L'assassin était donc caché dans l'île ?

— Le shérif affirme que ce n'est pas possible. Il soupçonnait Bonn d'avoir tué la fille, et il a passé la baraque au crible.

— Tu crois que Denny y est pour quelque chose, Steve ?

Je hoche la tête.

— Je suis sûr que non. Il était à New York à ce moment-là, et je suis convaincu qu'il était sincère lorsqu'il m'a rapporté ces polices. Il n'aurait pas pu jouer la comédie comme il l'a fait. Il ne pouvait pas prévoir que je n'accepterais pas de reprendre ces documents. Or, si je les avais repris, il n'aurait plus eu aucun recours. On s'est servi de lui comme d'un pantin, et je suis sûr qu'il ne soupçonnait pas ce qui se passait.

Je repousse mon siège.

— Allons prendre le café dans le fumoir. Je veux entendre ton histoire. Comment t'es-tu débrouillée ?

— J'ai usé mes jambes à force de marcher, et je ne suis pas arrivée à grand-chose. Ce n'est que ce matin que j'ai enfin trouvé une piste intéressante.

Nous nous installons dans un coin tranquille du fumoir et, une fois le café servi, elle me raconte ses aventures.

— Dès que je suis arrivée ici, j'ai fait une liste de tous les hôtels, et je les ai tous visités. Tu ne peux pas imaginer comme ils sont nombreux. J'ai donc fait ma tournée et j'ai discuté le coup jusqu'à l'abrutissement total. Tout cela pour rien. Aucun hôtel n'a employé à la réception une Joyce Sherman. Je me suis dit alors qu'elle avait changé de nom pour faire du cinéma et j'ai recommencé toutes mes démarches, en me faisant décrire les réceptionnistes qui avaient travaillé dans les hôtels pendant ces cinq dernières années. Une fois de plus, je n'ai rien découvert. La plupart d'entre elles n'avaient pas quitté leur emploi, et on m'a donné tous les renseignements utiles sur celles qui étaient parties. Oh ! Steve ! Quel travail ! Et pour quels maigres résultats ! Je suis sûre maintenant que Joyce Sherman n'a jamais travaillé ici comme réceptionniste.

— Eh bien ! c'est tout de même quelque chose, pas vrai ? Tu n'as pas perdu ton temps. As-tu trouvé l'hôtel où descendait Rice ?

— Oui, dit-elle en acceptant une cigarette. C'est au Regent. Il y est resté trois semaines et n'a pas payé sa note en partant. Le détective de l'hôtel prétend que Rice a fait monter une femme dans sa chambre, malgré le règlement. Le détective a dû intervenir et, d'après le signalement qu'il m'a donné, cette femme pourrait bien être Corrine.

— Est-ce que Corrine était à San Bernardino à ce moment-là ?

Helen acquiesce.

— Oui. Susan et Corrine étaient ici toutes les deux. Elles faisaient un numéro de *strip-tease* dans une boîte de nuit. J'ai repéré le cabaret en question. J'ai interrogé le gérant. Il a très bonne mémoire. Il s'est souvenu de Rice aussi. D'après lui, Rice s'intéressait à Corrine, et il allait souvent la voir dans les coulisses.

— Et tu n'as pas pu établir que Susan et Joyce Sherman avaient habité ensemble ?

Helen secoue la tête.

— Elles n'ont pas habité ensemble ; du moins pas ici.

— Tu en es sûre ?

— Absolument. Le gérant de la boîte m'a donné l'adresse de la maison meublée où habitaient Susan et Corrine. J'y suis allée ce matin. Elle a changé de mains entre-temps, mais j'ai obtenu l'adresse de l'ancienne propriétaire. Elle s'appelle M^{me} Pasiley et habite

Barsdale. C'est une petite ville à cent soixante kilomètres d'ici. Tu veux qu'on y aille ensemble ?

Pendant qu'elle parle, je l'observe attentivement.

— Qu'est-ce que tu as, Helen ? Tu n'as pas l'air aussi brillante que d'habitude ? Tu t'es surmenée ?

Elle sourit.

— Non, bien sûr que non. Je suis un peu nerveuse, c'est tout.

— Nerveuse ? Ça m'étonne de toi. Allons, raconte...

Elle hésite, puis reprend :

— Je crois que mon imagination me fait des tours. Ces deux derniers jours, j'ai eu l'impression d'être suivie partout où j'allais et, la nuit dernière, j'ai cru entendre quelqu'un qui crochetait la porte de ma chambre.

— Tu crois vraiment ? dis-je, sans lui laisser voir que je suis effrayé.

— Je ne sais pas. J'ai appelé, mais rien ne s'est produit et je n'ai plus rien entendu. J'avoue que je n'ai pas été voir...

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu as été suivie ?

— C'est juste une impression. Je n'ai reconnu personne, et j'ai fait très attention, mais l'impression a subsisté. C'est ça qui m'a rendue un peu nerveuse.

Je lui caresse la main.

— Il ne faut plus t'en faire, maintenant. Nous irons rendre visite à M^{me} Pasiley. Mais tu ne te tracasseras plus, n'est-ce pas ?

— C'est fini, mais il vaut mieux faire attention, Steve.

Je constate qu'elle est beaucoup plus nerveuse qu'elle ne veut bien l'admettre :

— Ecoute, si tu me laissais faire l'enquête, tu pourrais rentrer chez nous ? Il serait temps d'aller voir si la baraque est toujours debout.

Helen secoue la tête.

— Je ne te quitte pas, Steve. Je vais très bien, puisque je suis avec toi. J'ai travaillé pas mal la nuit, et je n'ai pas pu me débarrasser de l'idée que j'étais suivie.

— Tu es sûre que ce n'est pas un effet de ton imagination ?

— Je ne sais pas, mais il vaut mieux ouvrir l'œil. Je pense toujours à cette brute de Bonn, je l'entends encore quand il nous a déclaré dans son bateau qu'il tirait d'abord et s'excusait ensuite. Il ne bluffait pas. Il est dangereux.

— Moi aussi je suis dangereux quand il s'agit de la sécurité de ma femme. Tu verras bien. On va prendre une chambre pour deux. Je vais monter ma valise et ensuite on se mettra en route. J'aimerais être de retour ce soir. Si nous ne découvrons rien d'intéressant, nous pourrions regagner Los Angeles immédiatement. Je veux être sur place quand on réclamera le paiement de l'indemnité.

— Mais, chéri, tu oublies que tu as démissionné ?

— J'ai laissé tomber Maddux, mais pas l'affaire. Tu ne penses pas que je vais laisser Jackson bouffer les marrons que j'aurai tirés du feu ? Je vais travailler sur l'affaire en qualité d'enquêteur indépendant, et si je la résous, ça va coûter gros à Maddux. En ma qualité d'indépendant, j'ai droit à un pour cent du montant de l'assurance, si je peux démontrer qu'il y a eu escroquerie. Tu vois ça ? Un pour cent sur un million de dollars ! Ce manteau de vison commence à prendre forme !

— J'y penserai quand tu auras tiré l'affaire au clair, Steve, dit-elle avec un sourire. Nous en sommes encore loin.

— On ne sait jamais. Un détail infime peut faire dégringoler toute la combine. Tu te rappelleras mes paroles.

II

Le bourg de Bardsdale est plus petit encore que Willington : un bazar, deux postes à essence, un bar et une station d'autobus sont les seuls monuments dont il peut s'enorgueillir.

Nous roulons le long de la route poussiéreuse. Nous avons chaud et soif.

— Ce n'est pas très somptueux, dis-je en arrêtant la voiture devant le bazar. Mais peut-être pourra-t-on nous renseigner sur M^{me} Pasiley.

Helen me suit à l'intérieur. A l'autre extrémité du magasin, encombré de marchandises diverses – depuis les pains de savon jusqu'aux balais – j'aperçois un comptoir de consommation.

— Ça tombe bien, dis-je. Qu'est-ce que tu prends ?

— Beaucoup de bière.

Le propriétaire du bazar, un petit homme gras à la figure rougeaude et gaie, surgit de derrière un stand de conserves et se plante derrière le comptoir.

— Mon employé a congé cet après-midi, explique-t-il. Qu'est-ce que je vous sers ?

Nous commandons de la bière.

Tout en la tirant, il ajoute :

— Nous ne voyons pas souvent des touristes, par ici. Vous êtes de passage ou vous comptez vous arrêter ?

— On ne fait que passer. Je parie qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui viennent ici pour le week-end. Ça manque un peu d'attractions.

— C'est un beau pays pour l'agriculture. Faites seulement sept ou huit kilomètres. Vous verrez les fermes. Si vous venez ici ce soir, vous serez surpris. Des fois, j'ai cinquante clients au bar. Il y a bal trois fois

par semaine.

— Faut bien se distraire ! Mais c'est un peu calme pour mon goût. En fait, je cherche la maison de M^{me} Pasiley. Pouvez-vous me l'indiquer ?

— Mais bien entendu, c'est à environ huit kilomètres d'ici.

Il me regarde avec curiosité.

— Je ne savais pas que la vieille avait des amis.

— C'est une visite d'affaires. On y va comment ?

— Suivez la grand-route pour sortir de la ville, et prenez la troisième petite route à droite. La maison est au bout. Vous ne pouvez pas vous tromper. Elle est toute seule.

— Merci. Vous la connaissez, M^{me} Pasiley ?

— Elle vient ici de temps en temps, dit le boutiquier en hochant la tête. Je devrais peut-être vous prévenir...

Elle est un peu excentrique. Son mari est mort il y a deux ans environ. Ils sont arrivés ici pour faire de la culture. Ils ont acheté une gentille petite maison, quatre hectares de terres, planté des orangers, et puis, tout d'un coup, le vieux s'est éteint comme une chandelle. Paraît qu'il était cardiaque. La culture, c'était trop dur pour lui. La vieille n'a jamais pu se le pardonner. C'est elle qui avait eu l'idée de retourner à la terre, et la mort de son mari lui a, en quelque sorte, tapé sur le système.

Helen et moi échangeons un coup d'œil.

— C'est grave ?

Il secoue la tête.

— Oh, non ! Elle est un peu bizarre de temps à autre. Elle imagine que son mari est toujours vivant. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

J'achève ma bière et me laisse glisser au bas de mon tabouret.

— Eh bien ! je crois qu'il serait temps d'y aller. Vous pensez qu'elle sera chez elle ?

— Elle ne sort pour ainsi dire jamais.

En remontant en voiture, je dis à Helen :

— Espérons que sa mémoire n'a pas souffert. Je suis heureux d'être venu avec toi.

— Moi aussi, dit Helen avec chaleur.

Nous reprenons notre course sur la grand-route poussiéreuse. Le patron du bazar avait raison. A peine avons-nous dépassé la ville – si on peut appeler ça une ville – que nous apercevons au loin des fermes et des hectares de bois de citronniers. Barsdale est peut-être un trou perdu, mais c'est un coin riche et productif.

Je ralentis et je m'engage dans la petite route. Nous montons une côte pendant dix minutes. De chaque côté du chemin, on découvre des vergers de pêchers, lourds de fruits. Il va être huit heures et demie, et le soleil disparaît lentement derrière les collines.

Je ralentis encore et m'écrie avec enthousiasme :

— Ça me donne envie d'être fermier !

— Je t'imagines mal travaillant aux champs, dit Helen en riant. Je ne te crois pas très doué pour l'agriculture, chéri.

— Qu'est-ce que tu en sais ? J'aurais des ouvriers agricoles pour les gros travaux. Je me promènerais à cheval et dirigerais l'exploitation. Je ferais connaissance avec la terre.

— Et plus vite que tu ne crois. Tu sais monter à cheval ?

— Bon, bon, je renonce à la ferme.

Nous roulons encore pendant trois kilomètres, laissant derrière nous les plantations de pêchers, et arrivons enfin à une étendue de terrain qui n'a pas été cultivée depuis des années. Au milieu d'un jardin envahi de mauvaises herbes se dresse un bungalow de bois qui semble devoir s'écrouler au moindre souffle de vent.

— Ce doit-être là, dis-je en stoppant devant un large portail.

Nous descendons. Une faible lueur éclaire une fenêtre sans rideaux, et comme nous remontons le sentier, j'aperçois une silhouette qui s'approche de la fenêtre, puis disparaît.

— Eh bien, elle est là, dis-je en m'arrêtant devant la porte d'entrée.

Il n'y a ni marteau, ni sonnette. Je frappe donc sur le panneau fendillé.

Nous attendons un moment, en contemplant le jardin en friche et le verger abandonné, où ne poussent que des orangers stériles. Enfin, la porte s'ouvre et une grande femme maigre se dresse devant nous. Elle doit avoir près de soixante ans. Elle a une figure creuse, sale et ridée. Sous un grand chapeau de paille, ses cheveux pendent en mèches désordonnées. Ses yeux sont troubles et enfoncés. Elle porte une robe de velours vert foncé qui a été rapiécée plus d'une fois.

— Vous désirez quelque chose ? demande-t-elle en examinant Helen et son élégante robe de toile, avec la curiosité naïve d'une enfant.

— Je m'appelle Harmas, et voici ma femme, dis-je. Je crois que vous avez tenu une maison meublée, il y a quelques années, à San Bernardino.

Elle fronce les sourcils.

— Vraiment ? Je n'ai pas envie de m'en souvenir. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— J'ai entrepris une enquête sur Susan Gellert. Je crois qu'elle a habité chez vous un certain temps.

Une lueur d'intérêt apparaît dans les yeux troubles.

— Elle a des ennuis, ou quoi ?

J'ai idée que ça lui ferait plaisir, si je lui répondais par l'affirmative. Je décide de lui lâcher le paquet.

— Je crois qu'elle a été assassinée.

— Ça, par exemple !

Elle me dévisage.

— Mon mari m'avait toujours dit qu'elle finirait mal. Mais entrez donc... Ça l'intéressera sûrement. Il répétait souvent qu'elle se ferait tuer. Il est très perspicace pour ce genre de choses. Je lui fais toujours confiance. Il ne se trompe pas.

Elle tourne les talons et nous guide le long d'un couloir sombre qui aboutit à une pièce tout au fond du bungalow.

Je souffle à Helen :

— On va voir ce qu'on va voir.

La pièce sert à la fois de cuisine et de salon. Elle est éclairée par une lampe à pétrole. Un grand fauteuil est placé devant la cheminée vide. Sur le plancher, près du fauteuil, il y a une paire de pantoufles usagées, en tapisserie. M^{me} Pasiley se penche vers le fauteuil et se met à parler :

— Réveille-toi, Horace. Y a un monsieur qui vient te voir. La petite Gellert a été assassinée. Exactement comme tu l'avais prédit.

Elle se tourne vers moi.

— Vous excuserez mon mari. Il ne peut pas se lever. Il a été très malade. Il a failli mourir.

Elle s'approche de moi, les yeux brillants, et murmure :

— Il a le cœur faible, mais il ne le sait pas. Faut le ménager...

— Désolé, dis-je, la sueur au front. Je ne voudrais pas le déranger.

— Asseyez-vous. Il écouterait. Ça l'intéresserait beaucoup, mais ne le harcelez pas avec des questions. C'est moi qui répondrai.

— Merci, dis-je en m'asseyant sur une chaise. Voilà donc l'histoire : Miss Gellert est morte et on prétend que c'est par accident. Elle aurait été en train de nettoyer une fenêtre, l'escabeau aurait glissé et elle se serait entaillé les artères des poignets. Moi, je suis enquêteur d'assurances. C'est ma compagnie qui l'avait assurée, et nous sommes pratiquement sûrs qu'elle a été assassinée. Nous cherchons donc des renseignements susceptibles de nous aiguiller sur la bonne voie.

— Tu entends, Horace ? fait la vieille femme en se tournant vers le fauteuil vide.

Elle éclate d'un rire caquetant qui me fait dresser les cheveux sur la tête.

— Nettoyer les vitres ! Voilà cette petite garce qui nettoie des vitres ! A d'autres ! Je ne marche pas ! Elle n'aurait pas levé le petit

doigt pour nettoyer quelque chose. Elles étaient feignantes comme des couleuvres, elle et sa sœur. Elles vivaient dans la crasse. Fallait toujours que M. Pasiley leur fasse des observations sur la tenue de leur chambre.

— Elle habitait avec Jack Bonn, au moment de l'accident. Ce Bonn a épousé récemment Corrine Gellert. Vous le connaissiez ?

— Épousé récemment ? Ça fait des années qu'ils sont mariés ! Si je le connais ? Je ne suis pas près de l'oublier ! Du gibier de prison ! Je me souviens du jour où il est venu chez moi, juste avant son arrestation. Il s'est amené et il a surpris Corrine avec cet agent. J'ai oublié son nom...

Elle se tourne de nouveau vers le fauteuil vide :

— Comment il s'appelait, le type qui courait toujours après Corrine ? Il était si bien habillé et roulait en Cadillac ?

Je demande :

— Perry Rice ?

Elle se retourne pour me dévisager :

— C'est ça ; M. Pasiley allait le dire ! Il a la mémoire des noms. Oui, c'était lui. Je n'oublierai jamais la scène : M. Pasiley est monté pour leur ordonner d'arrêter tout ce tapage. Et ce Bonn l'a jeté à la porte. Moi, j'étais montée derrière lui et j'ai vu : Corrine était nue comme un ver et Rice était adossé au mur, blanc comme un spectre. Bonn tenait un revolver à la main. Je ne sais pas comment M. Pasiley a eu le courage d'entrer. Puis les flics sont arrivés et ils ont empoigné Bonn. Y a eu des coups de feu. Les flics lui ont cassé le bras. Mais, même avec son bras cassé, il s'est débattu tout le temps, dans l'escalier. Je n'oublierai jamais ce soir-là.

Je suis suspendu à ses lèvres. Helen aussi.

— Alors Bonn était déjà marié avec Corrine, à ce moment-là ?

— Bien sûr, c'était un bandit. Il passait son temps à cambrioler les postes à essence et les boutiques isolées. Les flics étaient après lui depuis des semaines. Pendant qu'on l'entraînait, il poussait des hurlements, il accusait Corrine de l'avoir donné à la police, ça ne m'étonnerait pas, d'ailleurs. Il lui prenait tout son argent, et quand elle s'est mise en ménage avec ce Rice, elle aurait donné cher pour

être débarrassée de Bonn.

— On a pu établir que c'est elle qui l'a dénoncé ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai entendu Susan se disputer avec Corrine à ce sujet. C'est même à la suite de ça qu'elles se sont séparées. J'ai cru un moment que Susan allait la tuer. J'ai dû envoyer M. Pasiley pour y mettre le holà et pour les empêcher de se battre.

Je sens que, pour la première fois depuis le début de mon enquête, je vais avoir un tuyau intéressant. Je demande :

— Elles se battaient pourquoi ?

— Eh bien ! Susan, elle couchait avec ce Bonn. Elle aurait couché avec le premier venu, il suffisait qu'il porte culotte ! Corinne n'en savait rien, mais moi j'étais au courant. Je savais que Bonn montait voir Susan quand Corinne était sortie. Il passait des heures chez cette petite dévergondée.

— Et alors Susan a soupçonné sa sœur d'avoir dénoncé Bonn à la police ?

— Elle en était sûre. Elle menaçait de tuer Corrine. Elle braillait à tue-tête, et M. Pasiley a encore été obligé de monter pour la faire taire. Une heure après, Corrine est descendue avec ses bagages et elle a filé. Susan est restée peut-être deux semaines encore, et puis elle est partie aussi. On était contents de se débarrasser de cette engeance !

— Qu'est-ce qu'elles sont devenues ?

— Je ne sais pas ce qu'est devenue Corrine. J'ai entendu dire qu'elle était partie pour Buenos Aires. Susan est allée à Los Angeles. Paraît qu'elle faisait un numéro de danseuse nue, ou quelque chose comme ça. En tout cas, j'ai été heureuse de ne plus les avoir chez moi.

— C'étaient des jumelles absolument identiques. Sauf que l'une était blonde et l'autre brune. Il paraît qu'à une certaine époque, Corrine portait une perruque blonde et personne ne pouvait les distinguer. C'est exact ?

— Moi., j'y arrivais à tous les coups, dit M^{me} Pasiley, avec un sourire qui découvrit ses gencives. Ces deux-là n'avaient aucune pudeur. Elles se promenaient nues comme la main... Plusieurs fois, M. Pasiley les a croisées dans le couloir. C'était scandaleux, et je leur ai fait des réflexions, mais ça n'a rien changé. Corrine avait une tâche

de naissance, et c'est comme ça que j'arrivais à la distinguer de sa sœur. Une petite marque en forme de croissant, juste à cet endroit.

Elle touche de son index sa poitrine plate.

— Vous ne vous trompez pas ? Je crois que c'est Susan qui avait cette marque ?

— Non, c'est Corrine. Qu'est-ce que vous en savez ?

— On m'a dit que c'était Susan qui avait ce grain de beauté.

— Eh bien ! on vous a menti. Je l'ai vue cent fois, cette tâche ! On aurait dit un petit croissant, même qu'elle en était fière, je me demande bien pourquoi ! Elle me l'avait montré elle-même. C'était bien inutile, d'ailleurs : cette tâche se voyait assez !

III

Nous bouillonnons tous deux d'une ardeur nouvelle en quittant le bungalow. Helen se met au volant.

J'ai cuisiné M^{me} Pasiley une bonne demi-heure, essayant de la convaincre que c'était Susan et non pas Corrine qui avait la tâche de naissance, mais elle ne s'est pas laissée impressionner. Si son témoignage est digne de foi – et de cela je suis maintenant persuadé – nous aurions découvert enfin un élément intéressant.

Si la morte est bien Corrine Bonn, toute demande d'indemnité devient illégale et nous pouvons poursuivre les demandeurs pour tentative d'escroquerie.

— Il faut que nous trouvions un témoin plus solide que cette pauvre vieille, dis-je, tandis que nous nous engageons dans le petit chemin. Ça ne servirait à rien d'amener M^{me} Pasiley à la barre. N'importe quel avocat peut démolir ses arguments. Quelqu'un d'autre doit savoir que Corrine avait le grain de beauté.

— Il faut encore tirer au clair l'histoire des empreintes de pouce sur les polices, me rappelle Helen. Nous avons pris l'empreinte de Corrine, et ça ne correspondait pas.

— Réfléchissons un peu... On a toujours senti qu'il y avait du louche dans cette histoire d'empreintes. C'est toi qui a pensé que Corrine s'était peut-être substituée à Susan et avait forcé sa sœur à mettre son empreinte sur ces polices. Tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens, je me souviens même qu'au lieu de me féliciter de ma perspicacité, tu m'as soupçonnée d'avoir bu plus que de raison, fait Helen indignée.

— Oh ! tout le monde peut se tromper. Je m'excuse. D'ailleurs, ce n'est pas sûr que tu aies raison. Je crois même que ton idée est bonne, à condition de la prendre à l'envers. On va voir un peu ce que ça donne. Admettons que Susan ait joué le rôle de Corrine... Ce n'est pas impossible... Quand nous l'avons vue à Willington, elle n'a pas fait d'histoires pour nous donner l'adresse de Corrine. Elle se doutait bien qu'on irait la voir. Elle n'a fait ni une ni deux et, pendant que nous

dormions sur nos deux oreilles à Willington, elle a filé en voiture au lac Mort. Elle s'est mis une perruque brune et une couche de fond de teint et nous a accueillis le lendemain – innocents que nous étions ! – en se faisant passer pour Corrine. Tu te rappelles comme ça a été facile d'obtenir ses empreintes ? Tu as même remarqué qu'elle n'aurait pas agi autrement, si elle avait souhaité que nous les emportions.

— Mais nous avons pris également les empreintes de Susan. J'ai volé cette glace sur sa coiffeuse, et les empreintes correspondaient à celles des polices.

— Tu ne l'as pas vue toucher la glace, pas vrai ? Ça fait partie, peut-être, de la machination. Susan a dû poser exprès la glace de Corrine sur sa table pour que tu la prennes ?

— C'est possible, dit Helen avec ardeur. Mais alors, où se cachait Corrine pendant ce temps ?

— Peut-être à Buenos Aires. Et puis, quand la mise en scène a été réalisée, Susan et Bonn l'ont persuadée de revenir, ils l'ont attirée sur l'île et l'ont assassinée. Ensuite, Susan, déguisée en Corrine, est partie à Buenos Aires, pour se réserver un alibi. Quelqu'un là-bas aurait pu s'apercevoir, en effet, de la disparition de Corrine.

J'ai brusquement une idée.

— Je connais quelqu'un qui peut étayer le témoignage de M^{me} Pasiley : c'est Mossy Phillips ! Il a fait des photos de Corrine et de Susan. Il se souvient peut-être de la tâche de naissance. Tu es d'accord pour rouler toute la nuit ? Plus tôt nous arriverons à Los Angeles, et plus tôt nous tirerons la chose au clair.

— D'accord. Dis donc, tu pourrais dormir maintenant, et à mi-chemin, je te céderai le volant. On devrait arriver vers une heure, si on roule sans arrêt.

— Tu ne veux vraiment pas que je conduise ?

— Je suis en forme, maintenant, mais je ne le serai plus dans deux heures. Tu peux monter derrière et t'allonger.

— Ma parole, tu devines mes moindres désirs !

Elle s'arrête et j'ajoute :

— La plupart des femmes auraient laissé conduire leur mari.

Avoue que j'ai eu du nez pour choisir mon épouse.

— Je suis ravie que tu sois satisfait, chéri, dit-elle d'un air heureux.

Je n'ai pas l'intention de dormir. Je commence par récapituler soigneusement les nouveaux faits que nous avons découverts.

Il semblerait que Corrine soit mariée avec Jack Bonn depuis cinq ou six ans. Elle et Susan faisaient, à l'époque, un numéro dans une boîte de nuit, et Bonn gagnait sa vie en cambriolant des postes à essence. Il s'est séparé de Corrine environ un an après leur mariage, mais il n'a cessé de la harceler. Quand il était fauché, il exigeait qu'elle lui donnât de l'argent. Pendant le séjour des deux filles à San Bernardino, Susan et Bonn ont eu une liaison. Corrine l'ignorait et, d'ailleurs, il est probable qu'elle ne s'en serait pas émue, puisqu'elle était elle-même la maîtresse de Perry Rice. Mais elle était fatiguée de voir débarquer Bonn à l'improviste, et elle avait peur qu'il ne découvrit sa liaison avec Rice. Elle s'est donc décidée à dénoncer son mari à la police. Susan a eu vent de la chose et s'est empressée d'en avertir Bonn, mais c'était trop tard. Bonn a été arrêté. Il a écopé de quatre ans de prison. Furieuse d'avoir perdu son amant, Susan a menacé de tuer Corrine, qui a trouvé son salut dans la fuite. Elle est partie pour Buenos Aires, et n'a, sans doute, pas quitté l'Argentine pendant quatre ans. Bonn, lui, les a passés en prison.

Susan, cependant, avait conçu le projet de s'assurer pour un million de dollars. Elle entrevoyait déjà un moyen de se venger de Corrine, tout en gagnant un million. Lorsque Bonn est sorti de prison, elle s'est mise en cheville avec lui et lui a expliqué son plan. Il est allé s'installer dans l'île du lac Mort, et Susan, coiffée d'une perruque brune, venait de temps en temps à Springville pour faire croire aux gens du pays que Corrine habitait aussi dans l'île. Dans un coin aussi écarté, c'était chose aisée. Là-dessus, elle a réussi à persuader Corrine de revenir. Tout était réglé comme, du papier à musique. Corrine a été gardée prisonnière dans l'île...

Arrivé à ce point de ma reconstitution, je commence à somnoler. Le bercement régulier de la voiture, l'air chaud de la nuit et le fait que j'ai conduit tout l'après-midi, finissent par avoir raison de mon endurance. Je sombre dans un sommeil profond.

Je dois dormir depuis près d'une heure, lorsque soudain Helen me réveille en me secouant le bras.

— C'est à mon tour ? demandé-je. en bâillant à me décrocher la mâchoire. Où on est ?

— Je ne sais pas, mais nous sommes en panne d'essence.

— C'est pas possible, dis-je en me redressant. Le réservoir était à moitié plein quand nous sommes partis de Barsdale.

— Mais si, t'as qu'à voir le cadran.

Je regarde par-dessus son épaule.

— Eh bien ! ça, alors ! Le carburateur doit avoir une fuite.

Je suis complètement réveillé, maintenant.

— Tu n'as pas idée de l'endroit où l'on est ?

— On doit être à une trentaine de kilomètres de San Bernardino.

Je descends de voiture, allume ma lampe de poche et soulève le capot. C'est bien une fuite. Quelqu'un a perforé le tuyau du carburateur.

— Regarde ! C'a été fait exprès !

Helen me rejoint pour contempler les dégâts.

— Mais à quel moment on a fait ça ? Et pourquoi ?

— Peut-être pendant notre arrêt à Barsdale. Mais je ne vois pas pour quelle raison...

Elle scrute la route obscure d'un œil inquiet :

— Il y a une voiture, derrière nous. J'ai repéré ses phares, juste avant de stopper.

Nous nous regardons.

— Je crois qu'on ferait mieux de se mettre à l'abri. C'est un guet-apens !

J'ai à peine achevé ma phrase qu'une longue voiture noire surgit de l'obscurité, le moteur silencieux.

— Attention ! crie Helen en me repoussant loin de la lumière des

phares.

Je me heurte le genou au pare-chocs et tombe à plat ventre. La voiture nous rejoint, nous dépasse et, au même instant, une flamme jaillit de la portière du conducteur. La détonation m'assourdit. Les balles s'écrasent contre la carrosserie de notre voiture et rebondissent sur la route, à quelques centimètres de moi. Helen pousse un cri aigu, mais déjà le moteur se remet à tourner et la voiture s'enfonce en trombe dans la nuit.

Je regarde Helen et sens mon cœur défaillir. Elle fait vers moi deux pas chancelants, puis s'affaisse sur le sol.

IV

— Helen !

Je hurle en me précipitant vers elle. Je n'ai jamais été aussi affolé de ma vie.

— Je vais très bien, chéri, halète-t-elle tandis que je m'agenouille à ses côtés. La balle m'a touchée derrière l'épaule. Je n'ai pas très mal, mais ça saigne.

Pendant un instant, je ne puis ni penser ni bouger. J'ai peur de lui faire mal.

— Steve, dit-elle d'une voix pressante en s'appuyant contre moi : la voiture s'est arrêtée. Fais attention, il va revenir.

Du coup je retrouve mes esprits. Il est plus que vraisemblable que le mystérieux chauffeur va rebrousser chemin. Il a dû se rendre compte qu'il m'a manqué. Le tuyau crevé, la poursuite, et enfin cette fusillade, témoignent de son acharnement. Notre agresseur veut, à tout prix, nous empêcher de rentrer à Los Angeles. Il va donc revenir à la charge.

— Je vais te porter à l'abri.

Quand je la soulève, elle pousse un petit cri de douleur.

— Pardon, chérie. Je vais faire attention.

— Ça va très bien. Il faut nous éloigner d'ici.

Je la prends dans mes bras et gagne la forêt, noire comme un four, qui borde la route. Je n'ai pas fait dix pas que je heurte un arbre.

— Bon sang, je n'y vois rien, dis-je d'une voix haletante en m'arrêtant.

La lumière de nos phares illumine la route et la lisière de la forêt. Au lieu de m'enfoncer dans les taillis, je suis la ligne d'ombre, sous les arbres, essayant, malgré tout, de profiter de la lumière. J'espère trouver un sentier.

Le sang d'Helen traverse mon veston et j'en suis bouleversé. Son souffle est léger et, de temps en temps, quand je fais un faux pas, elle étouffe un gémissement.

Je parcours une vingtaine de mètres et découvre un sentier qui pénètre dans la forêt. Je m'y engage lentement, scrutant l'obscurité devant moi. Soudain j'entends le bruit d'un moteur. Je regarde par-dessus mon épaule. Le vrombissement du moteur est tout proche, mais je ne vois pas la voiture. Elle roule, tous phares éteints.

Je veux presser le pas, et c'est le drame !

Je bute encore dans un tronc d'arbre abattu et tombe à quatre pattes, Helen est brutalement projetée sur le sol.

Je me redresse tout en sueur, furieux contre moi-même. J'allume ma torche électrique. Helen gît à quelques mètres de moi. Sa figure est pâle et ses yeux fermés. Elle semble évanouie. Son bras droit et son épaule sont couverts de sang. Un frisson glacé me parcourt l'échiné.

Comme je me dirige vers elle, un éclair jaillit et une détonation éclate. La balle passe en sifflant tout près de mon visage. Il s'en est fallu d'un cheveu. J'éteins et me jette à plat ventre. D'autres coups de feu réveillent les échos de la forêt silencieuse et une autre balle siffle au-dessus de ma tête.

J'ai sorti mon revolver et je tire au jugé, puis j'enjambe l'arbre abattu et m'avance en tâtonnant vers Helen. Je l'ai rejointe lorsque les faisceaux éclatants des phares illuminent la forêt. Par bonheur, nous sommes assez près du tronc d'arbre pour être à l'abri de la lumière. Je dois me débrouiller pour éteindre ces phares sans plus tarder. Si le tueur nous prend à revers, il peut nous abattre tout à son aise, et sans gaspiller de balles.

Prudemment, je lève la main et vise soigneusement. Mon premier coup est raté. J'en tire un second, mais déjà le revolver répond à quelques mètres de la voiture, et une balle se loge dans le tronc d'arbre à moins de dix centimètres de ma figure. Mon second coup a pourtant brisé l'un des phares. Je me baisse, attends un instant, puis rampe le long du tronc.

Je vise l'autre phare. Mon adversaire me repère et sa balle frôle littéralement mes cheveux. Je m'aplatis, la peur au ventre, mais j'ai réussi à éteindre le second phare. Dans la rassurante obscurité, je m'approche d'Helen.

Je la prends à bras-le-corps et repars le long du sentier. Je suis obligé de chercher mon chemin comme un aveugle. Sous mes pas, les feuilles mortes bruissent et trahissent tous mes mouvements. L'épouvante me fait transpirer. Mon seul espoir est d'arriver dans un coin abrité où je pourrai soigner Helen. Tout en marchant, je songe que je n'ai plus que quatre balles dans mon revolver. Et pas de chargeur de rechange ! Au bout de quelques minutes, je m'arrête et prête l'oreille. Je surprends le bruit des feuilles foulées, quelque part derrière moi, mais il cesse presque immédiatement. On dirait que le bandit a deviné ce que je fais.

Helen est un poids inerte dans mes bras et je m'essouffle à la porter, mais je ne peux pas m'arrêter. Je repars encouragé par la faible et lointaine lueur du clair de lune qui filtre entre les arbres plus espacés. Ce doit être une clairière. Le chemin devient plus facile, plus net, mais je crains d'être repéré et prends soin de ne pas marcher au milieu du sentier. Soudain un revolver claque derrière moi et une balle passe en sifflant. Je quitte en hâte le sentier et allonge Helen derrière un arbre. A mon tour je sors mon revolver et me retourne, scrutant la pénombre. Je ne vois rien et n'entends rien, mais je sais que l'inconnu ne peut être loin. J'attends quelques minutes, reprenant haleine. Il ne se passe rien. Je suis terriblement inquiet pour Helen. Il faut que je la soigne d'urgence. Je pose la main sur son épaule. Sa blessure ne saigne plus, du moins j'en ai l'impression. Mes yeux sont accoutumés à l'obscurité, et je distingue une percée entre les arbres. Je décide de quitter le sentier.

Je reprends Helen dans mes bras. Il est impossible de progresser en silence. Les branches mortes se cassent sous mes pas avec un bruit d'explosion. Le tapis de feuilles mortes qui recouvre le sol crisse d'inquiétante façon, mais je poursuis mon chemin, marchant en zigzag et redoutant, à tout moment, une balle dans le dos.

J'ai parcouru une centaine de mètres, lorsque je découvre soudain la clairière. La lune illumine une petite cabane de bois, dressée au milieu de la prairie. Son toit affaissé et sa fenêtre délabrée me rassurent : la cabane doit être vide. Et elle offrira à Helen un abri, si précaire soit-il. Seulement il faut l'atteindre !

Je m'attarde sous les arbres, dans l'ombre. J'écoute. A quelque distance, sur ma droite, je perçois, de temps en temps, un bruissement de feuilles et un craquement de branches cassées. L'inconnu est encore loin, peut-être suit-il toujours le sentier, espérant que je le précède. Si la porte de la cabane est fermée, je serai drôlement embêté, mais je me sens capable de la forcer avant l'arrivée du bandit.

Je soulève Helen et la hisse sur mon épaule, puis je remplis mes poumons d'air et me lance dans l'espace découvert.

Cette course de vingt mètres me paraît interminable, mais j'atteins finalement la cabane. Sans freiner mon élan, je donne un violent coup de pied dans la porte. La serrure rouillée cède et le battant s'ouvre. Je pénètre en trébuchant dans l'obscurité, à l'abri des murs. Puis j'étends Helen sur le plancher, reviens d'un bond à la porte et la referme avec une cale. J'allume enfin ma torche électrique pour examiner les lieux.

La pièce n'est pas grande et son unique fenêtre s'ouvre sur la partie de la clairière que je viens de traverser. Bien que la cabane soit délabrée, les murs en paraissent assez solides. Je jette un coup d'œil par la fenêtre pour m'assurer que l'attaque n'est pas imminente et je me penche sur Helen.

Elle est toujours évanouie, mais je constate qu'elle ne saigne plus. A nouveau, je m'approche de la fenêtre, puis, jugeant que j'ai deux minutes devant moi, je sors mon couteau de poche et tranche en hâte la manche de sa robe trempée de sang.

Elle a été atteinte à l'épaule par une demi-douzaine de balles. Il n'y a pas de fracture, mais elle a tout de même perdu beaucoup de sang. Il n'y a rien que je puisse faire pour l'instant. Je retourne donc à la fenêtre, pour apercevoir une vague silhouette à demi cachée derrière un arbre, face à la cabane. Je sors mon revolver et vise longuement. Mon tir est assez juste, puisque l'écorce de l'arbre est arrachée. Le bandit répond par un coup de feu et je presse à nouveau sur la détente.

La silhouette disparaît dans la forêt et je ne vois plus rien.

J'attends, tout en cherchant à me rappeler combien il me reste de balles. Je crois que je dois en avoir deux encore, mais je n'en suis pas sûr.

— Steve...

Je me retourne vivement et me penche sur Helen.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je me suis évanouie ?

— Oui. Je t'ai laissée tomber, dis-je en m'agenouillant près d'elle. Comment te sens-tu ?

— Un peu étourdie, mais ça va très bien. Où en sommes-nous ?

— Il est là dehors. Je me suis débrouillé pour t'amener dans cette cahute. Ce n'est pas fameux comme abri, mais si nous arrivons à tenir le type en respect jusqu'au lever du jour, nous serons tirés d'affaire.

— C'est Bonn ?

— Ça se pourrait. J'ai cru le reconnaître tout à l'heure...

Je me, penche sur elle et l'embrasse.

— Reste tranquille. Je ferais mieux de reprendre mon poste près de la fenêtre.

Je scrute à nouveau la clairière, mais je ne vois personne. A la place du tueur, j'aurais fait le tour de la cabane pour nous surprendre par-derrière. Le mur du fond est aveugle et le bandit ne manque pas de profiter de ses avantages.

Tandis que je vérifie le revolver, pour constater, d'ailleurs, qu'il ne me reste plus qu'une balle, Helen murmure :

— Je crois qu'il est derrière. J'entends bouger.

Je ne quitte pas mon poste. Il ne peut pénétrer dans la cabane que par la porte ou par l'unique fenêtre. Il n'y a pas moyen d'entrer par-derrière.

— Écoute...

Il est bien derrière la cabane. Nous entendons les feuilles mortes bruire sous ses pas.

J'attends, le doigt sur la détente. Les minutes passent. Soudain j'entends craquer les planches, au fond de la cabane. Des pieds raclent le mur. Je fais volte-face, le cœur battant.

— Il est sur le toit, murmure Helen.

Je vais m'agenouiller près d'elle.

— Il ne peut nous atteindre.

J'aurais bien voulu la croire, mais il est inutile de l'effrayer en lui faisant part de mes appréhensions. Quelque chose tombe dans l'obscurité, avec un bruit sourd.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Helen en se cramponnant à mon bras.

J'allume ma torche électrique et fais l'inspection de la pièce. Il n'y a rien. J'envoie le rayon lumineux vers le toit. Il n'y a pas de brèche là-haut.

— C'est tombé par la cheminée, chuchote Helen. Oh ! Steve. Crois-tu...

Je me lève et traverse lentement la pièce jusqu'au fourneau rouillé. Je dirige le faisceau lumineux sur l'âtre pour ne distinguer d'abord que des toiles d'araignée et de la poussière, puis soudain le tas de poussière s'anime et un serpent à lunettes, d'un mètre quatre-vingts, apparaît. Lorsque la lumière l'atteint, il s'enroule convulsivement, puis se faufile derrière un tas de vieux sacs.

Je sens la sueur ruisseler le long de mon dos et recule précipitamment.

— Où est-il passé ? demande Helen terrifiée.

Je la rejoins.

— Derrière ces sacs. Il ne me reste qu'une seule balle.

— Ne tire pas alors. Peut-être qu'il s'en ira.

Ma première impulsion est de prendre Helen à bras-le-corps et de bondir dehors, mais je sais que Bonn est à l'affût. Je continue à agiter la lumière, le revolver braqué. Mes yeux vont sans arrêt de la pile de sacs à la fenêtre. Je songe que Bonn pourrait se décider à contourner la cabane et à se glisser vers la fenêtre, pendant que je suis occupé à guetter le serpent. Il faut que je sois prêt à toutes les éventualités.

— Il vient par là ! dit Helen en étouffant un cri.

Le long corps écailleux se glisse vers nous. Je braque ma lampe sur lui et il s'éloigne. Je n'ose pas tirer. Ma main tremble, et si je le manque, nous sommes fichus.

Je demande à Helen sans desserrer les dents :

— Tu peux tenir la lampe ?

Elle me la prend des mains.

Je quitte mon veston.

— Tiens la lampe bien droite si tu peux. Je vais l'attraper avec ça.

— Non, Steve ! Ne t'approche pas de lui.

— Ça va bien. T'en fais pas...

Je me lève et remets le revolver dans ma poche en tenant la veste à bout de bras, puis, comme un matador affrontant un taureau, je m'avance très lentement vers le serpent.

Helen tremble si fort, que c'est à peine si elle peut tenir la lampe.

Le serpent s'enroule et rejette en arrière sa tête triangulaire et plate. J'ai peur, inutile de le nier ! Je veux m'avancer encore, mais la vue de la bête me paralyse. Je reste là, avec ma veste. Mes genoux s'entrechoquent. Le serpent oscille, prêt à frapper. Il jette sa tête en avant, et je pare le coup avec ma veste, rabattant la tête loin de moi, puis je fais un bond, tire mon revolver et m'efforce de viser, tandis qu'il se love. Mais ma main tremble si fort que le revolver m'échappe. Je pousse un juron et reprends ma veste.

Au même instant, une ombre obscurcit la fenêtre, et un revolver claque.

Je me demande, pendant une seconde, si je suis ou non blessé. Je me rue sur mon revolver, le saisis et me retourne.

— Arrêtez, arrêtez ! hurle une voix.

— Ne tire pas, Steve ! crie Helen. C'est la police.

Je laisse tomber le revolver, comme s'il me brûlait les doigts, et me rassieds lentement. Debout sur le seuil, il y a un type de la Police montée qui me tient en joue.

— Haut les mains !

Je lève les mains et cherche le serpent du regard. Il gît toujours enroulé sur lui-même, mais sa tête est arrachée.

— C'est vous qui avez fait ça ? demandé-je d'une voix rauque.

— Oui, c'est moi, répond-il en entrant lentement dans la cabane. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Joli coup ! dis-je, tout en prêtant une oreille distraite au bruit

d'une voiture qui démarre, mon vieux, ça s'est du beau travail.

CHAPITRE XI

I

Trois jours se sont écoulés. Je retourne à Los Angeles, laissant Helen à l'hôpital de San Bernardino. Je suis furieux de la quitter, mais elle n'est pas transportable et comme le docteur m'a affirmé qu'il n'y aurait pas de complications, je me suis décidé à reprendre le collier.

La police de San Bernardino m'a posé des tas de questions, mais je ne leur ai pas lâché toute l'histoire. Je ne suis pas encore prêt à découvrir le pot aux roses, et je ne veux pas d'intervention intempestive et prématurée des autorités. Je leur ai raconté que j'ai été attaqué par un bandit et que je me suis réfugié dans la cabane. Je leur ai laissé croire que nous y avons trouvé le serpent en arrivant.

Le type de la Police montée a déclaré qu'il avait été alerté par les coups de feu. Il n'a pas vu le bandit ; mais il l'a entendu s'enfuir en voiture. Je suis convaincu que notre agresseur est Bonn. A défaut d'autres preuves, il y a le serpent à lunettes. Enfin, l'interrogatoire fini, j'ai dit adieu à Helen et je me suis mis en route pour Los Angeles.

Je me rends d'abord à mon hôtel et prends mon courrier. Le shérif Peters a tenu parole. Il m'envoie une photo assez grande de la fille que je crois être Corrine. C'est un bon cliché, et la tâche de naissance ressort clairement. Je l'étudié quelques minutes, essayant de me convaincre que c'est Corrine et non Susan.

Il faut que je sache si l'indemnité a été réclamée. Je me rends au bureau de Fanshaw.

J'y trouve Maddux qui me foudroie du regard.

— Qu'est-ce que vous voulez ? crie-t-il. Vous n'avez rien à faire ici. Vous avez donné votre démission !

— Je suis dans le bureau de Fanshaw, il me semble, dis-je en refermant la porte. S'il veut que je m'en aille, je m'en irai.

Fanshaw sourit.

— Entrez donc, Steve. Comment allez-vous ?

— Très bien. Il se débrouille, ce crétin de Jackson ?

— Nous n'avons rien de solide encore, dit Fanshaw tandis que Maddux pousse un grognement hostile.

— Je suis venu faire mes offres de services. Naturellement, je veux être payé beaucoup plus substantiellement que par le passé. Mais mon offre est intéressante.

— Je ne vous engagerais pas, même si vous étiez le dernier enquêteur vivant, ricane Maddux. Maintenant, filez !

Je me tourne vers Fanshaw qui m'observe attentivement.

— Quelles sont les dernières nouvelles ? L'indemnité a été réclamée ?

— Oui. M^{me} Bonn est arrivée hier matin. Elle a exigé le paiement de l'indemnité hier après-midi. Elle a engagé Ed Ryan, la plus habile canaille du barreau, pour s'occuper de l'affaire et je crois que nous sommes cuits.

— Vous les laissez porter la chose devant les tribunaux, n'est-ce pas ?

— Et c'est à vous que nous le devons, s'écrie Maddux en frappant du poing sur le bureau ; nous ne pouvons pas nous défendre. Ryan m'a annoncé qu'en dehors des neuf polices que nous connaissons, elle en a contracté deux autres dans deux petites compagnies avec lesquelles nous ne sommes pas en relation. Les clauses de ces polices sont exactement les mêmes que celles des nôtres. Mais l'indemnité ne se monte qu'à deux cents dollars. Les compagnies ignoraient que nous étions intéressés à l'affaire, et quand Ryan a fait sa réclamation, elles ont payé !

— Elles n'ont pas flairé du louche ?

— Si, l'opération leur a paru suspecte, dit Maddux, l'air écoeuré. Mais comme la somme était si peu élevée et que les petites compagnies ne s'étaient pas rendu compte de l'envergure de l'affaire, elles ont jugé préférable d'accorder l'indemnité, plutôt que d'engager un procès. Et voilà comment certaines compagnies mènent leurs affaires !

— Ça nous met dans le bain jusqu'au cou, n'est-ce pas ?

Le visage de Maddux s'empourpre :

— Nous sommes faits, grogne-t-il, avec un rictus mauvais. Tant que nous nous tenions les coudes pour refuser de faire droit aux réclamations, nous avions une chance, mais maintenant que deux compagnies ont transigé, aucun jury ne retiendra nos arguments. Quelle que soit notre défense, nous avons perdu d'avance, et cela parce que vous avez prouvé que nous avions quelque chose à redouter.

— C'est trop triste, dis-je en hochant la tête. Eh bien ! n'y pensons plus. J'ai une proposition à vous faire. Si je tire l'affaire au clair, ça vaut combien ?

Maddux et Fanshaw me regardent, ahuris.

— Qu'est-ce que vous dites ? aboie Maddux.

— C'est pourtant simple ! Vous n'avez pas apprécié la façon dont je menais l'affaire et j'ai démissionné. Me voilà donc enquêteur indépendant. Je suis toujours disposé à travailler sur l'affaire, si c'est intéressant.

— Je ne veux pas de vous, rugit Maddux. Vous pouvez fiche le camp !

— Parfait, si c'est votre façon de voir.

Je me lève :

— Comme vous voudrez.

— Attendez une minute, intervient Fanshaw. Vous pouvez vraiment trouver une solution, Steve ?

— Je peux boucler l'affaire en six heures.

— Ce n'est pas du bluff, au moins ? demande Maddux, en baissant la tête comme un taureau prêt à charger.

— Non. J'ai les moyens de balayer les prétentions de la partie adverse, si vous et les neuf autres compagnies me dédommagent suffisamment, lui fais-je avec un sourire. Il s'agit d'un million de dollars. Vous venez de reconnaître à l'instant que vous êtes cuits. Je peux vous économiser ce million, si vous êtes disposés à me payer au tarif de n'importe quel enquêteur indépendant.

Maddux fait un calcul de tête rapide :

— Voyons, attendez un peu. Ça ne se décide pas à la hâte.

Évidemment si nous vous engageons comme enquêteur indépendant, vous vous ferez un peu d'argent. Mais cette somme, vous la dépenserez en trois coups de cuiller à pot ! Moi, je veux bien passer l'éponge. Vous revenez chez nous, Harmas, et on ne parle plus du passé. D'ailleurs, il faut penser à votre carrière...

— Trop aimable, dis-je. Foutez-vous un costume de scaphandrier, et je vous inonderai de larmes attendries. Cette petite somme que vous venez de citer se monte, en fait, à dix mille dollars. Or ça fait longtemps que je désire m'établir à mon compte. Je suis las de prendre vos ordres : des ordres grotesques pour la plupart !... Ou bien vous me payez au tarif d'un enquêteur indépendant, ou bien je vous laisse vous débrouiller.

Maddux est sur le point d'exploser, mais Fanshaw intervient :

— Si vous menez à bien cette affaire, Steve, je veillerai à ce que vous touchiez vos un pour cent et, ensuite, vous pourrez reprendre votre place si vous le désirez. Si Maddux ne marche pas, j'irai directement trouver le patron.

Maddux m'adresse soudain un sourire de loup :

— Ça va, ça va, vous êtes engagé. Je ne vous promets pas de vous rendre votre place, mais si vous pouvez prouver l'escroquerie, vous serez payé au tarif.

— Un pour cent ?

— Mais oui, puisque je vous le dis ! Vous aurez un pour cent !

— Ça va. Faites patienter Ryan aujourd'hui et demain, avec un peu de chance, je vous amènerai la solution bien ficelée.

— Comment ça ? insista Maddux.

— Si je peux prouver que la morte est Corrine Bonn et non pas Susan Gellert, l'affaire est dans le sac.

Maddux gonfle ses joues.

— Vous y tenez vraiment à cette idée ! Si c'est tout ce que vous avez trouvé, vous allez vous casser le nez !

— C'est ce que vous pensez, dis-je en faisant un clin d'œil à Fanshaw.

Je quitte le bureau, et, avant de sortir, je vais voir Miss Faversham, la secrétaire de Fanshaw. Je lui demande :

— Est-ce que je peux consulter les dossiers personnels ?

Je voudrais vérifier quelques détails sur les employés de la compagnie.

Elle sort les dossiers.

— Je ne sais pas si je dois vous les montrer, monsieur Harmas, dit-elle, réticente. C'est confidentiel.

— Pour vous tranquilliser l'esprit, enlevez votre propre dossier. Ce n'est pas à vous que je m'intéresse. Je suis un homme marié et respectable.

Elle enlève son dossier en rougissant.

— Ma vie privée ne regarde personne, dit-elle d'un ton espiègle. Non pas qu'il y ait quelque chose dont je puisse rougir...

— Si vous pensez que je ne suis pas au courant de vos cinq mariages, lui dis-je en lui prenant des mains les autres dossiers, vous vous trompez lourdement.

— Voyons, monsieur Harmas, s'écrie-t-elle, je n'ai jamais été mariée de ma vie !

— Vous avez tout le temps, dis-je d'un air mystérieux. Je suis voyant à mes heures...

II

Une demi-heure plus tard, je stoppe devant le studio d'art de Mossy Phillips. Il est dix heures passées et je remarque que la grille de fer est fermée. De l'autre côté de la rue, un flic fait les cent pas et me jette un coup d'œil indifférent. Un chat noir efflanqué sort de derrière une poubelle et commence sa toilette au soleil.

Je descends de voiture, traverse le trottoir, m'arrête devant la porte, et examine la grille de fer. J'ai la bizarre impression que quelque chose n'est pas normal. Bien que son commerce ne soit pas très prospère, Mossy Phillips ne doit pas être homme à s'attarder au lit ou à prendre des vacances sans mettre un avis sur la porte.

Sur la droite, un peu plus loin, il y a une ruelle qui mène probablement à l'entrée de service. En jetant un regard par-dessus mon épaule, je constate que le flic a fini par me remarquer, sans toutefois manifester pour mes faits et gestes un intérêt particulier. Je lui fais signe et il s'approche, comme à contrecœur, en balançant sa matraque.

— Vous ne pouvez pas laisser stationner cette voiture ici, toute la journée, dit-il en se plantant devant moi.

— Je n'en ai pas l'intention, dis-je.

Je tire une de mes cartes professionnelles et la lui mets sous le nez, qui est rouge et épais.

Il la déchiffre avec soin, en remuant silencieusement les lèvres. Puis il me regarde en louchant et dit :

— Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Que je me mette au garde-à-vous, ou que je tombe raide ?

— Je veux me mettre en règle avec vous, pour entrer par effraction dans ce magasin, dis-je d'un ton suave. Je ne tiens pas à être pincé en flagrant délit de violation de domicile !

— Quoi ?

Son nez, déjà épais, épaissit encore et sa figure, déjà rouge,

devient écarlate.

— Calmez-vous, mon vieux. Je veux simplement entrer dans ce magasin en votre compagnie pour voir ce qui est arrivé à Phillips.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ?

— Il n'a pas ouvert ce matin. J'ai un rendez-vous d'affaires avec lui et je veux m'assurer qu'il n'a pas oublié l'heure.

Sans attendre sa réponse, je pénètre dans la ruelle. Il me suit lentement en se demandant, sans doute, si je me paie sa tête ou non.

La porte de service est entrebâillée et le bois près de la serrure a éclaté.

— Regardez ça, dis-je au flic.

Il reluque la serrure brisée, troque sa matraque contre un revolver et, la mâchoire agressive, pousse la porte.

Je le suis le long du petite couloir qui mène au studio. Un cyclone semble être passé par là. Des milliers de photos et tous les dossiers soigneusement rangés de Mossy Phillips sont éparpillés sur le plancher. Les tiroirs sont arrachés et pendent de leurs châssis métalliques.

Dans la cheminée il y a un gros tas de cendres. J'examine le foyer : quelqu'un a brûlé une quantité de photos.

— Mais qu'est-ce qu'on a bien pu chercher ici ? demande le flic. Ce pauvre vieux n'a jamais eu de fric.

— Où peut-il être ? dis-je en passant dans le magasin.

Nous trouvons Mossy près du comptoir. Il a été frappé par derrière, et porte une fracture à la base du crâne.

— Nom d'un chien ! dit le flic en aspirant une grande bouffée d'air. Ça nous manquait !

Je me baisse pour tâter la main du vieux nègre.

— Il n'est pas mort depuis plus d'un quart d'heure !

— Ce qui veut dire que j'étais planté juste devant la boutique quand c'est arrivé ! s'exclame le flic en gonflant ses joues. Restez là.

Il décroche le téléphone.

Vingt minutes après la Brigade Criminelle est sur les lieux.

Le commissaire Hackett est arrivé aussi. Tandis que les gars font leur besogne, Hackett me prend à part.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Vous êtes au courant de quelque chose ?

Je lui explique que j'avais espéré me faire confirmer par Phillips que la morte était Corrine Bonn et non Susan Gellert. Je lui parle de la tâche de naissance.

— Je parie que Bonn a deviné que je viendrais ici. Il s'est arrangé pour arriver le premier, dis-je pour conclure.

Hackett n'est pas convaincu.

— Ce pourrait être un banal cambriolage. Voyons ce que les gars ont trouvé.

Nous allumons des cigarettes et nous restons un moment à observer le travail des policiers. Ils ne semblent pas progresser beaucoup. Je demande :

— A-t-on retrouvé la trace de Joyce Sherman ?

Hackett hoche la tête.

— Nous poursuivons nos recherches, mais jusqu'à présent sans résultat. J'ai dans l'idée que nous ne la retrouverons pas.

— J'ai entendu dire que Bonn avait un casier chargé. Ça vous intéresserait peut-être de le vérifier. Il a été arrêté à San Bernardino il y a cinq ou six ans, et il est resté en taule pendant quatre ans. Je parie qu'il a tué Phillips.

— Je vais contrôler ça. On va tâcher de l'épingler et on lui demandera où il était à l'heure où Phillips se faisait descendre.

— C'est ça, dis-je en écrasant mon mégot. Si vous n'avez pas besoin de moi, je vais filer. J'ai plein de choses à faire.

— Parfait. Ne vous éloignez pas trop. Il se peut que j'aie besoin de vous.

Je laisse les gars de la Criminelle chercher des problématiques indices et je monte dans la Buick. Il y a déjà foule devant le magasin de Phillips. La nouvelle de son assassinat s'est répandue comme une traînée de poudre.

Je me rends au drugstore voisin et téléphone à l'hôpital de San Bernardino. On me dit qu'Helen a passé une bonne nuit et qu'il n'y a pas de complications. Je demande de faire dire à ma femme que j'espère la voir le lendemain soir.

Je ressors du drugstore et m'installe dans la voiture. J'allume une cigarette et contemple pensivement la rue, l'œil vague, l'esprit absorbé. Je suis certain que Mossy Phillips a été tué par Bonn qui voulait l'empêcher de faire des révélations compromettantes. J'en conclus que la morte était bien Corrine. Toute la combinaison pour obtenir le million d'assurances va s'effondrer dès que j'aurai prouvé que Susan Gellert est encore en vie. L'assassin de Phillips le sait. Puisque des photos ont été brûlées chez Phillips, on peut en déduire qu'elles représentaient Corrine et que sa tâche de naissance y était visible. Je ne peux plus les récupérer, il est vrai. Force m'est donc de trouver une autre solution. Soudain je me rappelle – je me demande d'ailleurs pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt – que Corrine est brune et Susan blonde. Si la morte est Corrine, ses cheveux sont forcément décolorés.

Je m'en veux terriblement de ne pas y avoir pensé à la morgue de Springville en examinant le corps. D'un bond, je sors de la voiture, retourne au drugstore et téléphone au shérif Peters.

Il paraît content d'avoir de mes nouvelles.

— Shérif, j'ai des raisons de penser que la morte est Corrine Bonn. C'est facile à prouver. Voulez-vous examiner ses cheveux, des fois qu'elle aurait les racines sombres ?

— Vous n'y songez pas ! Le corps n'est plus à ma disposition, mon petit, dit-il étonné. Jack Bonn l'a réclamé. La cérémonie d'incinération a eu lieu deux jours après l'enquête.

Je m'exclame :

— Ils l'ont incinérée ? Vous êtes sûr ?

— Absolument. Je n'avais aucun recours, une fois que le coroner a rapporté un verdict de mort accidentelle. Bonn avait le droit de réclamer le corps. Mais j'ai pris ses empreintes digitales. Il m'a

demandé d'ailleurs de les prendre, à titre officiel, en spécifiant qu'il comptait réclamer les indemnités à diverses compagnies d'assurances et qu'il ne voulait pas qu'on conteste l'identité de la défunte.

— Les empreintes ne me servent à rien, dis-je avec dégoût. Je les ai prises moi-même. Eh bien, merci, shérif. A un de ces jours.

Je raccroche, ouvre la porte de la cabine et aspire deux bouffées d'air pur, tout en méditant sur mon plan d'action. Si je ne peux pas prouver que Susan est Corrine, je dois essayer de prouver que Corrine est Susan.

Je m'enferme à nouveau dans la cabine et appelle Fanshaw.

— Ici, Harmas, dis-je dès que je l'ai au bout du fil. Est-ce que par hasard vous sauriez où est descendue M^{me} Bonn ?

— Non, mais je crois que je pourrais le demander à Ryan. Il peut me renseigner, mais il voudra savoir aussi pourquoi j'ai besoin de son adresse personnelle.

— C'est probable. Non, il faut chercher un autre moyen. Vous pensez qu'elle est descendue dans un hôtel ?

— Aucune idée. Et dites donc, Steve, j'espère que votre enquête avance. Ryan est venu il y a une demi-heure, il était drôlement remonté. J'ai l'impression qu'il va nous harceler jour et nuit.

Je le rassure :

— Ça va marcher. J'aurai résolu l'affaire ce soir, dussé-je en crever.

Dès qu'il a raccroché, je téléphone au commissariat central et demande Hackett.

— Pas de nouvelles de l'assassin de Phillips ?

— Ce pourrait bien être Bonn. Nous avons un témoin qui a aperçu un individu près de l'entrée de service, vers dix heures. Le signalement correspond à Bonn ; nous le cherchons actuellement.

— Et au lac Mort ? Il a pu y retourner ?

— J'ai prévenu le shérif Peters. Il a envoyé quelques hommes sur les lieux.

— J'ai besoin de retrouver rapidement M^{me} Bonn. Vous avez une idée de l'endroit où elle est descendue ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne peux pas vous expliquer ça au téléphone, mais il se peut que je tiennne également la solution de l'affaire Sherman.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Trouvez-moi M^{me} Bonn. Vous pouvez y arriver plus vite que moi. Vous n'avez qu'à détacher trois hommes qui téléphoneront à tous les hôtels et meublés ! M^{me} Bonn doit être en ville pour rester en contact avec Ryan. Vous allez bien me rendre ce service ?

— D'accord.

— Je vous rappellerai dans une heure. Et dites donc, commissaire, ne cherchez pas à l'épingler avant que je lui aie parlé.

— Bonn est peut-être avec elle...

— Pas la moindre chance.

Je raccroche sans lui donner le temps de protester. J'ouvre la porte de la cabine et laisse entrer un peu d'air frais. Je m'éponge le visage, referme la porte et compose le numéro d'Alan Goodyear. Il répond presque aussitôt.

— Ici, Steve. Je suis à trois minutes de chez toi. Veux-tu que je monte pour discuter le coup ?

— J'en serais ravi. Tu sais que j'ai démissionné ?

— Je sais. Moi aussi.

— Toi ? Quand cela ?

— Tout de suite après toi. Je te raconterai ça. J'arrive.

— Parfait.

Je raccroche, quitte la cabine et m'installe au bar, où je m'offre un coca-cola. Puis je remonte dans la Buick.

Goodyear a un appartement près de Sunset Boulevard. Il est situé au dernier étage d'un immeuble et l'entrée est assez impressionnante

pour satisfaire un milliardaire. Je monte au dixième étage dans un splendide ascenseur automatique. Goodyear m'attend devant sa porte d'entrée.

— Dis donc, c'est rupin chez toi, dis-je en refermant les portes de l'ascenseur.

— C'est pas mal ; mais trop cher, désormais. Je m'en vais à la fin de la semaine. Où étais-tu passé, Steve ? J'ai essayé de te joindre sans arrêt, ces trois derniers jours.

— Je m'excuse. J'ai eu une engueulade avec Maddux et j'ai démissionné. Helen était à San Bernardino, alors je suis allé la voir. Notre rendez-vous m'est complètement sorti de la tête.

Il me fait entrer dans un immense salon.

— Ma parole, c'est princier chez toi ! Ça va te manquer.

Goodyear referme la porte.

— Je crois bien. Alors, tu as démissionné, Steve ?

Je choisis un fauteuil-club aussi profond qu'un lit et je m'y laisse tomber.

— Maddux a chargé Olley Jackson de l'affaire, alors j'ai tout envoyé bouler !

— En voilà une idée ! (Goodyear a l'air abasourdi.) Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Steve ? Tu vas entrer dans une autre compagnie ?

Je secoue la tête.

— Je vais me faire un peu de fric. Si je résous cette affaire, Alan, je peux exiger le tarif d'un enquêteur indépendant : un pour cent ! Et un pour cent sur un million de dollars, ça fait un joli paquet.

Il arpente la pièce, les mains dans les poches, la figure pâle et les sourcils froncés.

— Mais tu crois pouvoir la résoudre ?

— Bien sûr, dis-je en sortant une cigarette que je colle soigneusement sur ma lèvre inférieure. En fait, je l'ai déjà résolue.

— Mais comment ?

Il reste immobile à me dévisager.

— Tu veux dire que tu peux prouver que la demande d'indemnité est irrégulière ? Que cette fille a été assassinée ?

— Je le crois ! J'ai également tiré au clair l'enlèvement Sherman.

Il vient s'asseoir près de moi.

— Allons, dis-moi tout ! Raconte !

— Depuis la mort de Hoffman, j'ai eu des soupçons à ton sujet, Alan, dis-je gravement. Nous étions seuls à savoir, toi et moi, que j'allais chez lui. Quand je t'ai quitté, tu as téléphoné à Bonn et tu lui as conseillé de réduire Hoffman au silence. C'est exact ?

Il me regarde ahuri.

— Qu'est-ce que tu racontes, Steve ?

— Oh ! ne joue pas la comédie. Ça ne prend pas. C'est toi qui as organisé le kidnapping et l'assassinat de Susan. Ça crève les yeux comme une enseigne au néon. D'ailleurs, tu as dit à Maddux que tu as fait la connaissance de Denny par hasard. Il se trouve que tu as menti : c'est Susan Gellert qui a arrangé le rendez-vous. Ce n'est qu'un détail, mais ça m'a éclairé sur ton compte. Tu te trouvais toujours là, comme par hasard, en quête d'informations. Je t'ai parlé de la voiture radio et j'ai failli me faire descendre, parce que tu as affranchi tes complices. C'est toi qui as affirmé que Susan avait, par pur hasard, laissé une empreinte de son doigt sur la police. Or, il se trouve que l'empreinte n'est pas la sienne. C'est celle de sa sœur.

— J'espère que tu plaisantes, Steve, dit Goodyear avec colère. Ou bien tu plaisantes, ou bien tu es fou.

— Je sais également de quelle façon la fille a été tuée dans l'île. Tu comprends, Alan, tu aurais pu t'en tirer pour le kidnapping de Joyce Sherman, mais deux escroqueries montées simultanément, c'est trop. L'affaire Bonn était vraiment farfelue.

— Je ne veux pas en entendre davantage, dit posément Goodyear.

— Comme il te plaira, dis-je en me levant. Je pensais que tu me

serais reconnaissant de t'avoir prévenu. Je n'ai encore parlé de toi à personne. Eh bien ! je m'en vais. Ne crois pas que tu pourras t'en tirer, Alan. C'est impossible. Ça craque de partout.

Il me regarde en silence tandis que je gagne la porte. Je vais tourner le bouton, lorsqu'il dit :

— Attends.

Je me retourne.

— D'accord, la combine est un peu compromise, dit-il posément. Mais on peut encore la rattraper... Il s'agit d'un million et demi, c'est une grosse somme. Tu parlais d'un pour cent. Je te donnerai le tiers.

— Et pourquoi pas la moitié ? dis-je en revenant lentement vers mon fauteuil.

— Le tiers. Il y a toi, la fille et moi à servir.

— Et Bonn ?

— Va falloir se débarrasser de lui. Il est trop dangereux. J'ai idée qu'aussitôt l'argent versé, il cherchera à me descendre. C'est un assassin par vocation.

— Tu oublies Rice ? Il a droit à une part du gâteau.

— Je m'en fous, de Rice. La police le tient si bien à l'œil, qu'il ne peut pas agir. Il ose à peine bouger. Dès que l'indemnité sera versée, nous allons filer, la fille, moi et toi, si tu te mets avec nous. Rice ne pourra pas nous dénoncer sans se dénoncer lui-même.

— Tu as touché le demi-million de la rançon Sherman ?

Il acquiesce.

— Oui. J'ai le fric. D'autre part, Ryan obtiendra l'indemnité d'ici une semaine. Je t'offre le tiers du total pour garder le silence, Steve.

— C'est tout ce que tu exiges de moi ?

Il hésite.

— Je voudrais aussi que tu me donnes un coup de main pour me débarrasser de Bonn. Tant qu'il sera en vie, nous ne serons pas peinarads.

— On l'a vu quitter la boutique de Mossy Phillips. La police le recherche.

— Elle ne le trouvera pas. Il connaît les planques.

— Tu sais où il est ?

Goodyear acquiesce. J'écrase ma cigarette dans le cendrier.

— Ma parole, Alan, tu es cinglé. Comment as-tu pu concevoir un pareil projet ? Tu te débrouillais très bien comme placier d'assurances. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je me débrouillais bien, dis-tu ? En temps ordinaire, je dépense le double de ce que je gagne. Je suis couvert de dettes. Il fallait que je m'en sorte ! Cette combine avec, à la clef, un million et demi de dollars, m'a paru formidable. Mais à l'époque, je ne connaissais pas Bonn. Je n'aime pas la violence !

Je le regarde bien en face :

— Tiens ? C'est pourtant toi qui as tué Corrine Bonn.

Sa figure devient blafarde. Il me foudroie du regard :

— C'est un mensonge infâme. C'est Bonn qui l'a tuée !

— Bonn était à Springville en train de prendre son courrier. C'est toi qui l'as assassinée, Alan.

Il s'efforce de reprendre son sang-froid.

— Oakley était embusqué sur le rivage toute la journée. Il ne m'a pas vu venir, ni repartir. Je voudrais bien savoir comment j'ai pu gagner l'île et tuer la fille.

— Je n'en avais aucune idée d'abord, mais, ce matin, j'ai consulté ton dossier personnel. J'ai appris que tu as été à bord d'un sous-marin, pendant la guerre, et j'ai compris comment tu as procédé. Je parie que je trouverai un équipement d'homme-grenouille, caché quelque part, au bord du lac. Tu as pu facilement nager sous l'eau jusqu'à l'île. Tu as tué la fille et tu es revenu de la même façon. L'idée était bonne. Mais ton dossier confidentiel t'a trahi...

Il se lève, le visage dur.

— Est-ce que tu marches avec moi ? Je te donnerai un tiers

lorsqu'on aura touché l'indemnité.

— Vous ne la toucherez jamais. Tu es lessivé, Alan. Si tu n'avais pas tué cette fille, je t'aurais laissé le temps de filer, mais maintenant, va falloir que tu paies. Je suis navré. Tu étais fou de te lancer dans une aventure pareille, mais ce qui est fait est fait. Tu vas répondre de ton crime.

Il s'approche du bureau qui occupe l'embrasure de la fenêtre, ouvre un tiroir et sort un revolver. Il se retourne et me vise.

— J'en ai marre ! dit-il d'une voix rauque et incertaine. Je suis à la tête d'un demi-million. Si je ne peux rafler davantage, je m'en passerai. Personne ne m'arrêtera, et toi pas plus que les autres !

— Ne fais pas l'andouille ! Ça ne t'avancera à rien de me tuer. Tu ne peux pas tirer un coup de feu dans une maison aussi respectable sans ameuter tout le monde. T'es foutu.

Je me lève.

— Je vais à la police, Alan. Tu as vingt minutes. C'est à toi de prendre une décision. N'importe comment, tu es cuit.

Je lui tourne le dos et gagne la porte.

— Arrête, dit-il, et j'entends le déclic du cran de sûreté.

Je le regarde par-dessus mon épaule.

— Au revoir, Alan, et bonne chance ! dis-je en ouvrant la porte.

Il reste là, le visage décomposé, le revolver tremble dans sa main.

— Au revoir, Steve, dit-il.

Je ferme la porte et gagne l'ascenseur. Nous étions amis depuis son entrée à la compagnie. Je l'aimais bien. Je me sens assez mal à l'aise en ouvrant la porte de l'ascenseur.

Le fracas de la détonation me fait l'effet d'un coup de poing en plein cœur.

III

Il est maintenant cinq heures passées, et je suis enfin parvenu à mettre en place les dernières pièces du puzzle. J'aurais pris plus de temps encore à terminer le boulot, si je n'avais eu l'idée de parler avec Myra Lantis, la bonne amie de Rice.

Dès que je lui ai expliqué la combine, elle a flanché et s'est mise à table. Elle m'a convaincu qu'elle n'était pour rien dans le kidnapping de Joyce, ni dans le complot pour escroquer les compagnies d'assurances d'un million et demi de dollars.

Quand elle a eu compris que Rice allait être inculpé de meurtre, elle a fait preuve d'un zèle méritoire, répondant à toutes mes questions et me laissant, de nouveau, visiter la chambre de Joyce Sherman. Avec les renseignements qu'elle m'a donnés, je suis capable de faire la lumière sur toute la combine. Je retourne au commissariat central et passe une demi-heure à expliquer la chose à Hackett.

J'arrive à le convaincre et téléphone aussitôt à Maddux pour lui demander de nous rejoindre.

Il arrive dix minutes plus tard. Pendant que je discutais avec Goodyear, les hommes de Hackett ont trouvé le domicile de Corrine. Elle est descendue dans une maison meublée de Canyon Drive.

— Vous me devez quinze mille dollars, dis-je à Maddux qui s'est planté devant moi. J'ai trouvé le fin mot de l'histoire et il ne reste plus qu'à procéder aux arrestations.

— C'est vrai ? fait Maddux. Si c'est vrai, je veux bien casquer. Ryan m'a cassé les pieds toute la journée.

— Oui, c'est vrai, et ne jouez pas au philanthrope. A vous entendre, on croirait que c'est avec votre argent que vous allez me payer.

— On part ? demande Hackett avec impatience.

— Tout de suite. Nous allons rendre visite à M^{me} Bonn, dis-je à Maddux. On va y aller tous les trois, mais vaut mieux emmener deux ou trois agents, en cas de coup dur...

— Allez, accouchez de votre histoire, dit Maddux comme nous franchissions le seuil du bureau. Comment avez-vous fait ?

— Je vous ai désobéi, lui dis-je en souriant. Si je n'étais pas allé à Springville, conformément à vos instructions, cette affaire n'aurait jamais été éclaircie. Il vous en coûtera aussi quinze mille dollars.

— Ne faites pas le faraud, dit Maddux en découvrant ses dents. Qui a monté cette escroquerie ?

Je m'efface pour le laisser monter le premier en voiture, et m'installe devant, avec l'un des inspecteurs. Enfin, je réponds :

— C'est Goodyear.

Le long silence abasourdi se prolonge jusqu'à notre arrivée à Canyon Drive.

Nous nous arrêtons à quelques mètres de la maison, montons l'escalier de l'immeuble. La propriétaire, déjà prévenue, nous a ouvert la porte d'entrée.

— Second étage, la première porte du palier, murmure-t-elle. (Ses yeux lui sortent littéralement de la tête.) Elle n'a pas mis le nez dehors de toute la journée, ajoute-t-elle.

Hackett donne l'ordre à l'un des poulets de surveiller le hall d'entrée, et, à l'autre, de garder la porte de service, à l'arrière de l'immeuble. Il me regarde :

— C'est vous qui prenez les initiatives. J'interviendrai quand vous aurez fini.

— J'ai quand même le droit de savoir de quoi il retourne, proteste Maddux. Vous auriez pu me mettre au courant avant le départ !

— J'ai pas eu le temps. D'ailleurs, je tiens à vous réserver la surprise. Vous voulez en avoir pour votre fric, pas vrai ?

Je monte le premier, m'arrête devant la porte et frappe.

Un instant après, la porte s'ouvre et Corrine Bonn apparaît. Il y a de l'épouvante dans ses yeux bleus.

— Eh bien ! monsieur Harmas...

— Hello ! Pouvons-nous entrer ?

— Eh bien ! euh... j'aime autant pas. Ma chambre est en désordre. Qui sont ces messieurs ?

— Voici, de droite à gauche : M. Maddux, directeur du contentieux du National Fidelity, et le commissaire de police Hackett. Nous désirons vous parler de l'indemnité que vous avez réclamée.

Elle secoue la tête.

— Je regrette, mais il faut vous adresser à M. Ryan. C'est mon avocat !

— Nous lui avons déjà parlé, dis-je. Il a renoncé à défendre votre cause, madame Bonn. Ou dois-je vous appeler Miss Gellert ?

Je m'avance dans la pièce et la pousse devant moi vers le grand salon élégamment meublé.

Hackett et Maddux me suivent, et c'est Maddux qui referme la porte. La fille recule, le visage livide.

— Comment osez-vous entrer ici contre mon gré ? crie-t-elle avec rage. Foutez-moi le camp !

— Du calme, dis-je d'un ton apaisant. Nous voulons d'abord bavarder un peu. Asseyez-vous.

Elle hésite, puis s'assoit, les poings crispés sur ses genoux. Nous nous asseyons à notre tour.

— Mon récit sera bref. Mais je veux être régulier et vous communiquer tout ce que je sais. D'ailleurs, comme

Maddux n'est pas encore au courant, vous ne m'en voudrez pas si j'entre dans les détails.

— Je ne veux pas vous écouter. J'exige que mon avocat soit présent.

— Je ne pense pas que votre avocat puisse vous être utile, même s'il acceptait de se compromettre dans cette affaire, ce qui n'est pas le cas. Goodyear est mort. Avant de mourir, il a parlé.

Elle reste là, blême, pétrifiée, silencieuse.

— L'histoire commence il y a cinq ans, à San Bernardino, dis-je en allumant une cigarette et en réinstallant confortablement. Vous travailliez avec votre sœur Corrine dans une boîte de nuit. Corrine est mariée à Jack Bonn, un bandit de grand chemin. Un beau jour, Corrine fait la connaissance de Perry Rice, qui cherche désespérément à trouver une comédienne de talent, pour une maison de productions. Corrine a suivi des cours d'art dramatique avant de faire son numéro de danseuse nue. Elle arrive à convaincre Rice qu'elle est la fille qu'il cherche. Elle a du talent, elle est belle et bien roulée, mais son passé peut lui nuire. Elle est la femme d'un gangster qui a déjà fait dix ans de prison. Elle est danseuse nue dans une boîte mal famée. Elle-même a fait de la prison, pour exhibitions indécentes. Avec des références pareilles, elle n'a aucune chance de devenir vedette, car les journalistes ne manqueront pas de déterrer les détails scabreux de son passé. Mais Rice a besoin d'une candidate star. S'il retourne aux studios sans en ramener une, il sera congédié. Il est couvert de dettes et il sait que ses employeurs ne lui pardonneront pas un échec... Il décide de changer le nom de Corrine, ainsi que son aspect physique et de lui inventer un *curriculum vitae*. Pour ce faire, il faut d'abord qu'il se débarrasse de Bonn. De toute façon, Corrine en a plein le dos. Elle se laisse donc facilement convaincre de le dénoncer à la police. Mais elle ignore que vous êtes sa maîtresse et vous raconte bêtement ce qu'elle a fait.

J'interromps mon récit pour lui demander :

— Qu'est-ce que vous dites de mon histoire ? Et ce n'est que le commencement.

Elle me regarde en silence. Son visage est dur comme un roc.

— Vous avez essayé d'avertir Bonn, mais trop tard. Bonn a été arrêté et Corrine a disparu, effrayée, sans doute, par vos menaces de mort. Elle a fait courir le bruit qu'elle était allée à Buenos Aires. Au lieu de ça, elle s'est associée avec Rice, et il a fait le nécessaire pour changer son identité et son apparence. Du beau travail ! Il lui a fait teindre les cheveux en roux. Un chirurgien esthétique lui a allongé les yeux. Ce n'était pas grand-chose, mais son visage en était complètement transformé. Ils sont alors partis à Hollywood, et Rice a raconté qu'il l'avait découverte au bureau de réception d'un hôtel de San Bernardino. Voilà comment est née Joyce Sherman.

— Joyce Sherman et Corrine Bonn sont donc une seule et même personne ? demande Maddux stupéfait.

— Ouais, mais vous devriez employer le passé. Joyce Sherman, alias Corrine Bonn, est morte. Voici sa sœur, Susan Gellert.

Je désigne d'un mouvement de tête la fille pâle qui me regarde fixement.

— Tout au début de cette affaire, Helen avait pressenti un tour d'escamotage. Elle a eu raison, et vous le constaterez dans un instant. Rice ne s'est pas trompé en misant sur Corrine et lorsqu'elle est devenue, presque du jour au lendemain, une des stars les mieux payées du monde, il décida d'en profiter au maximum. Il la persuada que Bonn ne la retrouverait jamais. Il lui a fait ressortir les avantages du mariage et il l'a épousée. Pendant deux ans, tout a marché à merveille pour le ménage. Mais Corrine n'était pas faite pour cette vie luxueuse. Elle s'est mise à boire. Rice a fait son possible pour l'arrêter sur la mauvaise pente, mais sans succès. Elle était alcoolique et son travail s'en ressentait. C'est alors que Bonn, sorti de prison, a fait sa réapparition.

Je pointe mon index vers Susan Gellert.

— Vous vous êtes mis en ménage. Vous étiez tous deux décidés à vous venger de Corrine qui avait livré Bonn à la police... Vous soupçonniez vaguement que Joyce Sherman était votre sœur. Bonn est donc allé à Hollywood pour se renseigner. Il a reconnu Corrine. Il a découvert également qu'elle avait épousé Rice : il y avait là une belle matière à chantage. Il est allé voir Rice et a exigé de l'argent pour prix de son silence. Mais déjà Rice avait conçu de nouveaux projets au sujet de Corrine. Il savait que sa gloire n'allait pas durer. Il savait que sa carrière cinématographique serait terminée dans quelques mois. Elle était devenue une pocharde. Elle n'arrivait plus à apprendre ses rôles. Quelquefois, au studio, elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Howard Lloyd attendait l'expiration de son contrat pour se débarrasser d'elle.

» A la même époque, un courtier d'assurances essayait de placer une police d'accident à Rice. Celui-ci a eu l'idée d'acheter le courtier qui s'appelait Alan Goodyear.

» Rice a fait part de ses projets à Bonn et lui a demandé un coup de main. Bonn était ravi. L'affaire faite, il n'aurait qu'à supprimer Rice et à empocher le total des bénéfices. Il a donc accepté de renoncer à son chantage et de marcher avec Rice.

» La veine était avec eux. Goodyear avait des dettes et menait un

train de vie qui dépassait ses moyens. Il a écouté les propositions de Rice avec intérêt, et il a marché dans la combine.

» Elle était hardie, mais risquait de rapporter gros. En cas de réussite, vous vous partagiez un million et demi de dollars. Corrine était éliminée, Rice était libre d'épouser Myra Lantis, et vous étiez vengée, ainsi que Bonn.

» En somme, il s'agissait de contracter dix polices d'accidents en payant la prime la plus basse possible, mais en vous réservant une indemnité d'un million de dollars.

» Goodyear allait vendre à Corrine une police l'assurant contre le kidnapping pour un demi-million. Une fois les polices avalisées, Corrine devait être enlevée par Bonn et emmenée dans l'île. Ses cheveux seraient décolorés, et on maquillerait son assassinat en suicide, pour pouvoir exiger des compagnies d'assurances le paiement de l'indemnité. Quant à vous, vous vous seriez teint les cheveux en brun pour rafler l'argent, en prenant l'identité de Corrine.

» Goodyear a donné le coup d'envoi en vendant à Corrine la police qui l'assurait contre le kidnapping. C'était un vendeur de première force et il n'a pas eu de peine à la convaincre. Puis il a persuadé le patron de ma compagnie d'accepter les polices à votre nom, profitant de l'absence de ce cher Maddux.

» Comme c'était Corrine qui devait mourir à votre place, il fallait prévenir toutes les objections quant à l'identité de la défunte, que pourraient élever les compagnies. Il vous a semblé habile de mettre les empreintes digitales de Corrine sur les polices. C'est Rice qui s'est chargé de la besogne. Un jour que Corrine était saoule, il lui a fait apposer son empreinte sur les documents. Mais Corrine n'était pas aussi saoule que Rice l'avait cru. Elle avait reconnu les polices. Flairant du louche, elle a fait appel à Hoffman pour surveiller Rice. Hoffman a surpris celui-ci avec vous et Bonn, et Corrine a compris que vous complotiez quelque chose tous les trois. Elle a demandé à Hoffman de retrouver les polices, et il les a découvertes chez Denny. Corrine et Hoffman sont montés ensemble à son bureau et ont constaté que vous aviez pris des polices d'accident pour la somme d'un million de dollars.

» Comme elle quittait l'immeuble, Mason, le concierge, l'a surprise et a reconnu la célèbre star Joyce Sherman. Elle a eu peur qu'il ne la trahisse. Elle était ivre et terrorisée, et elle l'a poignardé.

» Cependant, Goodyear me gardait à l'œil. Il a appris que j'allais vous voir, et il vous a averti. Vous vous êtes procuré par Rice une glace, avec les empreintes de Corrine et vous l'avez posée bien en vue pour que je la prenne. Vous saviez que je voudrais voir votre sœur jumelle, et vous avez agi en conséquence.

» Bonn avait loué une île, peu avant l'établissement des polices. Vous vous y rendiez souvent, le visage assombri par un fond de teint et les cheveux dissimulés sous une perruque. Il s'agissait de faire croire aux gens du pays que Corrine habitait avec lui sur l'île.

» Pendant que nous dormions à Willington, ma femme et moi, vous avez filé au lac Mort, vous avez mis votre perruque et passé du fond de teint sur votre figure et, à notre arrivée, vous nous avez accueillis sous l'identité de Corrine.

Je m'interromps pour allumer une autre cigarette et lui demande :

— Comment trouvez-vous mon histoire ?

— Vous ne pouvez rien prouver, dit-elle haineusement. Vous mentez !

— Je peux tout prouver, affirmai-je. Mais revenons à Corrine. Après avoir tué Mason, elle a décidé de disparaître. Elle était sûre que Rice voulait se débarrasser d'elle, et elle ne pensait qu'à fuir. Hoffman, alors, a commencé à la faire chanter. La nuit où elle avait rendez-vous avec lui pour lui remettre de l'argent, était aussi celle que Rice et vous aviez choisie pour perpétrer le kidnapping. Hoffman a assisté à l'enlèvement, réalisé par Bonn. Il a décidé de tenir sa langue, espérant trouver son profit dans l'affaire.

» Bonn avait emmené Corrine sur l'île, car il voulait la garder en vie, jusqu'à la remise de la rançon. Elle se trouvait bel et bien dans l'île, lorsque nous vous avons rendu visite. C'est elle qui a crié, et non pas un perroquet, comme vous l'aviez prétendu. Vous n'aviez jamais eu de perroquet, je le sais. Plus tard, vous vous êtes déguisée en Corrine et vous vous êtes débrouillée pour me rencontrer et m'annoncer votre départ à Buenos Aires. Vous aviez intérêt à être loin de Springville, au moment où le corps de la fausse Susan serait découvert.

» On a laissé à Goodyear le soin de tuer Corrine. Il avait servi comme homme-grenouille pendant la guerre, et c'est revêtu de son équipement sous-marin qu'il a nagé sous l'eau jusqu'à l'île, il a tué

Corrine et est revenu à la nage sans se faire repérer par Oakley.

» La combine était excellente, mais pas parfaite. Corrine avait une tâche de naissance et deux personnes le savaient : M^{me} Pasiley, dont vous ne vous êtes pas souciés, parce qu'elle ne pouvait pas être entendue comme témoin, et Mossy Phillips qui avait pris des photos de Corrine dans son numéro de danseuse nue. Je me suis rendu à Springville pour vérifier l'identité de votre sœur, j'ai été surpris par Jack Bonn qui a essayé de me tordre le cou, mais qui, fort heureusement, a été dérangé. Il a tenté encore de nous supprimer, ma femme et moi, après notre visite à M^{me} Pasiley, mais, de nouveau, il en a été empêché. Il a assassiné Phillips et a détruit le jeu de photos que Phillips gardait dans ses dossiers et sur lesquelles on voyait la tâche de naissance de Corrine. Goodyear, de son côté, a voulu m'acheter, et quand j'ai refusé, il s'est suicidé.

» Il y avait, d'ailleurs, une autre personne qui connaissait la tâche de naissance : Myra Lantis. Elle est prête à venir en témoigner sous serment. J'ai relevé dans la chambre de Joyce Sherman des spécimens de ses empreintes. Ce sont les mêmes que celles des polices. Il ne reste plus qu'à prouver que vos cheveux sont teints, et ce ne sera pas difficile.

Comme Hackett s'apprête à se lever, une porte s'ouvre brutalement derrière Susan, et Bonn apparaît, un 38 à la main.

— Bougez pas, ou je vous descends tous ! dit-il haineusement.

Susan se lève. Ses yeux étincellent. Nous restons tous, comme pétrifiés.

— Prends leurs revolvers ! dit Bonn.

Elle s'approche de Maddux.

— Debout !

Médusé et un peu ému, Maddux se lève. Elle passe les mains sur lui, puis s'étant assuré qu'il n'a pas de revolver, elle se tourne vers moi.

— A vous !

Pendant qu'elle tâte mes vêtements, j'observe Bonn du coin de l'œil. Son revolver est braqué vers Hackett et vers moi. Susan trouve mon automatique dans son étui, sous l'aisselle. Elle le retire, puis

s'avance vers Hackett. Il la regarde venir, son chapeau sur les genoux, le visage inexpressif.

Il se lève docilement, puis comme elle commence à ouvrir son veston, il lui arrache mon pistolet des mains et bondit de côté, de telle sorte que Susan se trouve maintenant entre lui-même et Bonn. Puis il laisse tomber son chapeau, révélant l'automatique 45 qu'il serre dans sa main.

Les deux coups claquent en même temps.

La balle de Hackett se loge dans le front de Bonn qui titube, heurte le mur et s'affaisse sur le sol.

Atteinte par la balle de Bonn, Susan se plie en deux comme si elle était actionnée par une charnière invisible. Ses mains se crispent sur son ventre. Elle pousse un long soupir sanglotant en tombant à genoux, puis elle s'étale aux pieds de Hackett.

IV

Maddux et moi entrons dans le bureau de Fanshaw qui nous attend impatiemment. En voyant le visage rayonnant de Maddux, il comprend que l'affaire est réglée.

— Ouais, dit Maddux en se frottant les mains. Nous en sommes venus à bout ! Bon sang ! Quand cette petite garce a pris son poids de plomb, j'étais drôlement content, ça fait des semaines qu'elle m'empêche de dormir. Je savais dès le début que cette histoire cachait quelque chose de louche et je savais que ce salaud de Goodyear ne valait pas cher.

Il s'assied derrière le bureau et parcourt la pièce d'un regard satisfait.

— C'est le meilleur boulot que nous ayons fait, Harmas.

— Voilà un pluriel qui me paraît bien singulier. J'ai l'impression d'avoir résolu l'affaire par mes propres moyens.

— Nous faisons partie, vous et moi, de la meilleure compagnie d'assurances qui existe, dit Maddux en tapotant le bureau. Personne ici ne peut revendiquer l'exclusivité d'un succès. C'est un travail d'équipe, mon petit, et nous faisons équipe, tous les deux.

Je regarde Fanshaw qui rit sous cape.

— Mais je ne travaille pas pour cette compagnie. J'ai démissionné, vous vous rappelez ? Et j'ai bien l'intention de revendiquer tous les titres de gloire qui me sont dus. Vous me devez quinze mille dollars, et si vous ne tenez pas parole, j'irai trouver le patron.

Maddux choisit un cigare, l'allume et souffle la fumée vers moi :

— Vous aurez votre fric, si c'est ça qui vous intéresse. Mais si vous vouliez prendre en considération votre intérêt, vous passeriez l'éponge sur cette histoire de démission et vous reprendriez votre travail ici. Vous avez un bel avenir devant vous, Steve. Je vais vous augmenter de cent dollars. Qu'est-ce que vous en dites ?

Je m'assois.

— J'exige mes quinze mille dollars !

— C'est trop de fric pour un jeune homme, dit Maddux en hochant la tête. Si je vous donne cette somme énorme, vous allez perdre la tête. Vous n'aurez plus d'ambition, plus d'ardeur à la tâche, vous perdrez tous vos moyens. Ça vous démolira.

— Eh bien ! ça ne me déplaît pas d'être démoli. Je ne sais rien de plus délicieux que de flemmarder. Fanshaw était présent lorsque vous m'avez promis le fric, et vous allez casquer ! Sinon, je vous fais un procès !

— Dois-je comprendre que vous ne voulez plus travailler avec moi ? demande Maddux, les yeux hors de la tête.

— Je réfléchirai à ces propositions après avoir pris un mois de vacances, dis-je", cédant du terrain. Voici mes projets : je me repose magnifiquement pendant un mois, je jette le fric par les fenêtres, comme un marin en bordée. On fout le camp, rien que nous deux Helen, avec plein d'oseille à dépenser ! Qui dit mieux ? Donnez-moi le chèque, et plus vite que ça ! Je veux aller à San Bernardino ce soir, pour annoncer la nouvelle à ma femme.

— Je vais vous dire ce que je vais faire, dit Maddux d'une voix suave : je-vas vous donner cinq mille dollars, six semaines de congé payé et je vous rends votre place, avec une augmentation de cent dollars à votre retour. On ne peut pas être plus large. Si vous insistez pour avoir la somme entière, il vous faudra, peut-être, attendre des mois ! Je serais obligé de consulter les autres compagnies et certaines pourraient se faire tirer l'oreille.

Il me regarde en coin :

— Y en a qui élèveront des objections !

— Vous êtes un escroc, dis-je avec chaleur. Mais si vous me donnez tout de suite un bon pour le caissier – un bon de cinq mille dollars ! – et si vous me promettez cinq mille dollars de polices gratuites pour les études de mes enfants, j'accepterai.

— Tope-là, dit-il en me tendant la main par-dessus le bureau.

Je la lui serre, non parce que j'en ai envie, mais parce que je sais que cela scellera le marché.

Il rédige le chèque et me le tend :

— Hé ! Minute ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de polices d'études ? Vous n'avez pas d'enfants !

— Mais je veux en avoir, dis-je en quittant mon fauteuil. Jusqu'à présent, nous n'en avons pas les moyens. Maintenant, il est temps de perpétuer la lignée des Harmas. Je vais élever un garçon dégourdi qui sera le soutien de mes vieux jours.

Tandis que je gagne la porte, Fanshaw me dit, avec un large sourire :

— Attention ! Vous aurez peut-être des jumeaux !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 18 NOVEMBRE 1968 PAR BRODARD ET TAUPIN IMPRIMEUR –
RELIEUR LA FLÈCHE – COULOMMIERS

N° 8755-5-01

N« d'éd. : 13811. Dép. légal : 4« trim. 1968. Imprimé en France.